

**"La mère des imbéciles est
toujours enceinte..."**

Editions Charlotte's World

À toi,

- Monsieur Victor-Gonzague-Charles-Roch-Marie de Lamotte Ambry, consentez-vous à prendre pour épouse Mademoiselle Mauricette Josette Lamouille ?

- Euh ! Ou... Ou... Oui !

Ce grand escogriffe de Victor-Gonzague, rouquin par sa mère et bègue dans les grandes occasions, engoncé dans son queue-de-pie de location, a bien du mal à déglutir...

Ses grandes pompes de mariage compressent ses longs pieds de pianiste. La cravate large piquée d'une perle le congestionne. Il ne sait que faire de ses mains sous la Marianne aux seins lourds et au regard vide. Un éclat de sueur, soudain, dégouline lentement le long de sa

colonne vertébrale pour finir on ne sait où. Des gargouillis bruyants, précurseurs de problèmes hydrauliques, le tétanisent à moins que ce ne soit l'émotion, la trouille ou les moules marinière de la veille. Les poilus de la Grande Guerre dans leur cadre sépia l'observent fixement.

- Mademoiselle Mauricette Josette Lamouille, consentez-vous...

Victor-Gonzague, à qui l'on a inculqué dès son plus jeune âge le sens du devoir et les bonnes manières, assiste, impuissant, à son mariage.

Au fond de la salle commune, bien trop petite pour accueillir cette assemblée hétéroclite, Marcel Lamouille desserre ses gros doigts rougeauds aux ongles endeuillés par le cambouis d'une crevaision qui a failli le priver de ce moment historique. Il exulte discrètement pour ne pas froisser la pulpeuse rombière en crinoline qui sue son fond de

teint entre deux exhalaisons de patchouli. Ça y est, sa sœur fait son entrée dans le gotha.

Il est vrai qu'elle a mis le paquet, enceinte jusqu'au cou, le pauvre Victor-Gonzague ressemble à un dindon dans sa farce...

Marcel Lamouille, encore tout chose, se retourne vers son ami Patrick Richard, le fils de la plus grosse concession de berlines teutoniques du canton. Un large sourire édenté illumine son visage ingrat, gravelé comme la mer de la Tranquillité un soir de pleine lune. Mauricette est casée bien au-delà de toutes ses espérances.

Victor-Gonzague, Patrick et Marcel se sont connus à l'époque de leurs dernières couches chez leur nounou commune : la Mamie Ginette, qui n'est autre que la vaillante génitrice de la fratrie Lamouille. Et depuis, une amitié indéfectible les unit au grand dam de leurs parents respectifs.

Alors que l'on se croirait dans un sauna hors de contrôle, l'atmosphère est glaciale. Le parquet grince aux moindres mouvements.

Les deux camps se jaugent bien plus qu'ils ne se contemplent. Les commentaires et les messes basses sur les uns et les autres parasitent la solennité de l'instant. Le petit maire chauve et replet, ceint de son écharpe à l'envers, le rouge contre le col, n'en a cure et débite un discours improvisé de banalités sur l'amour, le bonheur et autres fadaises sirupeuses tout en s'épongeant à grands coups de mouchoir à carreaux. Les grosses mouches à vache que le temps orageux a dopées font des "touch and go" bruyants sur son crâne dégarni et glissant.

Marcel a judicieusement emprunté le costume de l'oncle Eugène, mort prématurément au champ d'honneur des tournées générales des troquets du village, un trois-pièces plutôt informe dans les beiges jaunes que son rachitisme

chronique a bien du mal à meubler. Il a simplement acheté la chemise blanche à col large et les chaussettes assorties, ainsi que des baskets bien plus appropriées pour le bal que tout autre cuir, même fait main. Pour l'occasion, il a aussi sorti la quincaillerie, une chevalière plaquée argent bien grosse et bien carrée gravée à ses initiales, la même que celle de bon nombre d'employés de banque en mal de reconnaissance. Au cou, une large gourmette assortie et le tout arrosé d'un after-shave low cost.

Le petit maire, à court d'inspiration sur le mariage ses joies et ses avatars, invite les tourtereaux dont un "pigeon" à se dire "Oui !" puis à signer les registres sous les applaudissements du clan Lamouille et le sourire compassé de l'aristocratie locale. Déjà les enfants d'honneur se ruent en jouant des coudes dans les rotules des uns et des autres sans aucune distinction de classe pour s'évader de ce fourneau bruyant. Les flashes

crépitent pour immortaliser cet arrêt brutal de la consanguinité chez les Lamotte Ambry.

Mauricette ne peut retenir une petite larme en se retournant vers l'assistance qui s'ébroue. Elle est petite, très ronde. Un léger sourire dévoile ses dents de la chance où même un dentiste stagiaire parviendrait sans difficulté à fixer un implant. On dirait qu'elle attend indéfiniment le sou de la petite souris. Ses taches de rousseur et son maquillage outrancier lui donnent un air enfantin. Elle a mis ses peintures de guerre pour aller au combat. Ses petites mains grassouillettes serrent un bouquet de fleurs des champs.

Elle cherche du regard Victor-Gonzague qui n'en a cure, trop occupé à digérer sa couleuvre façon boa constrictor.

Le comte et la comtesse emboîtent le pas aux Lamouille, hilares, un brin crispés. Jamais, même dans leurs pires cauchemars, ils auraient

imaginé devoir hériter d'une bru de si basse extraction. Ah ! Le temps révolu où le droit de cuissage faisait partie des mœurs rurales et serviles...

La comtesse marche doucement au bras de son époux, le menton haut, le chignon tiré à l'extrême l'obligeant au petit sourire permanent d'une bouche sans lèvres. Son visage émacié inspire le respect et la crainte. Son regard anti-IVG de catholique raciste pratiquante n'améliore guère les abords. Mais pourquoi ces gueux ne se courbent-ils pas en d'obséquieuses révérences sur son passage ?

Le comte, s'appuyant sur une canne à pommeau d'argent, boitille. Il est grand, mince, élégant dans son costume de contre-amiral. Son visage aux pommettes hautes et saillantes barré d'une fine moustache, son regard bleu acier, sa chevelure argentée lui confèrent une autorité naturelle. De devoir faire la fête avec ses sujets ne l'enchantent guère. Heureusement, quelques parents,

alliés et amis sont de la partie avec leurs crinolines et chapeaux excentriques pour le couper de son isolement au milieu de cette nuée de beaufs trop contents de ripailler sans bourse délier.

Sur la place du village, tout droit sorti d'un calendrier PTT des années 60, la vieille Rolls enrubannée, vestige de temps meilleurs, jure avec les façades défraîchies aux volets vermoulus. Quelques commères permanentées, penchées aux fenêtres, patoisent en se gaussant.

Victor-Gonzague, Mauricette et son ballon fendent la foule pour rejoindre l'église romane où le curé dans son beau costume du dimanche invite les ouailles à entrer silencieusement et à prendre place dans la nef.

Le bedeau fébrile, en chef du protocole, sépare le bon grain de l'ivraie. Les "baskets" à gauche, les "crinolines" à droite. La comtesse donne déjà le bras au futur marié sans la moindre

affection tandis que les Lamouille père et fille attendent de faire leur entrée triomphale.

La "Reine-mère", comme la surnomment les gens du pays, accompagne son grand dadais à l'autel pour le sacrifice ultime. A la tribune, une demoiselle Lelonceb massacre Bach sur un vieil harmonium en enfilant méticuleusement un chapelet de fausses notes dans un dévouement béatifiable.

Après avoir rangé Victor-Gonzague au bon endroit, la comtesse rejoint son prie-Dieu estampillé aux côtés de son époux. Sous le porche inondé de soleil, à contre-jour, deux petites ombres commencent à se mouvoir. Mauricette et Raoul Lamouille roulent lentement vers la nef.

Raoul, fier, jubile. C'est aussi son heure de gloire, tous ces regards tournés vers lui. Il tend sa main libre au clan des "baskets" qui la lui claquent bruyamment au passage de chaque travée dans un chahut profane et sous l'œil courroucé de

l'ensoutané. Marcel et Patrick se gondolent sur leur banc. La mariée, très émue, quitte le bras de son père pour s'installer ainsi que sa traîne aux côtés de son Totor. Le silence enfin revenu, le prêtre entame l'office, couvert immédiatement par les hurlements d'un rejeton du clan Lamouille qui vient de se dégringoler d'un banc sur lequel il s'était juché pour voir mieux. Sans sourciller mais un brin agacé, le saint homme poursuit son homélie sur l'amour, la fidélité et le sacrement du mariage.

Victor-Gonzague se retourne de temps en temps vers sa dulcinée et son gros ventre, comme tétanisé par les enjeux de ce malheureux coup de folie d'un soir d'ivresse ...

Il se souvient tellement précisément comment Mauricette l'a alpagué à la sortie du bal des pompiers, les yeux brillants et la robe courte à petites fleurs, mutine avec ses petites taches de rousseur. Il y a ce bosquet près du lavoir où il a perdu la tête et aussi son pantalon.

C'est tout tremblant qu'il l'a fait pour ne pas décevoir ses deux copains.

Un pari plus que gagné, dénié et aussitôt père. Efficace et rapide, le puceau à blason !

Le regard piquant et les hochements de tête du prêtre le ramènent à la cruelle réalité.

- Victor-Gonzague, voulez-vous prendre pour épouse Mauricette et promettez-vous de lui rester fidèle dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie pour l'aimer tous les jours de votre vie ?

- Euh ! ou ! ou! ou! oui!

- Mauricette, voulez-vous

Et voilà Victor-Gonzague reparti loin, très loin... Tout cela, c'est de la faute de Marcel et Patrick qui, ce soir-là, l'avaient fait boire et reboire à

la santé de tout et de rien, écroulés de rires et de bières en observant le petit manège de Mauricette. Un tout petit coup et patatras... Mauricette avait été féconde et lui fait "con" !

- Que le Seigneur bénisse les alliances...

Victor-Gonzague redescend sur terre pour trifouiller sa poche à la recherche de la petite boîte blanche qui contient les anneaux. Ils sont tous les deux de la même taille à cause de la rétention de Mauricette qui gonfle de partout. Maladroitement, Victor-Gonzague enfile l'alliance au doigt de Mauricette qui tend son annulaire semblable à une triplète de saucisses d'apéritif. Elle s'exécute à son tour, sans trembler puis relève son voile pour coller un smack humide à son chéri. Les témoins "crinolines" ou "baskets" qui les entourent les félicitent chaleureusement.

Le clan Lamouille est en délire, caméscopes, appareils jetables, tout le monde a défouraillé son artillerie sous les yeux effarés du curé.

- Merci de ne pas vous mettre debout sur les bancs, supplie le bedeau qui ne se souvient pas d'un pareil capharnaüm.

Les "crinolines", plongés dans leur missel, prient pour ces pauvres d'esprit, regrettant que le royaume des cieux soit aussi pour eux.

Victor-Gonzague, épuisé de tous ces rites et de tout ce foin derrière lui, s'évade à nouveau en patientant de retrouver ses deux potes. Finalement le curé met fin à son supplice par une dernière bénédiction avant la signature des registres. Marcel et Patrick s'approchent de l'autel pour féliciter les mariés. Les Lamouille font le siège du jeune couple comme des paparazzis en mal de scoop. Le curé et son bedeau tentent tant bien que

mal de rapatrier leur matériel dans la sacristie pour éloigner les ors de cette meute en délire, on ne sait jamais... Les Lamotte Ambry, parents et alliés sont restés sagement sur leur prie-Dieu. Mademoiselle Lelonbec achève une toccata, toujours avec cette constante dextérité. Les cloches sonnent à toute volée. *Ite missa est...* Alléluia !

Sur la place, un petit groupe de curieux et de commères patiente autour de la Rolls que le chauffeur a bien du mal à protéger des garnements émerveillés. L'église régurgite bruyamment ses ouailles. Elles se rassemblent autour du parvis pour la sortie des conjoints qui viennent de convoler sans vraiment se convoiter.

Une violente bourrasque de pétales de roses salue leur apparition sous les holà et même un youyou strident qui fait se raidir la comtesse et vibrer le balai qui l'on suppose dissimulé au tréfonds de son volumineux séant. Victor-Gonzague recrache méticuleusement ceux qui lui

obstruent la trachée. Heureusement que les grains de riz ont été interdits pour ne plus nuire au transit des pigeons, autrement il eût été criblé et même peut-être éborgné par l'enthousiasme du clan Lamouille. Mauricette secoue fébrilement son bouquet en signe de victoire. In the pocket, le Victor-Gonzague, la dot, le titre et le royal baby...

Le photographe officiel peine à trouver l'angle pour immortaliser ce couple "bilboquet" à qui il ne manque plus que la ficelle pour égayer sa nuit de noces.

Le comte, dans son immense magnanimité certes un peu convenue, a invité ses sujets au "Relais des Chasseurs" pour le vin d'honneur. Victor-Gonzague, encore tout épolaillé de pétales telle une fillette dans une procession de la Fête-Dieu, aide maladroitement Mauricette, empéguée dans sa traîne, à prendre place dans le carrosse, puis se fait tout petit à ses côtés.

Le cortège se met en branle et c'est un corbillard blanc tapissé de fleurs suivi de tout un village qui se faufile dans les étroites ruelles. Un vrai enterrement de première classe, malgré Victor-Gonzague en scrutant le plafond capitonné. Il va se saouler, il le sait, il va trinquer avec ses potes jusqu'à plus soif à sa nouvelle vie de couple. Pour un peu, il ferait le vœu de chasteté... Mauricette est rayonnante, le nombril scotché au dossier du chauffeur en livrée et gants beurre frais.

A la sortie du village, le "Relais des Chasseurs" apparaît, cerné de tréteaux nappés. Aux platanes centenaires, on a installé des lampions et des ballons multicolores. La Rolls crisse silencieusement sur le gravier pour stopper au pied du maître des lieux. Fier, il ouvre la portière et embrasse la mariée qui lui a, jadis, fait quelques remplacements à la plonge. Le cortège s'éparpille dans la cour, les "baskets" ont mis la pâtée aux "crinolines" et leurs talons hauts.

Ils sont déjà en train de boire tandis que le gros du peloton arrive à peine. Le comte, en bon dernier, claudique, exténué par ce périple.

Marcel rejoint Patrick autour d'une table et s'empare d'une canette :

- À la tienne, Patrick !

- À la nôtre y a li otros... Mierda!!!

- Je te souhaite intelligence, Marcel ! Parce que la santé, tu l'as déjà !

Marcel Lamouille esquisse une légère grimace, il a déjà goûté mieux de son ami qui se tord devant lui en aspergeant de mousse ses rutilantes baskets.

- T'es beau dans ton blazer... Tout bien propre sur toi. Tu finiras notaire si tu travailles bien à l'école, ironise Marcel.

Il faut dire que Patrick Richard, par définition, ne sera jamais pauvre. Élevé par une mère "juive" aux sucreries et aux recommandations, il arbore déjà le look de papy bourge. Rondouillard et frisé, il ressemble à un de ces minets des années 70 : flanelle blazer, foulard griffé en guise de cravate et mocassins ferrés avec le petit gland. Jovial, un brin frimeur, il impressionne Marcel en pleine cure de dés.H.L.M. isation.

- Pourquoi notaire ? Tu veux dire notable ?

-Euh ! Oui ! On en reboit une ? Ou on va embrasser Totor ?

Le soleil se couche doucement, mêlant ses ors aux meurtrissures des feuilles d'automne. L'accordéoniste se trémousse sur son estrade comme un derviche tourneur qui aurait la flemme de faire un tour complet. Son visage figé dodeline

en cadence. Ses gros doigts bagouzés courent sur les touches avec un certain talent.

Les timbres se haussent pour se percevoir parmi les cris et les rires. Il est difficile d'esquiver les postillons de cochonnailles. Heureusement que ce soir, ce n'est ni choucroute ni meringue...

Dans ce brouhaha aviné, Victor-Gonzague cherche désespérément ses frères, ses poteaux, ses remparts.

- Ah ! Vous ...vous... êtes là ! Je... Je... me...me...me suis enq...enq...uillé une demi-douzaine de babies, ça va un peu mieux... Et toutes ces mo...mo...mo...chetés qui veulent m'em...em...em...brasser. J'aurais dû me plâtrer de crème et pas me ra...ra...ra...ser. Et elles me fé...fé...fé...licitent en plus, tu y crois ?

Marcel prend Victor-Gonzague par l'épaule :

- Tu te rappelles quand même que tu as épousé ma petite sœur ?

- Oui, va...va...va...guement, je sais plus, peu-peu- peut-être.

- Alors t'es pas triste, c'est une brave fille qui va te faire une belle tripotée de marmots.

-Et ils vécurent longtemps et heureux..., rajoute finement Patrick en reboutonnant son blazer.

- On t'a trouvé un peu constipé à la mairie, remarque Marcel.

- Cé... cé... C'était tout le contraire, j'avais l'iléon qui se va...va...va...vaporisait. Je ne sais pas co...co...comment j'ai tenu...

Patrick, très au fait des médecines parallèles, lui conseille doctement :

- Tu devrais remplacer le whisky par du pastis pur sans eau et sans glace... Cela a des vertus autobloquantes.

- Ah Bon ? Faut...faut...faut que...que...que... j'y r'tourne, s'excuse Victor-Gonzague en fendant la foule des poivrots qui remettent leur tournée à la santé des mariés et sur le compte du comte.

Les "crinolines" et les "baskets" ont formé des camps retranchés, compacts et hermétiques. Ils ne font aucun effort pour engager la conversation. Mépris de la plèbe, haine du rupin.

Victor-Gonzague et Mauricette tentent quelques médiations mais en vain.

C'est jaja contre champagne, mortadelle contre petits-fours, encore que certains s'encanaillent à goûter le goût des autres.

- Monsieur le Comte ?

Raoul Lamouille, cramoisi par des culs secs vantards, hèle le " joli papa":

- Oui, mon brave Raoul.

- Monsieur le Comte, je voudrais vous remercier pour cette nouba d'enfer...

- Tout le mérite va à votre fille, mon brave.

- Euh ! Permettez-moi, sauf votre respect, votre fiston, il y est un petit peu pour queq'chose, rétorque Raoul avec un clin d'œil vulgaire accompagné d'un déhanchement explicite.

Le comte cille à peine tout en observant ce petit homme enveloppé, aux cheveux corbeau plaqués en arrière bien plus par une surproduction de sébum que par un excès de brillantine.

Son visage poupin et couperosé avec son épaisse moustache noire a quelque chose d'extraordinairement ordinaire. Sa chemise anthracite fait ressortir sa grosse gourmette en plaqué or qui pend à son cou de taureau pour se perdre dans un poitrail hirsute.

- Eh bien, je vois que l'évolution darwinienne n'a pas encore contaminé tous les membres de cette assemblée, puisse Victor-Gonzague y contribuer !

Raoul, les neurones gravement baignés de jaja, opine du chef sans capter.

Le comte a déjà tourné les talons. Raoul se sent un peu abandonné avec son verre vide. Il tente vaillamment de rester debout par un petit pas de deux, cherchant maladroitement à améliorer son polygone de sustentation. Par bonheur, son ami Gérard le récupère par le bras pour le ramener en territoire ami : le bar !

- Gérard : C'est quoi, l'évolution darouinienne ?
Tu le connais, ce Darouine ?

- Darouine ? Ça me dit rien du tout, c'est même p'tête pas un gars du pays, sans doute un copain du "vieux".

- Tu remets la tienne ?

- Tournée générale !, hurle Raoul en s'effondrant sur un petit groupe de "baskets".

Mauricette, désireuse de ne pas aggraver son cas, accourt au chevet de son père.

- Papa, tu devrais peut-être mettre de l'eau dans ton vin.

- Tu le connais, ce Darouine, Mauricette ?

- Darouine ? Jamais entendu parler. Un peu d'eau ?

- De l'eau ? Mais tu sais que les mélanges, c'est pas recommandé... Rouge sur rouge, rien ne bouge !

Mauricette finit par asseoir son père dont la tête dodeline en essayant de compter les ballons suspendus aux branches du platane. Un essaim de "baskets" s'agglutine au-dessus de Raoul et de sa cuite. Les "crinolines", à l'écart, observent le manège et se confortent dans la certitude de ne vraiment pas faire partie du même monde.

La comtesse redemande une coupe au loufiat qui circule. Le spectacle insoutenable de ces gens qui ne savent pas se tenir l'assèche. Victor-Gonzague se tient quant à lui judicieusement à distance pour ne pas subir les foudres de sa Folcoche.

Ce désastre pour le relationnel a au moins le mérite d'alimenter les conversations. La nuit tombe doucement sur ce pittoresque mélange improbable.

Les invités au vin d'honneur chapardent une dernière rasade avant de quitter la cour, un regard envieux vers les privilégiés qui vont continuer la fête dans la grande salle des trophées pour le banquet.

Raoul revient peu à peu à lui et réussit même à se mouvoir avec une certaine autonomie, les vapeurs du jaja se dissipant lentement. La Mamie Ginette et Marcel se sont improvisés bodyguards pour le conduire vers le dîner. Il ne leur manque plus que de parler à leur montre, planqués derrière des verres fumés.

Une longue queue s'est déjà formée dans l'étroit couloir qui mène aux toilettes pour se "laver les mains". La porte des dames a été finement décorée d'une bécasse tandis que, pour les

hommes, c'est un cerf bramant. On ne peut guère se tromper.

Ce mélange de mâles-femelles, "baskets-crinolines", dans ce milieu confiné accroît la distance.

Les "baskets" égrillards plaisent bien lourdement tandis que les "crinolines", dont le souci permanent est de se différencier du règne animal et de ses contingences, se musclent en regardant le plafond. C'est un peu vergogne pour un être supérieur même local d'attendre et de se retrouver à égalité parmi ceux que l'on méprise...

Raoul, dans un borborygme infâme, commence à entonner :

- Fille du roi..., ton cul est prolétaire !, immédiatement bâillonné par ses gardes du corps.

La comtesse, après un long séjour sur le trône, se faufile difficilement parmi ces gens dans le besoin. L'écoulement de la file des cerfs s'avère

nettement plus fluide que celle des bécasses, surtout que "le basket mâle" continue de se reboutonner dans le couloir en ayant omis de passer par la case lavabo.

- Chuis au bout du rouleau !, Se lamente la Mamie Ginette à travers la porte.

Marcel, que le hasard a voisiné avec sa mère, lui en jette un par-dessus la cloison.

Les "baskets" sont secoués par un immense fou rire tandis que les "crinolines" se pincent.

Dans la grande salle des trophées aux murs boisés et au magnifique plafond à caissons, le jeu de piste a commencé, fébrile : retrouver sa place en espérant du voisinage de connaissance plutôt que de devoir raconter sa vie à des gens que l'on ne reverra jamais... Tout ce petit monde se bouscule et se penche à la recherche d'un indice. Concocté par la comtesse, le plan de table privilégie la mixité

sociale. On ne pouvait chrétiennement faire autrement. Marcel et Patrick sont à la table des mariés, faute d'avoir été témoins pour des raisons obscures. Raoul, à peine remis de sa cabolée apéritive, se tient derrière son siège tandis que la Mamie Ginette se retrouve, inquiète, au côté du comte. Pour faire simple, les "crinolines" et les "baskets" sont à chaque table à part égale.

Les convives ont à peu près tous rejoint leur destination et décryptent le menu. Ils soupèsent le petit sac de dragées et auscultent l'étiquette des bouteilles pour ne pas avoir à entamer la conversation, chacun se créant son petit vide sanitaire, un peu gêné.

- J'aimerais porter un toast !

Le comte tapote sa coupe de champagne avec un couteau pour obtenir un peu d'attention.

- Un toast ? C'est déjà petit déj' ou quoi ?,
S'inquiète Raoul auprès de sa voisine.

- Chut !, s'énerve la comtesse en mettant son
index devant la cicatrice qui lui sert de bouche.

- Mes amis, je voudrais vous faire part de ma
joie de nous voir réunis autour de Mauricette et
Gonzague... je leur souhaite tous les bonheurs du
monde... À la santé des mariés !

- À la santé des mariés !, Répond en chœur la
salle levant sa coupe devant le couple debout et
ému

- Gonzague, un discours ! Gonzague, un
discours !

Les "baskets" ont repris des couleurs et
s'interpellent de table en table. On n'est pas loin du

bizutage. Quelques "crinolines" se repoudrent, insensibles à ce vacarme.

- Euh ! Mau... Mau...ricette, enfin ma femme...
Euh ! Mauricette, ma femme et moi vous re...re...re...mercions de fêter notre u...u...u...nion. A la santé de tout... tout... tout le monde !

Raoul, ravi de trouver une occasion de se refaire, lève brièvement sa coupe avant de l'engloutir puis se sèche les lèvres avec sa manche dans un geste rapide et délicat.

Au Menu :

Terrine de fario et sa sauce hollandaise
Civet de marcassin à la gelée de groseilles
Petits légumes et champignons
Ronde des fromages
Pièce montée
Le tout arrosé de chablis et d'irency 2010.

Pour briser la glace, la voisine de Marcel, lointaine cousine de Victor-Gonzague, se fend d'un :

- Vous êtes d'où ?

- Merci ! C'est vraiment très gentil de votre part.

La cousine sourit, elle est si jolie...

Marcel a du mal à la regarder dans les yeux, un peu obligé de se cantonner à son bustier, par timidité sans doute.

-Non ! Je rigole... J'habite le hameau voisin, encore chez les vieux, je suis chauffeur livreur.

- C'est Tanguy à la ferme..., s'amuse la jolie demoiselle.

Marcel, dont la culture cinématographique est aussi limitée que celle des bonnes manières, se

rêve soudain aux commandes d'un avion de chasse mais essaye de ne pas trop approfondir de peur de s'enliser lamentablement.

- Euh ! Oui ! Oui ! C'est un peu ça... Mais je vais bientôt prendre mon envol.

- Et toi ? Tu permets qu'on se (nous) dise tu ?

- Oui, oui, bien sûr ! J'écris dans un journal mais ma vraie passion, c'est l'histoire de l'art... »

- C'n'est pas trop cochon, j'espère !

La jolie demoiselle sourit à nouveau.

Patrick, qui a entendu la conversation, intervient :

- Pathétique, Mademoiselle, il est pathétique, mais c'est comme cela qu'on l'aime.

La demoiselle sourit encore, la soirée promet d'être longue...

Gonzague et Mauricette se tiennent la main à la demande du photographe qui circule entre les tables. Quelques flashes et la mastication peut reprendre sous le regard empaillé des gibiers attentifs.

Raoul a pris ses aises et donc la comtesse est encore plus coincée que d'habitude. Elle a bien du mal à se servir de ses couverts même avec le petit doigt en l'air. Ginette lui fait les gros yeux mais il est tellement vautré sur son assiette qu'il ne peut pas la voir.

Autant les "baskets" se cantonnent aux récits salaces et un brin mythos de leurs dernières soirées entre potes, autant les "crinolines" marquent leur territoire en racontant par le menu, leur dernier voyage, très beau, très exotique, très

loin... un brin mythos aussi. Ah ! Quand les grands esprits se rencontrent...

Elles s'amuseⁿt aussi à leur jeu favori : le Drop-Name ! Pour se faire mousser encore un peu plus, elles lâchent des noms de célébrités dont elles connaissent le cousin du beau-frère de la tante sous les yeux effarés des "baskets" dont les seules relations se limitent au zinc de leur bistrot.

- Vous permettez que je vous appelle Gertrude maintenant que nous sommes parents ?, s'enhardit Raoul en se penchant vers la comtesse.

- C'est d'accord, mon brave Raoul.

- Vous vous rendez compte, Gertrude, que nous allons avoir un petit enfant ensemble ? La chair de notre chair...

- J'en ai déjà la chair de poule, mon brave Raoul.

Quel bonheur ! Cette alchimie de l'absurde par procuration...

Et là, Raoul décroche. Cela fait trop de mots bizarres dans la même phrase.

- Oui, Gertrude, quand on y pense...

Tout à l'esquive, il se ressert de chablis et lorgne sur l'assiette de la comtesse qui a à peine touché à sa terrine de fario.

- Je peux ?, essaie Raoul en désignant l'objet de sa convoitise et sans attendre la réponse, il s'empare de l'assiette de la comtesse médusée.

- Raoul !

- Oh ! Écoutez, Gertrude, c'est pas tous les jours et puis c'est tellement bon !
Faut pas y gâcher !

La baronne Hortense, cousine par alliance de Gertrude, qui observe ce petit manège, ne peut s'empêcher de pouffer charitablement dans son étole.

Et pendant que Raoul finit de laper l'assiette de la comtesse, celle-ci joue nerveusement des maxillaires en fixant sur la boiserie la hure du cochon sauvage qui lui fait tellement penser à son distingué voisin.

- Il est des nôtres ! Il a bu son verre comme les autres...

A la table des mariés, une jeune "crinoline" vient d'exploser son chemisier, découvrant un 95 K qui se meut tel un flan au rythme cadencé de ses hurlements. La socialisation par l'alcool bat son plein. Marcel et Patrick les trouvent toutes belles. Pour un peu, Victor-Gonzague ferait la cour à la mariée. Le serveur tente vainement de débarrasser les restes de fario.

Le comte tapote la main de la Mamie Ginette :

- Il faut bien que jeunesse se passe...

- Pardon ?

- Je dis...

- J'n'entends rien...

Le comte, pour mieux se faire comprendre, se penche à l'oreille de Ginette sous l'œil réprobateur de la comtesse qui ne voit pas l'intérêt de faire des confidences à une simple nounou.

- Vous avez la particule élémentaire ?, tente Marcel à son autre voisine.

- Comment ?

- Je veux dire : ce De ? Ça vient d'où ? De loin ?

- Oh oui ! De mon aïeul, il est parti aux croisades.

- Ah ! Il est parti faire le secouriste dans sa belle panoplie ?

- Oh oui ! Il a chevauché tant et tant pour sauver toutes ces âmes en perdition.

- C'est fou comme les religions ont toujours été un bon prétexte pour exterminer les autres...

- Vous ne croyez pas en Dieu ?

- Euh ! Chez moi, on n'est pas baptisé, mon père, Raoul, il est même communiste.

- Oh ! Mais quelle horreur !

- Vous voulez que je vous chante l'Internationale et que je vous cause du genre humain ?

- Disons que l'on va d'abord goûter ce civet de marcassin qui a l'air délicieux.

- Victor-Gonzague, tu peux me servir un peu de bourgogne ?

L'autre voisine du marié tend son verre vide, soutenant sa tête de l'autre main.

- Bien... bien... bien... sûr! Gisèle. Tu... tu...tu... Pa...pa... pa... passes une bo... bo...bo...nne soirée ?

- Oh ! Ben, ça me change du centre commercial. J'en peux plus d'avoir les bras comme des jambons à biper des codes-barres. Et pis faut que je te dise, j'ai fait un casting pour Miss Région national. J'attends la réponse. J'ai trop l'angoisse avec les copines...

Gisèle, c'est la grande amie de Mauricette, sa confidente, son alibi. Un petit peu boudinée dans sa robe en satin marron brillant classe, elle poursuit :

- Et donc oui, oui, je passe une bonne soirée, je redoutais un peu tous ces de machins de choses de... Mais ils ne sont pas si méchants que ça, en tout cas ils ont des bonnes manières, ça me change de la caisse. Je te dis pas, tous ces gens qui me prennent pour la nunuche de service, même pas un regard, à peine bonjour, à vérifier pendant des heures leur ticket, juste bons à l'ouvrir pour râler. Enfin pas tous...

Patrick, qui se trouve juste en face, vient à la rescousse, faisant semblant de s'intéresser.

- Ouais ! Et puis la pause pipi, ça a l'air d'être un problème pour vous. Tout juste si vous n'êtes pas chronométrées...

- Comment ? Toi, le gosse de riches, tu t'inquiètes de la condition de la caissière... Depuis quand les fils à papa s'intéressent aux tricardes de supermarchés ? Toi qui as été talqué à l'or fin, qu'est-ce que tu sais de ma vie ? Ah ! Tu peux faire le beau, avec tes grands airs d'intello, jamais de frustration, tout au claquement de doigts et l'argent de poche qui va bien...

Gisèle est rouge de rage et de rouge, ses yeux brillants sont prêts à dégainer de grandes salves de chevrotines sur ce petit crâneur.

Patrick, bravache, poursuit :

-Tu ne peux pas me reprocher où je suis né, je n'y peux rien, j'aurais pu voir le jour sur une zone inondable du Bangladesh...

- Oui, mais l'arrogance des nantis, tu en fais quoi ?, s'époumone Gisèle.

- Je ne me sens pas concerné et puis l'arrogance n'est pas l'apanage des nantis, elle est aussi celle de vos petits chefs qui vous font marner pour assouvir leur soif inextinguible de petits pouvoirs faute de pouvoir gérer Bobonne à la maison.

Mauricette tente une médiation :

- Toujours chien et chat, vous ne pouvez pas vous lâcher de temps en temps ? À mon avis, ça cache quelque chose, cet intérêt que vous vous portez.

Patrick, surpris, pique un fard et se replonge dans son civet.

- Allez, Gisèle, s'il te plaît, s'il te plaît, raconte-moi ce casting !

- Oh ! Ben, c'est Monique, la chef du rayon poisson, qui m'a montré l'annonce sur le journal gratuit. Alors j'ai appelé avec mon nouveau portable, regarde comme il est beau, avec tous mes points j'ai enfin pu me le payer. Bon, faut encore que je trouve une coque... Donc j'appelle et là je tombe sur une musique style la messe mais avec des violons et au bout d'un long moment, bonjour le forfait..., il y a une dame qui me dit : "Ne quittez pas !" Encore un long moment avec la messe mais là c'était de la trompette. Enfin je tombe sur un répondeur : Si vous êtes brune, tapez 1, si vous êtes blonde, tapez 2, si vous êtes rousse, tapez 3, autrement tapez 4...

- Ça ! Ça doit être pour les chauves !, s'esclaffe Patrick

- Encore un seul mot et je t'explose, frémit Gisèle.

- Fais pas attention, continue Gigi.

- Et donc après tout un questionnaire à base de 1234567, dièse, étoile... Un charmant monsieur me demande de me mettre à poil devant lui, je veux dire mon prénom, mon nom, mon âge, mes mensurations, mes études, piercing, pas piercing, tatouage, pas tatouage, et après cette quasi-fouille au corps, il me donne rendez-vous le mardi suivant, pile quand j'attaque mon service.

- Et alors ?

- Eh ben, j'ai annoncé à ma chef que j'étais d'enterrement, et j'y suis allée et là il y avait la queue, tout un tas de nanas qui piétaient en jacassant. Il y en a même une qui était venue avec sa mère. Sans doute frustrée de ne pas avoir été, elle faisait mille recommandations à sa fille, ne serait-ce que pour la stresser encore un peu plus. Au bout d'une longue attente, je me suis retrouvée

dans une petite pièce où ils m'ont photographiée, filmée, fait avancer, reculer, profil, face, dos, et finalement fait défiler en maillot de bain.

Ils m'ont fait réciter la table de sept et demandé quel était le prénom de Proust...

- Et qu'est-ce que tu as répondu ?

- Ben, Alain, évidemment...

- Joli sens de la formule !, relève Patrick repu. Par contre je me demande quel est l'intérêt d'exhiber ses tendrons sur une estrade devant un parterre de notables rougeauds et de leurs invités !

- Eh bien c'est le plaisir d'exister une fois dans sa vie, d'être sous les projecteurs et, qui sait, de sortir de la galère et de l'anonymat.

- Douce rêverie, Gisèle ! C'est le miroir aux petites poulettes ! Et même si tu défiles, j'ai bien

peur que tu replonges dans la grisaille et avec de l'élan...

Gisèle le regarde sans lever la tête. Il est si propre dans son costume de vieux alors même que l'acné continue ses ravages, aussi sûr de lui, caparaçonné de certitudes entendues.

Tout brille chez lui, ses cheveux, ses joues, ses boutons blazer, sa grosse montre de chauffeur de petite remise. Tout bêche chez ce petit monsieur aussi naïf qu'arrogant.

- Tu me fatigues..., conclut laconiquement Gisèle en se levant pour aller fumer.

Au fond de la salle, un Didji, bellâtre rastaquouère commence à distiller quelques vieux tubes, son casque autour du cou. Il s'affaire entre d'énormes baffles noirs. Les midinettes de tout bord se tordent le cou pour décrypter ses

tatouages et se rincer l'œil de ses plaquettes de chocolat que l'on devine sous son T-shirt blanc.

Le comte se félicite auprès de la Mamie Ginette d'avoir obtenu un droit de bouchon du taulier tellement les bouteilles circulent sans jamais se poser.

Raoul, dont les ritournelles des sixties sont parvenues jusqu'à ses oreilles malgré les rires et le vacarme alentour, se demande s'il va pouvoir se lever de sa chaise pour ouvrir le bal.

La comtesse s'ennuie ferme et rêve d'une camomille et de son lit, cela fait déjà de nombreuses années qu'elle fait chambre d'ennemis...

Elle n'a jamais eu le goût de la chose, déjà à l'époque elle trouvait trivial cette gymnastique nocturne pour faire son devoir. Gonzague est un pur fruit du hasard...

Il est vrai qu'avec un rapide va-et-vient bimensuel dans le noir à travers une chemise de nuit à trou, le hasard aura finalement bien fait les

choses... Un garçon, le choix du roi, la lignée des Lamotte Ambry assurée et le devoir accompli. Cela aura permis à la comtesse de se retirer dans ses appartements, hélas, sans suivantes, pour de longues soirées de point de croix.

Raoul tangué sur sa chaise, béat. Pour un peu il ronronnerait. Gilbert, son copain de cellule, là où ils refont le monde tous les vendredis soir au local du PC sous un portrait-robot de Lénine, a entrepris sa voisine sur le Capital. Elle, qui ne connaît de Marx que Groucho et ses frères, se cultive au son de la Carmagnole. Il faut dire que Gilbert a le verbe facile du voyageur de commerce. C'est avec de grandes rasades bolchéviques qu'il refait l'histoire en se contrôlant pour ne pas jeter son verre par-dessus son épaule...

La duchesse Catherine est subjuguée par ce conteur qui ne peine guère à justifier l'éradication de la noblesse par la justice sociale et populaire. Et puis il est tellement naturel et convivial, ce Gilbert.

Il a la faconde, le geste. En plus il est tactile et n'arrête pas de lui prendre le bras à la fin de chaque tirade.

Elle qui était venue avec les pieds de plomb, suppliée par le comte de ne pas le laisser choir avec la plèbe, est aux anges. Elle souffre délicieusement d'un mélange troublant du fantasme du camionneur et du syndrome de Stockholm. Pour un peu elle prendrait sa carte au parti. En tout cas dès demain, elle ira s'acheter des baskets.

Cela fait la troisième fois que Marcel se ressert de grataron, son fromage de chèvre préféré. Il n'en peut plus de manger mais la gourmandise l'emporte et puis c'est gratuit...

La mauvaise habitude qu'il a de parler en mangeant indispose sa voisine d'en face, une "crinoline" hors d'âge, chérie de Gonzague. Il en met tant et tant qu'il est obligé de ruminer en parlant. Effarant pour cette pincée de longue date.

- Vous en voulez ?, demande-t-il à l'ancêtre, après s'être servi.

- Non, merci... mais vous mangez aussi la croûte ?

-Ben ouais ! C'est plein de protéines...

L'aïeule à voilette va tourner de l'œil juste au moment où Mauricette la prend par le bras, la suppliant, en sautant sur place, de se joindre à la farandole... Soulevée de terre par Gilbert qui n'est jamais en reste pour les fêtes à Neuneu, la voici ballottée de toutes parts, à tourner autour des tables où chaque convive est arraché de son siège. Son collier de perles trois rangs est en limite de rupture sous les secousses.

Le Didji hausse le son. "Baskets" et "crinolines" sont à l'unisson. La comtesse, que personne n'a osé déloger, tape mollement des mains, navrée du

spectacle. On est à mille lieues d'une soirée au Sporting.

Soudain Mauricette, toute pâle, se détache de la chenille :

- Totor ?Totor ?

Elle cherche son nouveau mari qui arrive tout essoufflé, ôtant de sa bouche une langue de belle-mère multicolore.

- Qué... qué... qué...ce qu'il y a, Mauricette ?, demande-t-il en soulevant ses épais sourcils de rouquin.

- Ouille...ouille...ouille! Je crois que j'ai des contractions !

- Ah! Nom..Nom...Nom... de bleu, Marie-Josèphe ! Viens ! Je vais... vais...vais... t'asseoir...

Mauricette boitille jusqu'au sofa du vestiaire, couverte de sueur. Victor-Gonzague frissonne comme un gamin resté trop longtemps à barboter dans l'eau.

- Par les cou...cou...cou...couilles fleuries de Charlemagne... Mauricette, ne me dis pas que...

- Ah ! J'ai mal ... c'est horrible ! Ça me lance... c'est comme des décharges...

- Oh ! Mon...mon... dieu... Mau...Mau...ricette, qu'est-ce que je peux faire ?

- Masse-moi...mais... mais non... pas là ! C'est au mollet que j'ai des contractions, idiot !

Elle relève sa robe jusqu'à mi-cuisse tandis que la farandole qui vient de faire le tour de la cuisine, menaçant d'écrouler la pièce montée avec le joli couple en sucre au sommet et ses fils de

caramel, arrive dans le vestiaire. Quelques "baskets" s'arrachent les yeux pour apercevoir la jarrettière sans vraiment s'inquiéter de l'état de Mauricette.

Gonzague, assis en tailleur sur sa queue-de-pie, prodigue les premiers soins.

- Tu do...do...dois... faire dou...dou...cement Mauricette, tu vois pas que tu ac..ac...ac...couches avant le dé... dé... dé... dessert....

- T'inquiète, mon chou, c'est un Lamouille. Il est bien accroché !

Tout le monde s'est rassis, essoufflé, assoiffé. Un soupçon de fumet de sueur se mêle à celui du gaillon et du patchouli.

Les yeux se cernent, les visages luisent, le rimmel suinte.

Le Didji augmente encore le son pour booster l'ambiance. "Baskets" et "crinolines" se jettent sur l'eau qui pique.

Soudain la salle est plongée dans l'obscurité. Seule une petite lueur s'échappe des cuisines. Le Didji fait péter les décibels. On ne s'entend plus, assourdis par la marche nuptiale, Victor-Gonzague s'étant vu refuser le requiem de Mozart.

Quatre loufiats sortent péniblement de l'office, portant la pièce montée tels des pénitents à une procession de la vierge noire et comme ils ne sont pas de la même taille, le suspense est à son comble.

- Les petits mariés au sommet risquent bien de gerber sur les profiteroles !, serine Raoul à la comtesse qui n'en peut plus de ses inepties de soûlain.

La pièce montée est cernée de fontaines d'étincelles qui raniment les animaux empaillés en de lugubres déformations d'ombres et de lumières.

Victor-Gonzague et Mauricette se sont emparés d'un grand couteau et s'approchent de la pièce montée qui dodeline sous la manœuvre périlleuse des serveurs pour rejoindre la table des desserts. La lumière est revenue sous les applaudissements nourris des "baskets" en délire. Même les "crinolines" esquissent un large sourire sans crainte de devoir se faire recoudre. Victor-Gonzague et Mauricette s'affairent déjà à démanteler cette œuvre éphémère. Mauricette suce le petit marié goulûment tandis que Victor-Gonzague se tache son beau costume.

Une queue s'est formée, assiette à la main. En tête, de vieilles gourmandes pressées, de peur qu'il n'y en ait pas pour tout le monde...

Marcel, qui a retrouvé Patrick dans la file, tente en vain de resquiller.

- Alors, t'as fait une touche ?, demande Patrick, goguenard.

- Pas encore, j'appâte... j'appâte... Mais t'inquiète, je te garde un slow...

- Quel dommage, mon carnet de bal est déjà plein à craquer !

La jeune "crinoline" qui les précède se retourne, incrédule.

- Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, en fait il me reste une place. C'est comment votre petit nom ?

- Bertille, Bertille de Quinquempois.

Patrick se penche pour esquisser un baisemain. Bertille, émue par tant de déférence, manque de lâcher son assiette.

- Je peux essayer ? J'y ai jamais fait, demande Marcel, envieux

- Bon, d'accord ! Mais tu y vas mollo, et t'essayes pas de gober le topaze...

- Mais pour qui tu me prend ? Mademoiselle, excusez-le, il est un peu jaloux.

Bertille sourit et lui tend l'assiette.

- Pour vous entraîner...

Patrick observe l'incrédulité sur le visage de son ami. Marcel a la tête d'une carpe à qui on aurait fait goûter un trop long bol d'air.

La jeune femme sourit : -) Just a joke !

- Pardon ?

- Bertille dit que c'est pour blaguer, en anglais.

- OK ! Touché mais pas coulé, au moins on a cassé la vitre !

- La glace..., brisé la glace, corrige Patrick.

- Oh, je vais te la faire aussi en anglais...
What-e faire foutre !

Bertille a pris de l'avance, elle est presque servie tandis que les deux lascars poursuivent leurs chamailleries de gamins...

Raoul, en galant homme, a aussi pris une assiette pour la comtesse, il tangué parmi les invités à la recherche de sa table. Les profiteroles, qu'il fixe si intensément, ont le roulis comme de gros boulets pâteux au fond de la cale d'un bateau ivre.

Il adore les profiteroles, il en a pris beaucoup à la comtesse pour le rab.

Gilbert et Catherine sont quasiment enlacés dans la queue. Ils se parlent si près qu'on dirait qu'ils se bécotent. Ça jase de toutes parts, c'est la fin de l'Apartheid, les "crinolines" pactisent avec les "baskets". Victor-Gonzague, qui s'est coupé, suce son index avec application tandis que Mauricette, rayonnante, a un petit mot pour chacun tout en zieutant son paternel pour deviner s'il est encore en état d'ouvrir le bal.

Les convives changent de table, s'affalent sur les chaises pour digérer ou distiller, c'est selon.

Raoul s'empare des profiteroles de la comtesse qui n'y a pas touché.

- Vous aimez pas ?, s'inquiète-t-il en en engouffrant deux en même temps.

- Raoul, la simple observation de votre bruyante et délirante gloutonnerie me coupe l'appétit. Permettez-moi d'ajouter que je n'aimerais pas être vos toilettes... Vous êtes là pour vous nourrir, pas pour vous engraisser.

Raoul relève sa truffe de l'assiette, on n'est pas loin de l'incident diplomatique. Bon prince, il se ressert un gorgeon et fait semblant de n'avoir rien entendu.

- Papa, il est temps d'ouvrir le bal ! Tu peux t'essuyer un peu la bouche, fermer ta braguette, remonter tes bretelles et rentrer ta chemise...

- Allez ! Un dernier petit cul sec avant le pestacle. On y va !

- Tu te rappelles ? 123... 123...

- T'inquiète, fifille, je me sens une âme de danseur mondain ce soir, la tête bien haute, bien

fixe, tournée dans le sens de la marche... Il ne me manque plus que le petit numéro dans le dos.

Mauricette a pris le bras de son père et commence à le diriger vers la piste de danse.

Le Didji baisse le volume jusqu'au silence complet. Un grand rond de lumière éclaire la piste de danse en parquet. Au milieu du rond, deux ronds... Surtout Raoul.

Ils se cherchent des mains, 123... 123... Strauss envoie tout valser. Ils se sont entraînés pour éviter de se piétiner, de tomber, de rouler, ça sent les répétées... Mauricette sourit tandis que Raoul regarde ses pieds qui se meuvent comme à l'entraînement.

- Ça va ?

- Ça va...

La valse a quelque chose d'enivrant, Raoul frise le coma éthylique. Il fait signe à Mauricette de ralentir. Heureusement des couples se forment et les entourent. Raoul, épuisé, rend Mauricette à Victor-Gonzague sous des applaudissements nourris.

La comtesse a disparu, elle a filé à l'anglaise, laissant le contre-amiral faire tapisserie en compagnie de Ginette. Il rêve lui aussi de regagner ses pénates, le menton sur sa canne à pommeau d'argent, le regard fixe.

Gérard et Catherine se contrefoutent du rythme et des regards dans un slow langoureux.

Marcel et Patrick sirotent un énième verre en reluquant quelques jeunes "crinolines" qui gesticulent sans retenue.

- Beau mariage !, s'extasie Marcel.

-Oh oui ! Mate comme elles se lâchent...

C'est carrément les constipées à Ibiza !, soupire Patrick.

- Vous ne dansez pas, les garçons?, s'enquiert Gisèle ruisselante.

- Euh ! Non, on évite..., balbutie Marcel.
Victor-Gonzague les a rejoints, tout échevelé, le col ouvert et la cravate en écharpe.

- La nuit de no...no...ce va être courte, ricane-t-il en regardant, éberlué Mauricette rebondir comme un ballon au milieu du Dancing- Floor.

- Si j'étais chez vous, je penserais à rentrer chez moi, suggère-t-il à ses deux potes.

- Tu as raison, on se carapate..., décide Marcel en se levant lentement pour tester ses appuis.

- Ouille ! Ça tourne, Patrick, on fait épaule contre épaule et on vise le vestiaire.

- Mais il est pas tard... On ne dit pas au revoir ?, s'écarquille le propret.

- Mais non ! On n'a plus les moyens d'être poli. Allez ! Épaule contre épaule.

Patrick se déplie doucement, fait un petit signe à Victor-Gonzague.

- On s'appelle ?

Les voilà qui s'exfiltrent pas à pas avant que le chambranle ne les fasse rebondir bruyamment contre la porte.

Victor-Gonzague fonce à leur rescousse pour les recentrer, direction le grand air.

- Le gravier m'appelle..., commence à chantonner Marcel à la lueur des étoiles.

- Tais-toi ! Et marche...

Quelques fumeurs invétérés qui stagnent sur le seuil observent les deux silhouettes slalomer entre les platanes puis disparaître au coin de la ruelle.

- Je me rappelle plus où j'ai égaré l'auto..., annonce mollement Marcel.

- Tant mieux... De toute façon, t'es pas en état !

- Mais penses-tu ! Patrick. Je t'explique, tu fixes la ligne jaune et tu fermes un œil... Et jamais plus haut que la seconde...

- Et les gendarmes ? Tu les hypnotises ?

- Tu as raison ! Je les hypnotise... Non mais arrête ! T'es en train de me chatouiller.

- Chut ! Il y a des gens qui dorment, arrête de beugler !

- Je ne te chatouille pas, je te tiens.

- Mais si ! Tu me chatouilles !, hurle Marcel en repoussant Patrick.

- Chûûûût ! Mais tais-toi !

- Allez ! On s'assoit et on fait du stop !, gémit Marcel.

- Du stop ? À cette heure-ci ?

- Ouais ! Marre ! Marche plus..., bredouille Marcel en s'affalant de tout son long sur le pavé humide.

- Marcel... Marcel..., t'es fâché ?

Patrick observe fixement le corps de son ami qui tanguent tout comme le sol et les murs alentour. Munch... Vasarely... Quelques visions absurdes lui déchirent le cerveau avant que la rue ne se dérobe elle aussi sous ses pieds. Il glisse doucement vers le sol, massacrant au passage son blazer le long du mur décrépi et moussu. Dormez, braves gens...

L'aube grise a envahi la ruelle lorsque la Rolls blanche stoppe de justesse devant les deux corps enchevêtrés.

- Marcel ? Patrick ? Les portières claquent. Victor-Gonzague et Mauricette, affolés par ce barrage routier inopiné, se ruent sur les deux "cadavres".

- Ils ronflent, observe Mauricette quelque peu rassurée.

- C'est la première fois que vous cou...cou...cou...chez ensemble ?, susurre Victor-Gonzague à l'oreille de Patrick.

- Allez ! Debout ! Marcel. Mais tu baves en plus...

Marcel lève doucement une paupière puis l'autre, les maisons tournicotent toujours autour de lui, impossible de bouger. Il entend de loin sa sœur qui le rabroue tout en le secouant. Patrick, à peine plus réveillé se bouche les oreilles pour atténuer les éructations de Victor-Gonzague, plus bègue que jamais.

- Non ! Mais ça va pas de vous mettre dans un état pareil..., rugit Mauricette, ses petites menottes sur les hanches.

- Allez ! On vous ramène.

- Dans cet état ?, s'inquiète le chauffeur.

- Vous n'y pensez pas, Mademoiselle...

Euh ! Je veux dire Madame...

Marcel, qui a repris peu à peu ses esprits, s'ébroue en constatant les dégâts. Le costume de l'oncle Eugène n'aura pas survécu, déchiré, boueux et même sanguinolent par endroit. Quant à Patrick, il n'est guère plus élégant.

- OK ! OK ! On rentre à pied, j'ai mon auto derrière la mairie, décrète Marcel.

- Je te dépose ?

- Tu veux pas que je conduise ?

- Non ! Non ! Ça va aller... Je dois avoir encore quelques milligrammes mais ça va !

- Tu sais qu'ils contrôlent aussi le matin ?

- Ça va aller, je te dis... D'ailleurs on pourrait aller se faire un petit blanc pour rallumer la chaudière.

- Euh... Non ! T'es gentil mais je préférerais un petit noir...

- Alors vous avez les abeilles ?, s'enquiert le bistrotier en leur nettoyant d'un geste vif la seule table au soleil.

- Euh... Oui ! En fait on est un peu dans le désordre et même pas mal déchirés...

- Qu'est-ce que je vous sers ?

- Deux ristrettes avec une salière...

- À propos, Marcel... Samedi prochain, mon père pend la crémaillère, je t'invite ?

- Euh ! Tu sais, moi, le beau monde... je crois que j'ai eu ma dose !

- Allez ! Fais pas ta chochette... Tu verras, la baraque, elle est superbe.

- Faut que je réfléchisse... Là, je suis pas vraiment en état !

- OK ! Je t'envoie un carton.

- Tu me ramènes ?

L'auto est toujours là avec sa roue de secours toute neuve.

C'est une vieille guimbarde qui ne tient plus que par la rouille. Plus aucune ligne n'est d'origine. Tout a été soigneusement rayé, cabossé et on dirait même qu'elle pèle...

- 225 000 au compteur !, annonce fièrement Marcel en calant une énième fois.

- Mais je la connais, ta voiture, t'es alzheimer ou bien ?

Quelques longs kilomètres plus loin, Marcel stoppe devant un grand portail.

- C'est là !, annonce fièrement Patrick.

- Vous avez déménagé ?

- Oui et on pend la crémaillère samedi prochain, non mais Aloïs, quoi !, sourit Patrick mimant la bimbo people.

- À samedi ?

- Ouais ! p'tête...

Le week-end suivant, Marcel muni de son carton d'invitation où il y est inscrit entre autres : "Dress-code : chic décontracté", se présente au portail de la nouvelle demeure des Richard après avoir soigneusement garé sa poubelle à l'abri des regards, histoire de ne pas faire tache.

Jean's propre, baskets du mariage, chemise blanche, un sweat négligemment noué autour du cou, il étreint une grande brassée de glaïeuls orange. Ces fleurs, il est allé les acheter avec le souvenir de ses vacances en camping au bord de la grande bleue.

À l'époque, Raoul, son père, avait gagné le tirage au sort du concours de pétanque de la fête de l'Huma : une semaine en mobil-home pour quatre personnes. Les fins d'après-midi, après la baignade, ils allaient en famille manger une glace

au village en se baguenaudant sur le port. Et là, il avait remarqué que beaucoup de ces gros "yats" étaient décorés de ces grands bouquets sur le salon terrasse de leur plage arrière. Il se souvenait aussi de tous ces congés payés reluquant les richetons sirotant leur apéro devant une foule de curieux trop fiers de frôler l'opulence ostentatoire et de rêver. Un peu comme des frustrés passant et ressassant leurs fantasmes devant les femmes en vitrine dans le quartier rouge d'Amsterdam.

Marcel respire à fond avant de sonner avec la fâcheuse appréhension d'aller s'immerger dans un monde parallèle. Un petit téléviseur couleur s'allume, faisant apparaître la bouille de son pote.

- Je t'ouvre !

Le grand portail ouvragé de dorures baroques commence à se mouvoir doucement tandis que les

deux lions qui trônent de chaque côté sur les piliers de faux marbre se mettent à clignoter des yeux "orange". Marcel se faufile à l'intérieur. Une longue allée jalonnée de spots bleus le guide vers la "Baraque". Les arbres illuminés semblent escalader la nuit.

- Brrrr ... Chic décontracté ?

Marcel est prêt à faire demi-tour quand il aperçoit Patrick en haut du perron qui lui fait signe.

- Bienvenue dans notre modeste thébaïde...

Sur sa droite, Marcel devine une courette de gravier blanc où dorment de rutilants bolides estampillés "Richard-Richard" ainsi qu'un quad, des scooters et un cabriolet futuriste.

La maison, flanquée de ses deux tours rondes, est gigantesque avec ses grandes baies éclairées.

- Ça pue le fric... Mais qui a dit que l'argent n'avait pas d'odeur ?, pense Marcel, impressionné.

- Comment ça va ?, demande Patrick en dévalant le grand escalier recouvert d'un tapis rouge pour l'occasion.

- Je n'avais jamais monté les marches...
Où t'as planqué les paparazzis ?, plaisante Marcel en bisant son pote.

- Bonjour, Marcel !

La voix de stentor du maître des lieux résonne dans l'immense hall décoré de faux tableaux de maître. Il y a même la Joconde. C'est la première fois que Marcel la voit en vrai pour de faux.

- Ah ! Merci, Marcel, d'avoir ramené Patrick après le mariage.
Heureusement qu'il y en a un sur deux qui sait se tenir...

- De rien, Monsieur Richard ! C'est vrai que Patrick avait un peu exagéré...

- Merci encore ! Fais comme chez toi..., tonitrué à nouveau Richard Richard en secouant Marcel par les épaules.

- Eh ! Marcel, tu te fous de moi ?

- Ben quoi ? Tu ne voulais pas que je lui dise que j'étais encore plus pété que toi ?

- Alors Marcel ? Comment tu la trouves cette baraque ?, demande Richard Richard qui s'est éloigné pour vérifier dans le grand miroir à biseaux qu'il porte encore beau.

- Belle ! Belle..., Monsieur !

- Eh bien tu vois, Marcel ! Je sais bien qu'elle est belle...

Mais le principal, c'est qu'on sente qu'elle a été coûteuse, très coûteuse...

Richard Richard n'est pas tout à fait un self-made-man mais il affiche une certaine réussite et il veut que cela se sache et surtout que ça se raconte. Ce sexagénaire, pour ne pas dire ce sexe ingénieur tant il adore les femmes... la sienne en sus... est un bourreau de travail doublé d'un épicurien et triplé d'un mégalo ordinaire. Malgré sa petite taille il sait tellement bien regarder les gens de haut avec ses yeux clairs et pointus.

Sa bonhomie de façade dissimule mal sa cupidité. Il est plutôt du genre à se lever le matin et se demander aussitôt qui il va bien pouvoir baiser à part sa secrétaire.

Marcel sourit en observant que Monsieur Richard porte une montre à chaque poignet.

- C'est pour avoir l'heure..., l'heure ?, ose-t-il en le regrettant immédiatement.

Richard Richard, sans se départir une seule seconde fait tournicoter ses petites menottes joufflues et poilues en fredonnant :

- "Ainsi font ! font ! font !, les petites mignonnettes..."

- Celle-là, c'est celle de mon père et l'autre, c'est une montre de collection dont j'aurais bien laissé l'étiquette. J'en ai une vingtaine, je leur fais prendre l'air à tour de rôle.

Marcel sourit à nouveau, simulant une admiration sans bornes.

- Allez ! Les gars...On va goûter les vins avant qu'ils arrivent.

La cuisine est immense. Marcel écarquille tout grand ses yeux. Trois cuisinières en tablier rayé s'affairent.

- C'est pour les petits-fours... On fait tout simple... Tiens, approche, Marcel, ça c'est le frigo, il vient especially des States, livré par "avion-cargo", explique Richard Richard en désignant une imposante armoire gris métallisé.

Il fait des glaçons en forme de pyramides.

Et, joignant le geste, très fier... Deling ! Deling ! Quelques mini-Gizeh déboulent dans le baccarat finement ciselé.

- Et c'est meilleur ?, interroge Marcel, pragmatique.

- Non ! Mais ça surprend... Alors, ces vins ? Tiens, goûte, tu aimes ? C'est un petit Petrus de derrière les fagots. Patrick, tu n'oublieras pas de faire visiter la cave...

- Oui, je vais tout lui faire visiter.

- En tout cas, c'est magnifique, Monsieur Richard.

-Eh oui, Marcel... C'est beau, certes, mais le principe de base, c'est que cela soit coûteux...

- Tu vois, mon valeureux père bien-aimé était maquignon. A la foire aux bestiaux, il vendait un ou deux chevaux sous le préau. Eh bien moi, à la concession, j'en vends 380 sous le capot... Ah ! Ah ! Elle est bonne..., tonitrué Richard-Richard. Celle-là elle est trop bonne, je la fais à chaque fois et je m'écroule de rire tout seul... Par contre, le Petrus, faut qu'il prenne un peu l'air.

- Bon ! Je vais aller me préparer. Patrick, tu continues la visite

- Il pète la forme, ton père !

- Oui, il adore faire envie, ce soir il va s'éclater...

- Bah ! Dans la vie, vaut mieux faire envie que pas envie... Alors ça, c'est la salle à manger je suppose ?

- Oui, on peut manger à 30 mais c'est pas souvent...

Marcel scrute la table en verre longue comme un jour sans vin, survolée par trois lustres de cristal et entourée de sièges en cuir blanc. Il commence à se blaser. Le problème du luxe, c'est que lorsqu'on s'y habitue, ça perd tout de suite du goût. Il se demande si c'est une maison à vivre ou à visiter. On se croirait dans un magasin de déco snob et cher.

- Et là, c'est le salon, annonce Patrick en poussant deux monumentales portes en acajou. Marcel aperçoit le portail au loin à travers les baies vitrées, qu'il paraît loin ! ...

Des canapés pleine fleur et leurs jetés de plaids en cachemire cernent des tables basses

marquetées sur lesquelles ont été disposés quelques luxueux souvenirs de voyages.

À gauche, un billard et son tapis à la pourpre cardinalice voisinent avec un flipper des années 60. Au fond, un vrai bar et ses tabourets avec selles et étriers. Sur les boiseries, un Matisse et quelques maîtres hollandais archifaux. Au plafond, dominant une bibliothèque de livres anciens achetés au kilomètre..., une Harley-Davidson !

- Ça a de la gueule, cette moto au plafond, s'exclame Marcel.

- Oui ! Une lubie de mon père... Pas très pratique pour faire la poussière et les chromes, observe Patrick.

- Et je te parle pas de la pression des pneus..., susurre Marcel secoué d'un immense fou rire.

Sans relever, Patrick poursuit la visite. Tout est du même acabit : miroirs, télévisions, toilettes

japonaises avec analyse d'urine incorporée et évaluation automatique d'un dysfonctionnement colorectal. Des écrans grands comme des tables de ping-pong diffusent des clips musicaux jusque dans la cave à voûte au gravier bien rangé et aux casiers de grand cru alignés sur trois rangs sur toute la longueur de la bâtisse, visibles de la salle à manger à travers un sol transparent.

- Si mon père voyait ça !, s'exclame à nouveau Marcel.

- Allez ! On va jusqu'à la crypte, propose Patrick en ressortant de la cave.

- Les invités, ils arrivent pas ?, s'inquiète Marcel.

- Si, mais pas tout de suite. Arriver à l'heure, ça fait un peu beauf. Non ?

- Ah bon ? Nous, chez les Lamouille, on arrive plutôt en avance pour ne rien rater et profiter au max.

Les voilà ressortis près de la courette de gravier blanc par les communs. Patrick extirpe une télécommande de sa poche, un clic et au-dessus d'une porte en bois laqué d'à peine 1 m50 de haut, les yeux d'une tête de lion clignotent "orange" pour dévoiler une crypte. C'est en se prosternant que les deux compères s'engagent sur la longue rampe de marbre blanc pour rejoindre les quatre majestueux chandeliers et leurs fausses flammes qui éclairent doucement une voiture recouverte d'une précieuse bâche grise ornée d'un taureau rugissant.

- Une Countach... Le joyau de Sa Majesté Richard-Richard !

D'un autre clic, Richard déclenche la douce mélodie de chants grégoriens.

- Alors ?

- Ben quand je vais raconter ça à mon coco de père, je pense qu'il va déclencher la troisième guerre mondiale !

Marcel a le feu aux joues, il n'aurait jamais imaginé une telle débauche de luxe.

- Tu parles d'une crémaillère !

"Bon, allez ! On y retourne", suggère Patrick en remontant la pente qui mène à la courette. Les portes coulissent alors qu'on perçoit encore les cisterciens et leurs mélopées ensorcelantes.

À gauche, une cascade s'illumine, minicataracte qui surgit d'un rocher cerné de verdure.

- T'as encore taquiné la zapette ?

La cascade coule puis s'arrête puis coule puis s'arrête à nouveau.

- Tu veux essayer ?

- Non, c'est bon... J'en ai un peu le tournis de tous ces gadgets.

De chaque côté de l'escalier, des flambeaux ont été allumés. Richard-Richard en "chic décontracté", chemise bleue à rayures, col blanc et manches retournées négligemment sur l'avant-bras, sans doute pour mieux aérer ses tocantes, reçoit un à un ses invités du haut de sa splendeur.

- Alors, vous êtes scotchés ? En tout cas merci d'être venus ! Entrez, entrez, mettez-vous à l'aise, vous êtes ici chez vous.

Mme Richard est là, déjà fatiguée des élucubrations de son gros paon faisant la roue ...

- Bonjour, mon petit Marcel, merci pour les fleurs !

Mme Richard a le regard cilleux et nostalgique malgré les miracles successifs de son chirurgien esthétique, un maniaque aux yeux de hibou. Elle est cocue Mme Richard, et elle le sait tout autant que ses invités. Elle s'est fait botoxer, liposucer, rafistoler les poitrines qui sont d'un plastique irréprochable, sa bouche et son nez ne sont plus guère d'origine, ce qui contraste cruellement avec ses plis du coude l'obligeant à porter éternellement des manches longues. Elle aura tout essayé pour battre la concurrence, en vain...

- De rien, Madame, j'ai pensé que des glaïeuls... dans cette grande maison...

- C'est parfait, mon petit Marcel. Patrick, présente ton ami et filez au bar vous servir.

- Elle est en beauté, ta mère.

- Ouf ! Heureusement que tu n'as pas un fort accent teuton comme les fournisseurs de mon père.

- Bof ! 2...

La note de ruse peut aller jusqu'à 10 chez les trois amis mais elle ne dépasse généralement pas 5 dans une mauvaise foi totale.

- Mais oui, c'est vrai qu'elle est en beauté, et tu sais pourquoi ? Et bien parce qu'elle se fait des petits jeunes de temps en temps...

- T'es en train de m'annoncer tout naturellement que ta mère est une cougar ???

- Mais non ! N'importe quoi... Une fois par semaine, elle ne s'alimente que de tisanes pour régénérer ses cellules.

Le grand salon bruisse de discussions feutrées. Tout ce que compte la région comme êtres supérieurs locaux se hèle en accolades et bisous bruyants, en faisant très attention de ne pas se chiffonner leurs beaux brushings tout neufs.

- Ah ! Cher ami ! Levant leur coupe de champagne siglée R.R. le pied tenu par trois doigts, ils se congratulent et se flattent avec de grands sourires hypocrites.

Marcel et Patrick commandent deux Spritz, la boisson à la mode, comme l'était en son temps la tomate mozzarella dans les dîners en ville.

- Dis donc, je le reconnais, celui-là, susurre Marcel à l'oreille de son ami.

- Bien sûr, c'est le député. Viens ! je vais te présenter.

Marcel est vivement impressionné de se retrouver à promiscuité d'un si grand homme qui a certainement dû serrer la main au président de la république.

- Monsieur le député ?

- Ah ! Oui ! Bonjour, Patrick, comment ça va ? Merveilleuse maison...

- Merci Monsieur, j'aimerais vous présenter Marcel..., Marcel Lamouille !

- Bonjour, cher ami !

L'homme a de la prestance, le teint hâlé et le sourire carnassier d'une pub pour nettoyer les dentiers.

C'est le sosie tout craché d'un vice-président des États-Unis d'une série B.

Marcel rougit en tendant la main, se fendant d'un bonsoir ému.

- Jérôme Carrière, et voici ma femme, Edma, qui est aussi mon assistante parlementaire...

- Bonsoir, madame ...

Marcel ose du bout des lèvres :

-Alors comme ça, vous travaillez en famille ?

- Eh oui ! C'est elle qui avait le meilleur CV..., s'exclame le grand homme.

- Ah ! J'espère que vous avez voté pour moi aux dernières élections.

- Eh ben ! Je ne sais pas comment vous le dire, mais euh..., je ne vote pas. Je n'ai jamais voté de ma vie.

- Mais comment ?, Mon cher ami... C'est un devoir civique. Vous n'êtes pas sans savoir que si vous ne votez pas, vous n'avez plus rien le droit de dire.

- Ah ! Pourtant moi, je dis... À la maison on parle politique. Mon père est un dirigeant historique du PC local.

- Ne me dites pas que vous êtes le fils de Lamouille... Celui qui badigeonne mes affiches à grandes giclées de sang de bœuf !

- Oui, M'sieur, mais il ne saccage pas vos affiches.

Le grand homme, qui a confié son verre à son attachée parlementaire, commence à gesticuler comme lui a appris son com-coach en lui repassant des vieux films de l'INA sur le Grand Charles. Patrick et Marcel se sont reculés d'un pas.

- Écoutez-moi !, Lamouille. La politique, c'est très important. Pour ne pas dire primordial... Sans... pas de démocratie, l'anarchie, je vous dis. Sans des femmes et des hommes dévoués qui se consacrent corps et âme au bien-être des populations, ce serait la chienlit.

- Oui, M'sieur.

- Vous savez... Je ne compte pas mes heures, mes jours, mes nuits. Regardez ! Ce soir je suis là, au contact de la France, des Françaises et des Français, de mes administrés et même de vous qui ne votez pas. Je suis là pour faire remonter à

l'assemblée le ressenti de la base, de la province, de la vraie France.

- Oui, M'sieur.

- Et puis, ce n'est pas tous les jours facile, nous sommes devenus des boucs émissaires, nous subissons mille avanies. Le "Tous pourris", cette antienne populiste qui nous colle à la peau... C'est tout de même injuste d'être autant au service des autres et d'être soupçonnés et tournés en ridicule.

- Oui, Monsieur Carrière, alors on pourrait dire que c'est une sorte de sacerdoce mais sans le célibat obligatoire...

- Certes, on peut voir cela comme ça, nous tentons de redonner la foi aux vraies valeurs qui font cruellement défaut à la société dans laquelle nous vivons.

- Et c'est vous qui votez aussi le montant de la quête ?

- Mais non, nous votons les lois, nous légiférons !

Malgré les petits coups de coude de Patrick, Marcel est devenu hors de contrôle.

- Ben, mon père, y dit à peu près la même chose : nous les giflerons...

- Marcel !

Patrick manque de renverser son verre sur la chemise et le cachemire cinq fils que le grand homme arbore négligemment noué, tels les chefs de son parti à la sortie d'une université d'été

- Oh ! Excusez-moi, monsieur le député, votre pédagogie m'a rendu familier.

- Ce n'est rien, jeune homme, juste un peu d'atavisme, à n'en pas douter. Je disais donc, allez voter, nous avons besoin de vous... Nous avons besoin de sentir le soutien du peuple pour nourrir notre vocation.

- Et vous aussi ?

- Lamouille, j'aime bien votre franc-parler mais vous avez l'air de faire votre instruction civique au bistrot, ce qui franchement n'est pas le meilleur endroit pour s'éduquer. Tous ces allers retours entre l'assemblée et la circonscription, les votes de nuit, les milliers d'amendements... Vous aimeriez le faire, ce boulot ?

- Ben ça dépend, ça rapporte ?

- Oh ! Vous savez, tout compte fait, bien sûr, je ne dis pas que j'en suis de ma poche mais comprenez-moi, c'est quand même beaucoup de

sacrifices, d'inaugurations, de banquets, des discours et toutes sortes de sollicitations. Il faut être disponible si on veut être réélu.

- Oui, M'sieur le député, excusez mon impudence... Je vous promets de faire un effort la prochaine fois.

Un petit groupe s'est formé pour écouter la bonne parole.

Surtout de la gent féminine entre deux âges qui se déhanche pour tenter de choper un ou deux postillons du divin tribun. Marcel qui commence à se sentir bousculé et de trop, se rapproche de Patrick et lui susurre à l'oreille :

- C'est fou ce que le pouvoir érotise, et même les moches...

- Allez, ne sois pas rancunier, il a joué son registre et je trouve même qu'il a été très patient avec toi, tu étais limite, limite !

- Ben quoi, pour une fois que je peux causer au député, et puis tu remarqueras que je l'ai laissé parler.

- C'est vrai, mais dès qu'on parle politique ou religion, ça s'envenime.

- Quand je vais raconter ça à mon paternel, il va me renier, tu te rends compte, je lui ai touché la main, à Carrière.

- Ils n'ont pas une salle de décontamination à la permanence, les Rouges ?

- Très drôle !

Soudain le député, qui pérore au milieu de ses aficionados, aperçoit un grand dégingandé baba cool beaucoup plus décontracté que chic.

- Non ! Ne me dites pas que vous avez été aussi invité !

- Si, Monsieur Carrière, en chair et en os, je remplace le boss qui voulait assister au bouclage. Eh oui ! RR est un gros client pub de notre petit canard malfaisant.

- Mesdames, je vous présente le surnommé Farfouille, un Rouletabille local. Pendant ma campagne électorale, il a intitulé son article : "Le plan de Carrière", article à charge sans la moindre preuve et bien évidemment écrit au conditionnel comme tout bon localier d'investigation.

Les péronnelles se sont reculées instinctivement d'un petit pas de peur qu'une puce ne saute de sa chemise de treillis dans leur belle toilette chic. Elles le regardent de haut en bas avec un discret haut-le-cœur snob.

Le parlementaire, outré, poursuit les présentations.

- Ce monsieur se répand sur mon compte hebdomadairement dans sa feuille de chou subversive, ce n'est plus de l'information, c'est de la fixation...

- Vous me faites trop d'honneur..., répond le local- scribe en s'inclinant la main sur le cœur.

- Vous n'aimez les gens de presse que lorsqu'ils vous encensent !

- Ce n'est ni le lieu ni le moment pour débattre mais vous reconnaîtrez que votre acharnement obsessionnel à mon encontre mérite a minima une consultation...

Marcel et Patrick restent bouche bée devant cette joute oratoire qui ne risque que de s'envenimer.

Richard Richard, soucieux, s'est approché du petit groupe :

- Jérôme ! Alain ! Ce soir, c'est la paix des braves, vous êtes mes amis. Trinquons !

- Eh ben dis donc ! Médias et politiques, cela ne fait pas bon ménage..., s'étonne Marcel.

- Allons prendre l'air, propose Patrick en prenant son copain par le bras.

De jolies serveuses mauriciennes serpentent avec grâce entre les invités.

- Tu les connais ?, s'enquiert Marcel l'œil à vif.

- Non, elles sont arrivées avec le traiteur.

- Dommage..., soupire Marcel, songeur, en observant son verre aussi vide que sa vie amoureuse.

- Alors les garçons ? Tout roule ? Filez donc à l'abreuvoir et faites un peu la conversation à ces vieux machins..., suggère Richard Richard en allumant un barreau de chaise pas forcément beau mais superbement coûteux.

Les invités ont eu droit à la visite de la cave au grenier. Ils en reviennent en n'en revenant pas. Richard Richard tire avec satisfaction sur son cigare, la puissance et la gloire... Une grande bouffée de plénitude l'envahit. Il est aux frontières de la lévitation... Ne plus se sentir malgré cette tenace odeur de fric, tout simplement jouissif. Il fait des ronds de fumée doucement, épiant le rouge aux joues de tous ces jaloux si polis.

Les deux amis recommandent des Spritz au barman noir.

Marcel se sent ramollo. Un petit coup de moins bien commence à l'étreindre. Cette parenthèse artificielle accentue l'immense décalage avec sa vraie vie.

- J'y vais !

- Quoi ? Marcel, la soirée commence à peine...

- Ouais ! Mais demain j'ai école, faut que je me lève.

- Mais demain, c'est dimanche !

- Ben justement, je suis d'astreinte...

- Mais d'astreinte de quoi ?

- La famille, tu sais, le dimanche, c'est sacré, si on peut dire.

- T'es pas bien ici ?

- Si ! Trop... J'ai l'angoisse du réveil, c'est tout doux, tout mou, tout facile, un peu tout faux aussi.

- Tu n'aimes pas la vraie vie ?

- Ça ? La vraie vie ?

- Allez... Cool ! Reste encore un peu.

- Bon d'accord, un peu.

Ça tourbillonne dans sa tête, ces embourgeoisés qui jacassent entre eux sans le moindre regard pour ceux qu'ils jaugent de la "basse".

- Tu nous ferais pas un petit complexe, mon Marcel ?

- Moi ? Tu veux rire... Disons que je les trouve ridicules et encore à peine, tellement je m'en fous. Marcel boude encore lorsque la jolie serveuse lui tend le plateau de verrines. Son regard intense lui fait comme un reset. Elle le regarde vraiment avec un discret sourire.

Il redevient soudain quelqu'un, il se re-aime. Un simple regard...

- Tu la prends, cette verrine ? La demoiselle attend...

- Euh, oui, pardon !

Marcel, sans quitter des yeux cet ange bienveillant tombé du ciel, tâtonne maladroitement au risque de vraiment se faire remarquer.

- Tu veux que je te prenne ton verre ? Ouh !
Ouh ! Marcel, dis-moi comment tu t'appelles...

-Tu crois que c'est ça, le coup de foudre ?

- Mais non, c'est juste que tu te sentais un peu seul dans cette soirée et que tu as trouvé du réconfort.

- Hum !

- Finalement, tout est mental. A force de ne pas se croire à sa place, on se laisse déborder. Ils pratiquent l'entre soi avec les mêmes codes, les mêmes habits, les mêmes tics de langage mais ce ne sont pas de mauvaises personnes.

- Alors je dois être abourgeoiphobe, j'ai l'impression qu'ils me regardent comme un sous-lombric handicapé.

- Marcel, j'ai bien peur qu'ils ne te voient même pas.

- Dis-moi que j'ai de la classe...

- Tu sais, la classe, c'est comme le charme, c'est indéfinissable, inné, repérable mais pas descriptible.

- Ouais ! Donc j'ai pas...

- Eh bien disons que si tu continues à te triturer les dents avec ta petite fourchette à verrines, c'est pas complètement acquis.

- Ouais, s'cuse .

- T'as déjà mis une cravate ?

- Plutôt me pendre...

- C'est quoi le problème ? Tu vois, tu coinces.
Il faut que tu cultives ta faculté d'adaptation et tu seras plus à l'aise...

- Tu m'imagines arriver en cravate au troquet ?
C'est un plan de la mort qui tue...

- Arrête un peu ton communautarisme, tu te sentiras mieux.

- C'est toujours plus facile d'aller du haut vers le bas.

- Ah parce que c'est toi qui définis la verticalité de la société ?

- Non, ce sont les faits, ce n'est pas une spirale mais plutôt un empilement de couches sans portes communicantes.

- Ça philosophe, les amis...

- Bonsoir, Ingegneri... Permettez-moi de vous présenter mon ami Marcel.

- Bonsoir, amico !

Marcel comprend instantanément les explications de Patrick. La classe, c'est ça. L'homme est distingué et d'un abord si sympathique, cette tessiture de voix si particulière aux Italiens, son français parfait, sa tignasse immaculée et ses sourcils broussailleux de lakeland créent un élan naturel de sympathie.

- Bonsoir, Monsieur.

- Matteo, appelle-moi Matteo !

- Euh...

- Ma qué si !

- Excusez-le, Matteo, mon ami se sent peu à l'aise dans ce genre de soirée.

- Et pourquoi donc ? C'est la commedia dell'arte... Le théâtre de la vie qui se déroule devant vos yeux, gratuitement et nous, les Génois, on adore ça, surtout avec notre réputation de "pinces".

Marcel retrouve le sourire.

- Tu sais, nous avons un vieux dicton que je vais te traduire : "La mère des imbéciles est toujours enceinte...". Alors forcément il y a toutes les chances d'en croiser... Tu vois ces quelques rencouillonnés que les joies de la vie ont lassés et blasés. Il y a aussi ces subventionnées snobs et hautaines dont le mariage si réussi confine dans une oisiveté mortifère qu'elles essayent de fuir en pourrissant la vie des autres. Mais il y a aussi de belles personnes. Ne cultive pas l'arrogance des

timides qui fourrent tout le monde dans le même panier.

Marcel et Patrick sont sous le charme, ils pourraient déguster ses paroles pendant des heures.

- Marcel, relaxe-toi et laisse courir les chevaux... Qu'est-ce qui a de l'importance ?
L'argent ? Les belles voitures ? Tout cela peut devenir très vite vulgaire... Mets de la distance et attache-toi aux choses vraies et aux vraies gens. Les plus valeureux ne sont pas forcément les plus m'as-tu-vu, bien au contraire.

- Oui ! Mais, Monsieur...

- Matteo !

- Euh oui, Matteo, mais je suis en bas de l'échelle, moi, alors c'est compliqué.

-Quelle échelle ? Celle que tu as fabriquée ?

- Euh, non !

- Écoute, je ne vais pas te faire du Coelho toute la soirée. Change l'angle de ta mire et observe...

Marcel est rasséréné par ce petit extrait de la vie en société pour les nuls.

- Tu sais, les hommes c'est comme les verres, il y a toutes les formes, toutes les tailles, mais quand ils sont pleins, ils sont pleins.

- Euh ! Marcel cale.

- Je veux dire par là que le seuil d'incapacité n'est pas le même pour tout le monde.

- Euh !

- Bon ! Écoutez, vous y réfléchirez, suggère Matteo alpagué par un "Cher ami, comment allez-vous ?"

- Ouaouh ! C'est du lourd, ton Italien...

- Ça va, mon petit Marcel, tu ne manques de rien ?

- Non, madame, c'est parfait...

- Le feu d'artifice va débiter, vous devriez rejoindre les autres sur le perron.

Déjà la musique bayreuthienne de "Apocalypse Now" fond sur le parc... Il ne manque que les hélicoptères de combat.

Marcel se bouche les oreilles au moment où trois gros pétards assourdissent les invités.

Richard Richard n'a pas lésiné, il a commandé le "spécial 14 Juillet". Les invités, le cou tendu vers le

ciel comme une portée de goélands guettant la becquée, se sont tus.

- C'est carrément les orgues de Staline...

Mon père adorerait ..., hurle Marcel dans l'oreille de Patrick.

Un petit vent taquin rabat la fumée vers le grand salon et certains commencent à avoir la lentille de contact chatouilleuse.

Après de longues minutes de déchaînement pyrotechnique, une fontaine de lumière en forme de R.R. éclôt sur le gazon dans des sifflements stridents avant de laisser place au bouquet final qui n'en finit pas. Le parc semble éclairé comme en plein jour par des palmiers rabatteurs, des fusées hurlantes, une nuée de rosaces multicolores, tandis que la musique d'une publicité pour les tampons succède aux Walkyries. Drôle de playlist...

Richard Richard a demandé à ce que le spectacle soit coûteux, très coûteux.

Tout cet argent qui part en fumée, quel merveilleux symbole de sa puissance et de sa gloire !

Il s'amuse de tous ses invités qui doivent estimer à la louche le prix de ce qui leur pique les yeux et leur chatouille le nez.

Marcel, dont la nuque s'ankylose, observe, envieux, les couples qui se serrent l'un contre l'autre, profitant du moment présent, chacun s'appropriant cet instant avec la sensation de se sentir privilégié. La cadence des fusées s'accélère pour consacrer l'apothéose de Richard-Richard puis trois grands coups, de la fumée partout et un silence assourdissant avant un tonnerre d'applaudissements. Retour à la réalité...

Marcel enfile son sweat, allume une cigarette et susurre dans l'oreille de Patrick :

- Magnifique !

- Ouais ! Le vieux a mis le paquet...

- Bon ! Faut que j'aïlle...

- Tu ne veux pas en reboire une petite, servie par la jolie demoiselle ?

- Non ! Non ! Je file... Tu remercieras bien tes parents...

- Fais gaffe aux bleus, c'est samedi...

- OK ! Je ferme un œil et pas plus haut que la seconde ! Mais au fait, j'ai pas bu.

Marcel embrasse son pote avant de dévaler l'escalier, doublant au passage quelques couples à la démarche incertaine et au phrasé approximatif, le vison de traviole et la sous-ventrière en limite de rupture.

Déjà les grosses cylindrées vrombissent sur le gravier. Les portes claquent. Tout en retournant à sa guimbarde, Marcel imagine les conversations qui doivent aller bon train dans les voitures qui repartent. Elles ne doivent pas être des plus charitables, comme toutes les conversations dans les voitures qui repartent.

La nuit est fraîche, la poubelle est toujours là, planquée, personne ne l'a volée.

- Le car jacking, encore un privilège de riches, se dit Marcel en tirant sur la portière à deux mains dans un grincement terrifiant qui déchire la nuit.

La petite odeur de moisi et le tissu déchiré du fauteuil le précipitent dans la réalité. Sa vraie vie c'est plutôt ça, un peu moisie et déjà à raccommoder. En tout cas à mille lieues des fastes de tout à l'heure.

- Brrr ! Fait pas chaud !

Le cœur serré, il tourne la clé. La buée qui a envahi l'épave a du mal à se dissiper. Le pot d'échappement se rappelle immédiatement à son bon souvenir, rien à voir avec le feulement des berlines teutoniques et personne avec qui casser du sucre sur le père Richard. Les feuilles mortes ont rendu la route glissante. Marcel, avachi sur son volant, ressasse en scrutant un horizon bien sombre. Les derniers invités le doublent à vive allure.

- Après tout, la plus belle des bagnoles, la nuit, ça n'est que deux phares, soupire-t-il pour se rassurer.

La radio crachote un tube des années "papy". Pas plus haut que la seconde... Même à jeun, ça le repose. Au loin, il aperçoit des lueurs. La buée sur le pare-brise amplifie le phénomène.

- Un bouchon à cette heure-ci ? Marcel se penche un peu plus et essuie d'un geste nerveux ce halo clignotant. Il aperçoit soudain des petits vers luisants à l'horizon... Le Spritz n'ayant pas de vertus hallucinogènes, il s'approche doucement, aux aguets. Ils sont là, dans leurs maillots de corps fluorescents.

- Quelques notables vont perdre des points..., rigole intérieurement Marcel.

Sous une petite bruine froide, à cette heure tardive, les uniformes ruisselants de la maréchaussée illuminent le carrefour. Marcel commence à fouiller "la boîte à tout" pour retrouver dans le bric-à-brac l'assurance et la carte grise. Il sort le permis de conduire de sa poche arrière et recompte machinalement les apéros. Les essuie-glaces couinent en rayant le pare-brise. Marcel baisse la radio et entrouvre la fenêtre pour mieux se concentrer. La file avance par à-coups. La fumée des pots se dissout en fugaces volutes boréales.

Le palpitant de Marcel commence à monter dans les tours, le doute s'installe. Vraiment rien à se reprocher ? Il n'a jamais aimé les uniformes. Quel plaisir de planquer sous la pluie à un carrefour et de faire douter les honnêtes gens d'une possible délinquance supposée ? Son cœur bat la chamade, c'est comme passer la douane turque dans "Midnight Express".

Enfin, un gros adjudant moustachu lui fait signe de se garer sur la droite, Marcel finit d'ouvrir doucement la fenêtre pendant que le pandore ausculte la voiture avec sa torche. Le comité d'accueil est impressionnant, c'est un vrai escadron qui a pris ses quartiers. Il y a même une herse prête à être déployée, surveillée par deux plantons armés jusqu'aux dents. Lorsque l'emmailoté fluorescent pointe son faisceau lumineux sur Marcel, celui-ci lui décoche son plus beau sourire "blonde pétasse" malgré sa dentition chaotique.

-Bonsoir ! Papiers...

En tendant les documents, Marcel pense à la ruse éculée de son copain Patrick, il est pris d'une irrépressible envie de répondre "ciseaux" mais s'en garde bien. La bruine lui rafraîchit le visage pendant que le gros gendarme ausculte les documents.

- C'est bon ! Circulez...

- Euh ! Mais...

- Circulez !

Marcel enclenche la première, frustré de n'avoir même pas soufflé dans le ballon. Tout ça pour ça. Pas plus haut que la seconde, il rumine sa déception. Perdu dans ses pensées, il se retrouve dans la courette du pavillon sans se souvenir des dernières bornes. Il monte à pas de loup jusqu'à sa tanière. La maison est silencieuse, seul le moteur du frigo couvre les ronflements de Raoul.

La chambre est dans un désordre indescriptible, il faut dire que Marcel n'est pas rangeur, il procrastine y compris sur le ménage. Dans le lit défait, c'est un pêle-mêle à la Prévert... Des stylos, un vieil ordi, une chaussette veuve, un antique reste pan-bagnat emmitouflé dans du papier gras, on aperçoit même le matelas. Par terre, il traîne à peu près tout ce qu'il devrait y avoir sur ses étagères. Marcel adore...

Son "bordel". C'est comme ça qu'il conçoit son petit chez soi. Après avoir balancé son jean à l'autre bout de sa chambre, il s'étale, épuisé.

- Alors, cette escapade chez les bourges ?

Raoul, vauté sur sa Ricoré arbore son survêtement à trois bandes, sans doute en hommage au Lider Maximo. La Mamie Ginette dans son éternelle blouse à fleur, et à manches courtes, épluche déjà les patates pour le déjeuner dominical. La cuisine fleure bon l'oignon qui se néglige. Marcel, encore tout ébouriffé, entraîne la Mamie dans un petit pas de danse en l'embrassant.

-C'était top !

- Ah bon ?

- Ouais, j'ai rencontré tout le gratin de la région, y compris ton pote Carrière...

-Va te laver ! Il y a du désinfectant dans la remise...

- Raoul ! C'est dimanche ! Vous allez pas commencer les chamailleries..., intervient la Mamie en remuant dans la casserole pour pas que ça attache.

- C'est vrai, camarade ! C'est dimanche, c'est le jour du seigneur, éclate de rire Marcel en se pourléchant de confiture de framboise.

- Eh ben ! raconte..., s'impatiente le vieux coco à la recherche d'un gros morceau de tartine dans un trou de dent avec son index velu.

- Disons que c'était pas mon goût, mais après tout, à chacun son mauvais goût... Tu vois le serpent in piège à mouches au-dessus de ta tête, et ben ça fait plus sobre.

- Et l'autre empaffé de Carrière, il t'a fait son cinéma ?

- Ouais ! Il était en forme.

- Bon ! Tu racontes...

- Mais ce n'était qu'une soirée "Proût-Proût" avec tous les instruits de la région.

- Et alors ?

- Ben rien... Le truc typique où tu te sens l'intrus de service.

- Et la baraque ?

- Tout ce qu'il y a de mieux. Si tu l'inscris à la journée du patrimoine pour la faire visiter à des pékins comme nous, tu es sûr de récolter des

adhérents au Parti et de devenir le Grand Timonier du département.

- Arrête ! Tu veux me faire gerber ?

- Et Carrière, toujours imbu de Sa Majesté soi-même ?

- Toujours... Avec ce petit brin de condescendance parfumé de suffisance.

- Mais quand est-ce qu'on va sortir de ce cirque ?, s'exaspère Raoul

Marcel observe son père ronchonner, il l'adore. Sous ses airs de vieux gorille andropausé se cache un cœur d'or de vrai communiste solidaire. La Mamie Ginette est sous le charme, elle goûte ces dimanches en meute quand la famille a toujours raison contre le reste de la Terre, surtout quand elle a tort. Marcel se ressert du café.

- On t'emmène à la messe ?, propose gentiment Raoul avec surtout la perspective d'aller faire son quinté.

- Oh ! Alors là, c'est trop gentil... Je me dépêche, remercie Ginette, peu dupe.

Une demi-heure plus tard, Marcel se gare sur la place du village, un peu en patate.

- À tout à l'heure, Mamie ! Prie surtout pour nous et ne dépense pas trop à la quête !, recommande Raoul en ouvrant galamment la portière à sa pieuse dulcinée.

- Et vous, ne buvez pas trop, bande de mécréants.

Forte de toutes ces recommandations, la famille se disperse en, "bonjour, comment ça va ? "

Au PMU, les pauvres et les autres pronostiquent studieusement en quête de la magique martingale. Raoul salue à la cantonade avant de s'affaler sur une chaise en plastique lie-de-vin. Marcel commande deux demis et allume la première de la journée.

La terrasse est animée, les habitués s'interpellent familièrement. À la table d'à côté, on commente les derniers événements.

- T'as vu hier soir ? pour le plan Epervier ?

- Ah oui, paraît qu'ils cherchaient un fuyard...

Marcel tend l'oreille.

- Ah ! C'était donc ça... Je me suis fait contrôler, ils étaient armés jusqu'aux dents et par contre pas le temps d'évaluer mes Gamas GT, je suis vert, j'étais clean !

Raoul rigole,

- Tu m'avais pas dit.

- Bof ! Les keufs...

- Allez ! On en joue un au pif ? Des fois, ça marche mieux que les pronostics...

- Et si on gagne ? On fait quoi ? C'est toutes tes convictions qui tombent à l'eau. Tu deviens un R.R, un "Raoul Raoul"...

- Eh bien écoute, on verra... On n'est quand même pas venu pour perdre !

- Mais non ! Apap... On est juste là pour rêver, mais surtout pas pour gagner. Si tu chopes le gros lot, il n'y a plus de rêve. L'important, c'est surtout de ne pas gagner, autrement ta vie est foutue ! L'important, c'est le rêve, le désir...

Raoul ouvre de grands yeux.

- T'es pas tout là dans ta tête, mon fils !

- Mais si ! Essaie de comprendre.

- Tu joues pour perdre ?

- Non ! On joue pour rêver à ce qu'on pourrait s'acheter avec ce qu'on n'a pas gagné.

- Fiston ! Des fois je ne te suis plus. Renée, remets la même et avec des cacahouètes cette fois-ci, sauf si ça risque de te faire déposer le bilan... C'est dingue, il faut toujours mendier, dans ce troquet !

Au bar, une fille rit à gorge déployée. La Renée court dans tous les sens tandis que son vieux, le torchon sur l'épaule, les mains posées sur le comptoir, commente les derniers ragots du

village. Tous les "à ce qui paraîtrait que..." servent de musique d'ambiance à son estaminet du matin au soir, pas besoin de reverser des droits à la SACEM. Un vrai repaire de R.G avec vue sur la rumeur. Il se régale, sobre comme un chameau (il est passé à la lessiveuse il y a 20 ans trois mois, six jours et onze heures..., depuis il n'y a pas retouché).

Les grands philosophes sont là, vissés au zinc. Ils sirotent leurs ballons en refaisant le monde avec des phrases définitives à la phonétique approximative. Tellement reconnaissables à leur grosse morille violacée cernée par deux pupilles embuées, le tout surplombant un bruyant trou sans fond. Des gestes de pantin ponctuent leurs sentences. Politique étrangère, économie de marché, showbiz, qui tire qui, sport etc. etc. tout y passe, il suffit de les brancher.

Marcel, venu valider ses tickets, se fait alpagner par le meneur du jour.

- Dis donc, on se demandait...

Tu deviens quoi ? À ce qui paraîtrait, tu fréquentes la haute ?

- Pourquoi ? C'est déjà dans le journal ?

- Non ! Non ! On se demandait...

- Eh bien, disons que je survis... et pour l'instant ça a l'air de marcher ! Et vous ? L'heure de la messe est toujours un acte de foie... Attention ne pas virer crapauds de vieilles cuvées.

- Robert ! Mets un godet au même...

- Euh..., chuis en terrasse avec le père.

- Raoul, viens donc ! C'est la mienne !

La Mamie Ginette sort de la grand-messe derrière des familles modèles bleu-marine bleu-ciel et leurs tripotées de lardons coupés au carré qui passent tellement distraitemment devant le pauvre hère qui tend sa sébile de ses mains crasseuses. Elle n'a aucun mal à retrouver ses païens.

- A la Sainte-Ginette, on s'aère la bistouquette !, commente le plus allumé des philosophes.

- La paix soit avec vous, Messieurs, j'ai prié pour vous tous. Mais pour que vous rentriez dans le droit chemin il faudrait un signe, un miracle... Vous devriez fréquenter plus souvent l'abbatiale que l'abreuvoir.

- Mais picoler, c'est pas pécher ! Regarde les noces de Cana, rétorque le plus catéchisé de ces piliers de PMU.

- Ta théologie de bistrot me semble bien opportuniste, souligne la Mamie en se commandant un blanc cassis, ces goujats ne lui ayant rien proposé.

- À la santé du chanoine qui ?

- KIR !, répondent en chœur ces fins connaisseurs.

- Renée ! Des cacahouètes !

Le bistrot lui aussi est bourré... comme un pub irlandais un soir de match. Raoul adore la convivialité bon enfant de ces moments. La Mamie Ginette, qui aime tout ce qu'aime Raoul, laisse faire. Ces quelques gouttes de bon sens qui coulent de temps en temps du bord du zinc ont quelque chose de rafraîchissant. Le carillon de midi rappelle à tout ce petit monde qu'il a une maison, une famille ou peut-être même un chien qui s'impatiente.

Lorsque les Lamouille arrivent dans la courette, Victor-Gonzague est là, livide, qui les attend.

- Je... Je... C'est... Je

- Mauricette ?

- Euh... Non... Non... C'est...

- Mais pétard ! Tu vas accoucher..., s'énerve Marcel.

- C'est... heu...heu...heu... C'est... C'est...

Le suspense est à son comble, les Lamouille sont pendus aux lèvres du grand rouquin.

- C'est... c'est... ma... ma...ma... mère... Elle est mo...mo...mo... morte !

- Oh, mon Dieu ! La Mamie Ginette porte la main à sa bouche. Raoul pâlit. Marcel prend son pote dans ses bras.

Après ce grand moment de sidération, Victor-Gonzague commence à devenir un peu plus prolix.

- Elle...elle... elle est mo...mo...morte dans son sommeil.

- Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mamie Ginette, terrassée par l'émotion, s'est assise sur le banc devant la fenêtre de la cuisine. Raoul se cure le nez machinalement. Victor-Gonzague semble plus calme.

- C'est Jean-Ernest, le vieux majordome, qui l'a trouvée si pâle en lui apportant le petit déjeuner.

Il lui a demandé si la vie était belle en écartant les tentures. Eh...eh...eh...eh... bien, il at...at...at...tend toujours la réponse.

Raoul remarque judicieusement que c'est une belle mort en pensant très fort que normalement, c'est les meilleurs qui partent en premier.

"Tu veux déjeuner avec nous ? "

- Non ! Non ! C'est gen...gen...gen...gentil, mais il faut que je retourne.

- Embrasse Mauricette et merci de t'être déplacé, dit Marcel en le raccompagnant à sa voiture.

- La vieille carne ! Elle a fini par claboter, ne peut s'empêcher Raoul en accrochant sa casquette du dimanche à la patère en laiton.

- Raoul !

- Ben quoi, depuis le temps qu'elle nous les
brisait !

- Paix à son âme, murmure Ginette en se
signant.

- Quelle âme ? Cette vieille bique, elle
méprisait tout le monde même son fils. Et ça va
avoir des funérailles nationales.

Marcel rentre à son tour dans la cuisine, silencieux.

- Ah ! Ben tout ça m'a ouvert l'appétit...,
annonce le vieux coco en s'asseyant.

- Raoul, tu ne devrais pas.

- Je vais pas pleurer quand même.

- Victor-Gonzague, il est touché... C'est un
grand sensible, rétorque Marcel.

- Ben moi, je crois que s'il est bègue c'est quand même bien la faute de sa mère.

- Il faudrait qu'on fasse une visite, annonce Ginette.

- Et puis quoi encore ?, ronchonne Raoul en poursuivant :

- Ouais ! Moi je suis cash ! Brut de décoffrage mais j'ai déjà prouvé que j'avais bon cœur et le "faux cuisme", ça me débecte.

- Bon ! On mange ? On va pas se gâcher le déjeuner dominical pour si peu.

- Marcel, va chercher une bonne bouteille !

La Mamie Ginette, encore toute tremblante d'émotion, commence à servir.

- Un premier cru de chez Colinot ?, s'étonne Raoul.

- Tu m'as dit une bonne bouteille.

- Ouais, tu as raison, c'est à la hauteur de l'événement.

- Délicieux, Mamie. Mais j'y pense. C'est le comte qui doit fêter la quille. Je suis sûr qu'il ne pensait pas être libérable d'aussi tôt.

- C'est arrivé si soudainement, soupire Ginette en rassemblant quelques miettes sur la toile cirée.

- Ah ! Ben ça c'est sûr... Quand t'as la batterie qui pète, t'as la batterie qui pète. Ça lui faisait dans les combien ?, s'inquiète Raoul en mâchant méticuleusement un gros morceau de pomme de terre arrosé d'une lampée de Colinot pour mieux déglutir.

- Ils ont eu Victor-Gonzague sur le tard, donc sans doute plus que nous, répond la Mamie dubitative devant son assiette encore pleine.

Marcel mange silencieusement, sans faim. Mauricette déjà orpheline de belle-mère, c'est triste. Raoul, repu, se sert un dernier petit gorgeon pour la route. Morne dimanche, la pluie s'est mise aussi de la partie.

- Un petit café ?, propose Ginette en débarrassant machinalement. Raoul, qui s'est déjà vautré sur le canapé, opine du chef en récupérant le journal sur le lino.

Marcel, perdu dans ses pensées, regarde la darse mitrailler les carreaux, le temps est aux pleurs. Il pense à son copain, à Mauricette et au vieux comte.

Raoul, le café bu, s'étale de tout son long, l'Humanité sur le nez. Mamie Ginette s'approche de Marcel et met la main sur son épaule tendrement.

- Tu sais, mon garçon, je comprends que tu sois choqué, surtout pour Victor-Gonzague, mais il faut accepter. Personne n'est maître du chronomètre, sauf à se pendre. Tout est lié, la mort de l'autre nous rappelle notre humanité et sa fin. L'inéluctable fait partie du jeu, si tu allais un peu plus à l'église, tu comprendrais.

- Je te remercie, maman, mais c'est incontrôlable et pourtant je ne la portais pas vraiment dans mon cœur.

- Je vais écrire un petit mot à la famille et nous irons faire une visite.

- Oui et je demanderai à mon patron de me libérer pour l'enterrement.

Les ronflements bruyants de Raoul semblent définitivement inconvenants.

Le lendemain, tout le village bruisse de la nouvelle avec des commentaires peu amènes sur la défunte. Chacun y va de sa petite anecdote.

- Il paraît qu'elle se serait étouffée avec sa langue, la vipère !

- Mais non ! C'est une explosion d'hémorroïdes qui a mal tourné.

- Non ! Non ! Elle a été terrassée par la mort subite du Mémé.

L'imagination n'a aucune limite au bistrot où l'on arrose généreusement ce départ précipité.

- Il paraîtrait que ça se fera au château dans la chapelle, la chapelle ardente.

- Mais non ! Ce sera l'église, en grandes pompes...

- Ils vont mettre le drapeau en berne et la Renée, elle sera obligée de tirer le rideau pendant trois jours, ce sera deuil national.

- Mais rigole !

- J'y sais de source sûre.

- Ça m'étonnerait que tu en aies déjà vu une...

Soudain la voiture du comte traverse la place lentement. Aussitôt, un silence de mort succède au vacarme délirant. Tout ce petit monde s'incline en enlevant sa casquette. On ne perçoit plus que le chuintement des pneus sur le pavé.

Victor-Gonzague n'a presque pas dormi, il s'affaire à seconder son père pour les ultimes

détails. Mauricette fait de son mieux pour l'assister malgré son gros ventre. L'ambiance est lugubre, le petit personnel marche sur des œufs.

La comtesse repose dans la pénombre de son lit à baldaquin, ses mains décharnées serrent un chapelet en or. Son visage garde les stigmates d'une vie de raideur, d'exigence et de mépris. Même morte, elle semble ne pas reposer en paix.

Le comte et le curé sont dans le petit salon, ils s'entretiennent à voix basse du protocole.

- Quelque chose de simple, suggère le comte.

- Certes ! Certes !, murmure le curé.

- Nous ferons selon sa volonté, elle m'en avait entretenu lors d'une confession. Je crois me rappeler que faire une place prépondérante à la musique faisait partie de ses vœux.

- Oui, mon Père, faites pour le mieux.

- Je pense aux opus traditionnels : L'Ave Maria de Gounod, l'Agnus Dei du requiem de Mozart, le concerto pour deux violons de Jean-Sébastien Bach et, bien sûr, l'Adagio d'Albinoni.

- Je pense qu'elle sera contente.

Le comte a les yeux dans le vague, un peu sonné par l'événement, il a du mal à mettre de l'ordre dans ses pensées. Le curé, avec une obséquiosité toute chrétienne, se frotte doucement les mains, la tête penchée pour témoigner de sa compassion.

- Père, les cro... cro...cro...que-morts sont là... Enfin je veux dire les pom...pom...pom... pompes funèbres.

Le vieil homme récupère sa canne pour s'extirper de l'élégant chesterfield. Le prêtre est déjà sur le pas de la porte.

- À très bientôt, Monsieur le comte.

Victor-Gonzague fait entrer deux petits moustachus rondouillards, les Dupond Dupont en "Men in Black", le visage aussi gai que leur fonds de commerce.

- Toutes nos condoléances, Monsieur le comte... Nous vous amenons les catalogues : "Pour tous obsèques. In memoriam".

- Merci ! Asseyez-vous, Messieurs !

- Nous sommes venus vous suggérer plusieurs possibilités, du plus simple au plus luxueux. Bien sûr, pour une incinération, nous vous aurions proposé des modèles modestes mais dans

le cas qui nous concerne, nous avons une grande gamme de produits.

Le vicomte feuillette lentement les catalogues. L, S, X, XL, XXL, il y a toutes les tailles dans de nombreux coloris.

- Tous nos produits sont garantis, ose le plus moustachu des deux.

- Bien sûr, pour un enterrement dû à son rang, on ne peut que vous conseiller le six poignées en bois précieux. Le capitonnage a été renforcé pour plus de confort et il a aussi le traitement imputrescible, c'est le modèle phare, la dernière monoplace la plus aboutie.

Le comte écoute distraitement en feuilletant la revue.

- Je pense qu'elle aurait aimé quelque chose de ce type-là, murmure-t-il en pointant du doigt le cercueil "VIP". " +. +"

- Fort bien, Monsieur le comte ! Permettez-nous dans ce cas de vous offrir les options, c'est-à-dire le capitonnage cuir pleine fleur et le chromage des poignées.

Son collègue poursuit :

- Nous avons aussi une série de plaques commémoratives toutes faites mais si vous en désirez une personnalisée, nous nous ferons un plaisir. Quant au caractère des lettres sur la stèle du mausolée, je suppose qu'il sera identique...

- Oui..., identique.

Le vicomte est las de cette journée surréaliste mais l'idée d'avoir choisi un cercueil "vieille pie plus plus" chatouille son flegme tout britannique. Il imagine sa nouvelle vie sans Gertrude, au fond de lui-même et bien que cela lui fasse un peu honte, il n'est pas si triste.

Il y a bien longtemps que son couple se contentait d'une cohabitation polie.

Et puis Gonzague est là, si présent. La brave Mauricette fait de son mieux et bientôt il sera grand-père.

Victor-Gonzague accueille tous ceux venus du bourg pour se recueillir en silence, poliment surtout, car personne n'a vraiment l'air effondré.

- On est vraiment bien peu de chose...

- Je l'ai encore vue la semaine dernière...

- C'est terrible...

Toutes ces petites phrases standard circulent à voix basse autour du lit mortuaire. Une pluie de signes de croix s'abat sur la comtesse impassible... et pour cause.

Mamie Ginette et Marcel conversent doucement avec Mauricette dans l'office. Les villageois se sont emparés du château, pour rien au monde, ils auraient raté la visite gratuite. Le comte, dans sa bienveillance, les a autorisés à brusquer un peu sa privacy.

- Ah ! C'est donc là qu'elle dormait...

- Et t'as vu les tapisseries ?

- Et la table de nuit avec ses petites dorures... Elle irait drôlement bien chez moi !

Les murmures de contemplation sur la riche décoration laissent peu de place à la dépouille. C'est journée portes ouvertes, certains se tordent le cou pour essayer d'entrevoir les enfilades de salon. Le personnel canalise le mieux qu'il peut ces badauds éplorés.

Il y a dans le vestibule un cahier de condoléances posé sur une écritoire avec une photo en noir et blanc de Gertrude pour ceux qui voudraient laisser un dernier témoignage d'affection à leur bienfaitrice.

Il n'est guère paraphé... Honni soit qui mal y pense, n'est pas lady Di qui veut...

La procession s'écoule doucement avant de s'éparpiller dans les jardins. Le comte est à sa fenêtre, ému par tant de déférence. Il n'aurait jamais imaginé une affection aussi débordante de ses sujets pour la comtesse.

La Mamie Ginette et Marcel se recueillent, profitant d'un temps mort dans tout ce va-et-vient.

- C'est quand même tant de souvenirs... Tu te rappelles quand le chauffeur amenait Victor-Gonzague et que je vous gardai tous les trois avec Patrick ?

Marcel se souvient tellement bien de ces foires permanentes dans le petit salon. C'était à qui ferait faire la plus grosse bêtise aux autres. D'alliance en mésalliance, cela se jouait à deux contre un, mais l'omerta était la seule règle de ces années heureuses.

Victor-Gonzague et Mauricette les ont rejoints. On entend des mouches voler, surtout une qui vient de se poser indécement sur le nez de la comtesse. La Mamie Ginette l'a fait déguerpir d'une pichenette de mouchoir humide. Un lourd silence que personne n'ose interrompre plombe la chambre mortuaire.

Mauricette a pris la main de Victor-Gonzague. La Mamie Ginette ne peut retenir une petite larme tandis que Marcel compte les petits angelots en stuc qui virevoltent au plafond. La grosse mouche s'est reposée sur le drap et vaque comme si de rien n'était.

- L'o... o...o... office aura lieu demain à on...on...onze... heures, suivi du ci... ci... ci... cimetière, annonce Victor-Gonzague.

- Il y aura aussi les corps con... con...con... constitués, le sous-préfet, le député et les anciens com... com... com... combattants. Père aimerait beaucoup que vous vous... vous... joigniez à la famille.

Mamie Ginette sursaute en pensant à Raoul et aux efforts diplomatiques qu'elle va devoir entreprendre. La grosse mouche fait à nouveau des va-et-vient sur le nez de la comtesse au mépris de toute convenance.

Le parvis de l'église est déjà noir de monde lorsque sonne le glas. Jérôme Carrière s'est positionné à côté du bénitier pour saluer ses administrés un par un. Cette attitude incongrue en

surprend plus d'un. La pêche aux voix n'a pas de limites.

Raoul, déjà grandement ulcéré d'avoir cédé à Ginette, le dilue du regard dans une indifférence mortifère.

Il y a la queue pour aller jusqu'à Gertrude. Ceux qui se sont déjà installés dévisagent en coin les nouveaux arrivants. Le goupillon passe de main en main avec un petit regard timide vers le comte, figé sur sa canne. L'Ave Maria a été activé en autoreverse, le temps que chacun trouve une place. Sur le cercueil, la photo en noir et blanc de la vicomtesse, toujours aussi rêche.

Presque tout le monde a opté pour des couleurs sombres. On a ressorti les blousons en cuir et les trois-quarts, ça sent l'eau de Cologne pimentée d'un zeste de naphtaline.

Le prêtre achève la prière des morts lorsqu'un portable espiègle entame une Macaréna endiablée. On se mange les dents pour éviter d'éclater. Une grosse blonde rouge pivoine tâte ses poches

nerveusement, entamant la chorégraphie ad hoc. La sonnerie aura eu le temps d'agoniser avant qu'elle ne le retrouve au fond de son sac. La cérémonie peut reprendre avec sa succession de théories sur le passage, la présence invisible et la résurrection des morts, ce qui dans le cas de Gertrude n'est vraiment pas pour rassurer l'assistance.

Le concerto en ré mineur pour deux violons de Jean-Sébastien Bach ramène un peu de sérénité, de douceur et d'élévation d'âme malgré quelques éternuements tout aussi bruyants qu'incontrôlés. Raoul tripote sa gourmette en essayant de trouver une position pour ses jambes gênées par la barre d'agenouillement. Devant, ça lui blesse les mollets et derrière, ça lui procure des crampes et surtout, surtout il commence à avoir des fourmis au postérieur tellement il trouve le temps long. La Mamie Ginette, les mains jointes, tente d'envoyer Gertrude ad patres dans les

meilleures conditions possibles grâce à sa fervente prière.

Ça y est, le curé tourne autour de la "Vieille pie.+." en agitant nerveusement l'encensoir.

- T'as vu ? Y a son sac à main qui prend feu...

La vanne irrespectueuse de Raoul consterne Ginette et la fait redescendre en chute libre du plus haut des cieux.

La litanie des fidèles qui vont à la communion permet aux commères de voir qui est venu ou pas. Une chose est sûre, Carrière devait avoir un emploi du temps surchargé.

Tout le monde a repris sa place. Le prêtre bénit une énième fois Gertrude tandis que le soleil inonde les vitraux, distillant ses rayons dans les fumées d'encens.

Déjà, l'escadron de la mort s'active pour rapatrier les couronnes de fleurs d'un pas pressé vers la fourgonnette stationnée sur la place. Ils prennent à bout de bras ces pesantes

compositions en tentant tant bien que mal de rattraper leur centre de gravité pour ne pas s'étaler lamentablement dans l'allée centrale.

L'adagio d'Albinoni cadence mollement ce va-et-vient. Puis, enfin, ils prennent Gertrude sur leurs épaules pour la conduire vers la sortie, suivis du comte, de Victor-Gonzague, de Mauricette et de son gros ventre.

L'émotion étreint les fidèles, sans doute par réflexe conditionné. Dehors, derrière la fourgonnette croulant de fleurs, un cheval caparaçonné d'une robe noire à liseré d'argent attend, sagement harnaché à un corbillard d'un autre temps... Celui de Lucky Luke... Charrette à quatre roues surmontée d'un baldaquin noir avec poêle.

Gertrude, allongée délicatement dans ce lugubre carrosse, entame son dernier périple. Les rideaux des échoppes ont été tirés. Le comte claudique, tête basse. Victor-Gonzague tient la main de Mauricette. Le cortège s'est mis en branle

et si les trois premiers rangs sont recueillis et silencieux, derrière on se rattrape, on se salue, on commente et certains ne peuvent se retenir d'en griller une.

Le cocher marche à côté du cheval s'arc-boutant pour le freiner par le mors. L'équidé, d'humeur taquine, aimerait changer d'allure et pourquoi pas trotter sur les pavés..., histoire de faire sursauter Gertrude une dernière fois.

Déjà les contours du cimetière se dessinent à la sortie du bourg. Longé de cyprès et tapissé de gravier blanc, il réside, quiet, avec ses allées de croix et de dalles, témoins de la vie d'avant. Ce dortoir de l'éternité doit contenir bien des secrets, des jalousies, des amours clandestines et des haines cuites et recuites de jadis.

Marcel médite sur la relativité des choses. Les cimetières l'ont toujours apaisé.

- A quoi bon s'énerver puisque tout sert à rien, vu que ça finit toujours mal, pense-t-il en regardant le ciel.

Après avoir parcouru le labyrinthe des allées, le canasson et sa suite viennent stationner devant un imposant mausolée où il est inscrit en lettres d'or : "Famille Lamotte Ambry".

Des générations sont empilées confortablement à l'abri de cette bâtisse kitsch, un brin prétentieuse pour son voisinage.

Gertrude a été déposée sur des tréteaux parmi les couronnes de fleurs. La famille est rangée derrière elle selon le protocole mystérieux des hommes en noir.

Le diacre ânonne une dernière prière inaudible. Commence alors le défilé des signes de croix plus ou moins bâclés sous le regard éploré de Victor-Gonzague et de sa famille.

Certains contournent les consignes et le cercueil pour présenter leurs condoléances au comte. Les autres, le devoir accompli, s'éparpillent dans le cimetière avec un petit détour par la tombe familiale. Raoul commence à avoir très soif. Les Richard le saluent brièvement avant de remonter dans leur grosse berline.

La vie reprend...

Quelques semaines plus tard, un soir de pleine lune, le château est réveillé par les hurlements de Mauricette.

- J'ai des contractures..., Victor-Gonzague !
J'ai mal.

Mauricette gesticule sur le lit, secouant son gros ballon dans tous les sens. Victor-Gonzague s'extirpe mollement de son premier sommeil.

- Tu... tu... tu veux dire des con... con... con...
tractions ?

Victor-Gonzague, complètement au radar, étrenne un petit avant-goût de ses prochaines nuits de père débutant. Mauricette bêle de plus belle...

- Je t'em... t'em... t'em... mène à la ma... ma...
ma... ternité ?

Le vieux chambellan, venu aux nouvelles, toque à la porte.

- Ça... Ça... Ça... va ! Jean-Ernest !

- Madame a commencé son travail ?

- Oui...oui...oui! Sors-nous la voiture !

Mauricette, les yeux exorbités, assise au bord du lit, a du mal à respirer. Victor-Gonzague, quelque peu désorienté, saute à cloche-pied en se tenant le petit orteil qu'il vient de s'escagacer contre le pied d'un magnifique fauteuil Louis XVI.

Mauricette essaye maladroitement d'enfiler un survêtement Lider Maximo à trois bandes déstocké de la collection du paternel.

Victor-Gonzague, le coup au cœur passé, est soudain très réveillé. Mauricette hurle de plus belle, elle transpire froid, au bord de la crise de nerfs.

La nuit est fraîche et bruineuse et tant pis pour la ceinture, Mauricette, les deux mains sur la plage avant, scrute l'horizon.

- Fonce, Victor-Gonzague ! Attaque !

- Tu... tu... tu... vas quand même pas acc... acc... acc... accoucher dans ma voiture !

Victor-Gonzague, peu habitué à rouler à ces allures, manque d'emplafonner tout le monde dans un muret qu'il n'a pas eu le temps de voir.

- Fonce ! Aïe ! Fonce !

Mauricette vient de perdre les eaux sur le cuir pleine fleur de la voiture chérie de Victor-Gonzague. Cette voiture qu'il cocolle tous les dimanches matin, la champouinant l'époussetant, la caressant et même parfois lui parlant...

Ces instants merveilleux où il joue à l'homme qui bégayait au rétroviseur des autos...

Mauricette est ruisselante.

Victor-Gonzague, trop concentré sur la conduite, n'a pas le temps d'être furieux. Il négocie le dernier rond-point des urgences sur les chapeaux de roue.

L'interne de garde comprend rapidement la situation. Mauricette est prestement emmenée pour auscultation, histoire de voir s'il n'y a pas un bras ou une jambe qui dépasse déjà. Elle est ensuite conduite sur un chariot à la salle de travail.

C'est fou ce que les femmes aiment se débarrasser de leur fardeau à la pleine lune. La grande salle est bondée comme un gymnase un soir de tempête de neige sur l'autoroute du sud.

Victor-Gonzague, qui est allé garer sa belle voiture trempée, arrive en courant. Ahuri de voir tout ce monde à une heure aussi matinale, il finit par retrouver Mauricette qui se tortille.

De la salle d'accouchement voisine parviennent des cris stridents. Mauricette, terrifiée, prend la main de Victor-Gonzague.

- Je veux plus y aller... Ramène-moi tout de suite à la maison !

- Mais... Mais... Mais...

- Ramène-moi... Je t'en supplie !

- Mais... Mais... Tu... tu... tu... ne vas pas quand même pas acc... acc... acc... oucher à douze mois.

- Si ! De toute façon, je veux pas y aller...

Les cris hystériques continuent de plus belle, entrecoupés de silences. Toutes les têtes sont tournées dans la même direction : une porte à battants verte équipée de deux fenêtres hublots en verre dépoli.

Et puis soudain, un dernier cri de délivrance suivi d'un vagissement strident. Mauricette scrute le néon au plafond en se tenant le front.

C'est alors que deux infirmières, estimant l'arrivée d'un ou d'une Lamotte Ambry imminente, la poussent vers le bloc avec un petit sourire qui ne la rassure guère.

Elles la sèchent, la changent et font revêtir à Victor-Gonzague une tenue bleu ciel avec chapeau et masque assortis et les sabots qui vont bien. Victor-Gonzague ressemble, à s'y méprendre, à un grand ponton de l'obstétrique mais heureusement pour Mauricette et le bébé, il n'est que l'assistant à la brumisation de la parturiente.

Mauricette, les jambes bien calées sur les étriers, essaye de comprendre les directives de la sage-femme.

- Bloquez ! Allez ! Poussez ! Encore ! Encore ! Tenez ! Respirez...

Cramoisie, elle tente en vain de calmer sa respiration, on dirait une vieille locomotive à vapeur tournant à plein régime.

Victor-Gonzague est à deux doigts de tourner de l'œil.

Mauricette lui enfonce les ongles dans la paume de la main.

Victor-Gonzague tente vainement de la brumiser mais ce grand maladroit s'en met une grande giclée dans les yeux. Il n'a pas tourné le vaporisateur du bon côté. Il pleure et surtout il ne voit plus rien.

Mauricette hurle entre deux poussées puis reprend son rythme de "Lison" en surchauffe. La sage-femme et l'infirmière tentent de calmer tout le monde.

- Allez ! Allez ! Poussez ! Bloquez ! Tenez !
Respirez...

Mauricette, épuisée, mélange tout. Elle regarde son grand dadais avec des yeux suppliants. Victor-Gonzague, déguisé en mandarin, joue consciencieusement du brumisateur à intervalles réguliers. Il commence à avoir des crampes à l'index mais ne peut évidemment pas changer de main, l'autre étant encastrée dans les ongles de Mauricette.

La sage-femme, d'une patience infinie, répète inlassablement les consignes avec plus ou moins de succès. Le temps s'est arrêté.

Victor-Gonzague qui, depuis son réveil en fanfare, a été d'une pathétique bravoure de tous les instants, se sent défaillir. Il fait un petit tour sur lui-même, lâche le brumisateuse et s'écroule inanimé sur le carrelage. Il a le bras en l'air, la main retenue par les griffes de sa chérie. Aussitôt l'infirmière se penche, lui tapote la joue... Mais rien n'y fait. Mauricette, bien trop occupée, ne s'en est même pas rendu compte.

Victor-Gonzague est tombé dans les goldens. L'infirmière, qui n'arrive toujours pas à le réanimer, appelle les secours. Aussitôt deux brancardiers font irruption dans le bloc pour hisser Victor-Gonzague sur un chariot et l'exfiltrer. Ils retraversent la salle de travail bondée, terrorisant un peu plus les futures mamans.

La prestance des deux brancardiers qui filent dans le couloir à tombeau ouvert a eu raison des vapeurs du baronnet. Il reprend petit à petit ses esprits.

Mauricette, abandonnée, hurle de plus belle en poussant... retenant... respirant ..., les ongles cloués dans la main de l'infirmière. Finalement tous ces efforts portent leurs fruits. Il pointe le bout de son nez et dans un ultime beuglement, Mauricette l'expulse de son cocon douillet.

-C'est une fille !

Mauricette l'aperçoit enfin, grimaçante et violacée. La sage-femme la dépose doucement sur sa poitrine.

Et là, stupeur ! C'est Raoul...trait pour trait.

Mauricette manque de s'évanouir, espérant en une hallucination due à son extrême fatigue. Victor-Gonzague ronfle sur son chariot comme un gros bébé enrhumé. L'aube se lève sur sa nouvelle vie de père. Les présentations seront pour plus tard.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre au village et alentour. Constance de Lamotte Ambry, fruit d'une soirée festive : 3 kg 280 et 53 cm, a atterri pour le meilleur et pour le pire.

Marcel a appris la nouvelle tôt ce matin dans son estafette de chauffeur livreur avec laquelle il sillonne la région. Il est fier, tonton, dans son beau camion. Il sifflote.

Victor-Gonzague était encore plus bègue que d'habitude au téléphone, sans doute l'émotion. La circulation est dense. Marcel s'en contrefiche. Il est heureux. Ce métier de petit routier lui rappelle tous les jours qu'il aurait pu mieux travailler à l'école. À ses parents qui lui reprochaient son carnet de notes lamentable, il répondait benoîtement :

- Je suis seulement doué de famille...

Ginette et Raoul le rêvaient docteur ou avocat alors qu'il cumulait renvois sur renvois.

Sept collègues au compteur ! Marcel sourit en pensant qu'il aurait pu rédiger le Michelin des réfectoires. Il ne regrette rien de ces redoublements à répétition ni l'odeur tellement caractéristique de la poussière tiédie sur le radiateur du fond. De tous ces profs qui auront défilé sans succès, pas un de bon. Pas un qui aura imprimé le moindre savoir dans son petit crâne intelligent.

- Profite de ses capacités intellectuelles pour narguer ses supérieurs, élève indolent, peut beaucoup mieux faire...

C'est autant de phrases définitives qui auront jalonné son cursus catastrophique. Pourtant Marcel n'éprouve aucun remord. Il aura trop aimé les âneries qu'il inventait avec ses amis. La créativité, voilà ce qu'il aura appris à l'école sans que cette matière ne lui fût enseignée. Ce n'est pas la ribambelle de psychorigides sur l'estrade qui lui aura donné le goût d'apprendre.

Ah ! Le vol du hanneton, un fil de pêche accroché à la patte, tournant en rond au ras du plafond avec une petite pancarte plantée dans le derrière où il était écrit :

- Bubu est un con !

Marcel, un brin nostalgique, se remémore ses aventures scolaires tandis que le papy à casquette à carreaux dans sa voiture française gris métallisé n'en avance pas une. Le doudou accroché au rétroviseur, assis sur un tapis de petites boules en bois supposées lui soulager le dos. Mamie à ses côtés, permanentée violet avec ses boucles d'oreilles, son sac en skai et ses bas de contention. Vraiment, il n'en avance pas une.

- OH ! Papy ! on n'est pas là pour acheter du terrain..., hurle Marcel en tapant nerveusement sur son volant. Et en plus il respecte les limitations...

J'y crois pas !

Marcel qui, dans la vie, est doux comme un agneau, devient chèvre dès qu'il met le contact. C'est fou ce que les autres conduisent mal.

- Mais t'avances, pépère... J'ai du taf !

Ce vieux malin accélère quand on peut le doubler et ralentit dans les parties sinueuses, insensible au collage de l'estafette.

Marcel renonce, monte la radio et allume une cigarette.

Comme dirait le petit philosophe au regard panoramique :

- L'enfer ! c'est les autres.

Son rêve, livrer sur route fermée précédé par deux motards toutes sirènes hurlantes.

Il ne supporte plus guère le blaireau, le bras à la fenêtre qui stagne sur la voie du milieu ni la petite vilaine à cheveux courts en retard pour sa

"conf call" avec son gigot de sept heures qui tente de monter dans son coffre.

Au volant, tout l'énerve :

Les cyclistes qui roulent à trois de front.

L'autre qui lit ses messages quand le feu est au vert.

Ceux qui manquent de se manger le caniveau pour laisser passer les motards en espérant un remerciement appuyé de la botte droite.

Le clignotant en option sur la plupart des voitures.

Il a aussi une sainte horreur des motor-homes, comme ceux qui jalonnent les routes du tour de France. Leur simple vue lui provoque une réaction épidermique.

Le pépé en maillot de corps ventripotent et sa plantureuse copilote dans leur pavillon roulant à la vitesse grisante d'un escargot de Bourgogne

- Ça doit être ça, ces grandes traces de bave sur la route, sourit Marcel.

Soudain le portable sonne. Marcel décroche.

- Salut, tonton ! Le nasillement rigolard de Patrick envahit la cabine.

- Salut, Pat ! Déjà au courant ?

- Bravo, Tonton Marcel ! Victor-Gonzague est comme un fou. C'est le plus beau jour de sa vie. Il bègue à mourir de rire.

- Il paraît qu'il a assisté à l'accouchement... Un moment merveilleux.

- Tu crois qu'ils lui ont laissé couper le cordon ?

- Oh ! sûrement... Oups ! Je te rappelle... la flicaille !

Marcel a déjà écoulé une grande partie de la cargaison. Il connaît son secteur comme sa poche. D'aller de maison en maison l'amuse, les jardinets plus ou moins soignés avec parfois des nains de jardin et des chiens peu accorts. Il y a même un portail où il est écrit :

"Attention, chien bizarre !"

Et aussi un autre où l'on peut voir simplement :

"Attention au chien !"

Mais en fait il est tellement minuscule que c'est pour qu'on ne lui marche pas dessus. Quelquefois on lui propose le café. Si seulement il avait le temps...

Victor-Gonzague n'en finit plus de passer des coups de téléphone, il a changé sa sonnerie. Il a téléchargé : "Il est né le divin enfant..., Jouez hautbois... résonnez musettes..." En électro-jazz.

Au château on peaufine la chambre de bébé, mini lit à baldaquin, mobiles colorés, table à langer et essais de baby phone.

Le petit personnel, ravi d'échapper à la routine, s'active. Le comte, soudain requinqué, a retrouvé son vieux Leica.

Mauricette, reposée et recousue, somnole devant une télé réalité niaise où des bellâtres tatoués, connaissant à peine plus de deux cents mots, dragouillent des bimbos siliconées en multipliant les fautes d'orthographe à chaque phrase.

La chambre croule sous les fleurs d'un Victor-Gonzague soudain amoureux.

Au village, c'est la tournée générale du comte. Le peuple est en liesse.

- Vive Constance ! C'est de circonstance... En souhaitant qu'elle tienne la distance avec insistance !

À grands coups de calembours fiévreux et de rosés bien frais, le bistrot ne désemplit pas. La Renée est en rupture de cacahuètes. Quelques pieuses ont allumé des cierges à l'église et prient pour la petite. Et c'est jour de marché.

Raoul, passablement hydraté, déambule avec la liste griffonnée par Ginette. Il a déjà fait les légumes et attend patiemment dans la queue de la rôtisserie. C'est la meilleure alentour. Elle est tenue par un jeune hirsute qui n'a guère plus que la peau sur les os, même pas une petite place pour un sot-l'y-laisse. Son jus est tellement fameux que les

habitués s'en font remplir des pots entiers en même temps que peut-être ils achètent le poulet.

Raoul attend patiemment avec son cabas lorsqu'une vieille parfumée, juchée sur des sandales à talons, le regard pâle et le caniche énervé, lui passe devant. Raoul est à deux doigts de l'assassiner quand soudain il se fend d'une révérence de mousquetaire

– Allez, la vieillesse avant la beauté...

Le temps que cet excès de galanterie soit remonté jusqu'au cerveau de la resquilleuse, il est déjà en train de taquiner le polailler en lui assurant que la dernière fois il manquait une aile et qu'il s'était fait engueuler à la maison.

Quelques chalands niais le toisent en se demandant si c'est du lard ou du cochon. Finalement, après avoir demandé un prix forain qu'il

n'obtient pas, Raoul s'en retourne faire étape chez la Renée avant de rentrer au bercail.

Patrick Richard a réussi glorieusement l'examen de fin d'année de son école privée de commerce. Il a reçu une Austin Healey bicolore rouge crème qui, décapotée, se transforme rapidement en un puissant aspirateur à minettes. Il sillonne la région, le coude à la portière, la musique à fond, ses lunettes américaines sur le nez. Il est fier et même son pedigree de fils à papa ne le gratte pas.

Ce qui le démange le plus, c'est le derrière de son carrosse avec le A rouge sur fond blanc. Aujourd'hui il a invité Marcel comme caddy à son golf privé de "Vive source".

C'est à grands coups de klaxon vintage qu'il atterrit dans la cour des Lamouille, dispersant le gravier dans un nuage de poussière.

Marcel est là qui l'attend. Il s'est mis sur son trente et un : maillot de corps néogothique, bermuda à franges, relique d'un vieux jean. Chaussettes noires et baskets du mariage, le tout abrité sous une casquette de rappeur.

Patrick a un petit haut-le-cœur en s'extirpant de son bolide.

- Salut, Marcel ! Euh... tu t'es habillé dans le noir ?

Je sais pas comment te le dire, mais ça risque de ne pas le faire.

- Eh ben pourquoi ?

- À cause de l'étiquette...

- Quelle étiquette ? Où tu vois une étiquette ?

Patrick lève les yeux au ciel.

- Marcel, excuse-moi, mais au golf l'étiquette c'est un peu comme un règlement. Il faut avoir une tenue correcte.

Marcel s'ausculte de pied en cap puis regarde son pote. Polo rose, pantalon blanc, ceinture griffée.

- Tu crois quand même pas que je vais m'habiller comme ça ! Où t'as vu que je serais un adepte de la contre-allée ?

- Si ! Tu mets ton polo du dimanche et un pantalon correct.

- Avec l'étiquette ?

- Rappelle-toi ce grand seigneur italien : dans la vie, il faut s'adapter.

Marcel remonte tête baissée se changer en ronchonnant.

Dans l'escalier, il manque de percuter Ginette qui redescend les bras chargés de son linge sale.

- Tu as marché sur un nid de frelons ?

- Mais non ! C'est l'autre qui veut que je me dresscode en bourgeois efféminé.

- C'est vrai que pour aller au golf, t'es pas tout à fait dans le ton.

À la vitesse d'un transformiste, Marcel est dans la cour. C'est mieux ! Une contrefaçon de polo avec un crocodile tête-bêche et un bermuda plein de poches.

- Je t'offrirai une casquette au golf.

Marcel monte dans l'Austin, baisse la vitre, dépose délicatement son coude sur la portière.

Patrick le regarde en rigolant avant de faire ronfler les six cylindres.

Le golf n'est qu'à quelques kilomètres et Marcel en profite pour se la péter grave. Cheveux au vent, il s'imagine en Marcello.....Marcello Mastroianni dans la Dolce Vita.

Il ausculte l'habitacle pas très spacieux mais tellement élégant. Il hurle à Patrick d'accélérer pour vibrer encore et encore. Au détour d'un virage, une pancarte "Vive Source" indique un petit chemin de gravier blanc qui s'enfonce dans une forêt épaisse de chênes et de pins. Quelques hectomètres et le chemin s'élargit, menant à un vaste parking où sont garées de grosses berlines et des voitures de sport.

- Des clients de ton père ?

- Y en a !

Patrick se gare bien plus discrètement que chez les Lamouille. On accède à un univers de calme et de sérénité.

Marcel, qui ne connaît du golf que la réputation "Proût-Proût-Bourge", marche quasiment sur la pointe des pieds.

- On va aller au club-house chéquer un green-fee, ensuite on ira au Pro shop t'acheter une casquette et récupérer les clubs. Ensuite pitch and put green pour le warm up et on va swinguer. Tu vois, le type là-bas, c'est Harold, le greenkipper, il s'occupe merveilleusement du rough, des bunkers, des fairways et des greens malgré tous ceux qui ne ramassent jamais leur pitch.

- Hum... Dis-moi, j'ai une question...

- Ouais !

- Tu peux me rappeler à quel moment on a passé la douane ?

Patrick se retourne, baisse légèrement ses lunettes américaines et regarde Marcel.

- Ben quoi ! Ça fait cinq minutes que tu me débites un charabia in-com-pré-hen-sible. Tu fais partie d'une secte ou quoi ? Il faut être introduit ? Adoubé ? Tout ça pour taper dans la balle avec une canne.

- Un club !

- Ben voilà que ça recommence...

- Écoute, Marcel.... Imagine que tu pars à la découverte, tu regardes, tu t'imprègnes aussi bien des coutumes que du lexique et tout ira bien.

- Excuse-moi mais je me sens pas à l'aise, un peu comme à la crémaillère.

- Cool ! Personne ne va te manger, on va juste faire une petite promenade en taquinant la baballe.

En arrivant au Proshop, une femme vêtue quasiment comme Patrick intrigue Marcel. En dessous d'une casquette rouge d'où sort une queue de cheval blonde, un visage émacié, sans doute recustomisé. Mais c'est surtout la bouche qui l'étonne.

Des lèvres de canard pour une bouche en cul de poule...

Cette rareté ornithologique ne fait pas regretter à Marcel son incursion dans ce monde impitoyable. De plus celle-ci s'exprime sèchement sans quasiment décoller les lèvres avec un débit tellement rapide qu'on ne capte pas grand-chose.

- T'as vu, Patrick ? C'est quoi, ça ?

- Quoi ça ?

- Ben la dame...

- Ah oui ! Elle est un peu...

- Proût ? Proût ?

- Oui mais tu sais, elle a un très gros handicap...

- Ah ça ! j'en doute pas... Elle en a même plusieurs. Pour le peu que je comprends, elle prononce jamais les R, contrairement aux curés.

- Quoi ?

-Ben ouais ! Les curés, ils disent : Mes bien cherrrreuh frèrrrreuh prrrrions le pèrrrrrreuh...

Marcel poursuit :

- Elle vient de dire à son Jules : Édouââââ, éteint ce cigâââ, le pôôôshop n'est pas un fumoââââ... Oh mon Dieu ! Nous sommes déjà tellement en eutââââ !

Marcel mime avec un tel talent la parfumée sportive que Patrick ne peut se retenir d'éclater de rire. Le couple se retourne vers eux, incrédule.

Marcel et Patrick sont soudain très intéressés par les articles du fond du magasin, loin du desk où la rareté continue à se plaindre des parties qui se jouent trop lentement.

- C'est quoi, ces petits bâtonnets ?, demande Marcel

- C'est des tee...

- Des ti... D'accord ! Et les cannes ? T'as vu le prix ? C'est dingue...

- Ce sont des clubs... Il y a des fers et des bois.

- Ah ouais ! Et pourquoi les bois, ils sont en fer ?

Les grincheux sont finalement partis.

- Fred ! Tu mettras ça sur le compte, s'il te plaît, dit Patrick en agitant la casquette qu'il a choisie pour Marcel.

- J'enlève l'étiquette ?, taquine son pote en l'ajustant.

Ils ressortent du Proshop sous un grand soleil.

- Attends-moi..., je vais chercher mon caddy.

- Tu veux un euro ?

Patrick a déjà filé tandis que Marcel observe tout ce petit monde qui circule poussant sa charrette. Ils tentent quelques bonjour ! sans succès...

De gros messieurs, le cigare au bec, déambulent en tenue colorée chic. Au pied, des chaussures bicolores.

- Des vraies godasses de maffieux..., sourit Marcel.

Ils ont quasiment tous le même accent que la curiosité ornithologique qui râlait tout à l'heure.

Patrick arrive avec son caddy et propose d'aller au practice. Marcel, las de demander toujours la traduction, s'empare du chariot et décide de suivre Patrick bien sagement.

- Tu sais ! J'ai tenté deux ou trois "Bonjour, m'sieurs dame". Ils m'ont regardé comme si j'étais un sous-lombric. Ils doivent avoir un sacré handicap aussi !

Au practice, ça cogne, chacun avec son petit tapis et son petit seau de petites balles.

- Tu vois ! Ici on s'entraîne à peaufiner son swing, explique Patrick.

- A voir certains, c'est le seul truc que l'on peut pas acheter au magasin, rigole Marcel.

En effet, avec leurs tenues à la "one again" et leurs chaussures d'Al Capone, ils n'arrivent même pas à effleurer la balle. D'autres, plus alertes, restent immobiles de longues secondes, le corps vissé, les bras en l'air, scrutant la balle qui retombe loin, loin. Les clubs brillent dans leur joli mouvement d'éolienne.

Marcel a trouvé un banc à l'ombre. Le claquement du club dans la balle et surtout dans le tapis le berce. Patrick, qui a épuisé son seau, récupère Marcel en lui proposant cette fois-ci d'aller au pitch

and put derrière la grande terrasse ombragée où circulent des serveurs tout de blanc vêtus.

Sur un terrain aux formes arrondies et à l'herbe rase, quelques joueurs tentent de pousser la balle vers des drapeaux numérotés plantés dans un trou.

- Je peux essayer ? Je suis imbattable au golf miniature et puis celui-là, c'est de la gnognotte à côté de celui du village.

- OK ! Mais tu fais attention de ne pas gêner les autres.

- Oh ! Tu me prends pour un handicapé ?

Au moment où Marcel va taper dans la balle, la sonnerie de son téléphone, la spéciale "aboiments", déchire le silence concentré du green et alentour.

Marcel laisse tomber la canne pour chercher dans une de ses multiples poches le bruyant portable et entame enfin une conversation enjouée avec sa sœur. Ils dissertent à propos du bébé, de ses nuits et de l'acclimatation de Totor aux rites de la couche.

Tout le monde a cessé son entraînement et le regarde comme un Alien qui aurait confondu le green avec une DZ pour soucoupes volantes. Patrick, tétanisé, hésite entre deux options : connaître ou ne pas connaître Marcel, that is the question...

La curiosité ornithologique de tout à l'heure, très très agacée, se dirige vers lui en l'abreuvant de noms d'oiseau. Normal !

- Vous vous croyez où ?, espèce de connââââ !

Marcel, après maintes et maintes Ciao ! Ciao !, referme son téléphone et fait face.

- C'est vrai, ça !, Rajoute un gros important habillé avec un kilt mais en pantalon. Il doit faire partie d'un clan fameux vu le nombre de carreaux.

- Euh ! Excusez-moi... C'était Mauricette, elle vient d'accoucher, alors évidemment on prend des nouvelles.

Patrick s'est accroupi derrière son caddy pour justement refaire son lacet. Le pitch and put est chauffé à blanc quand soudain le téléphone du gros s'anime dans sa poche de kilt pantalon.

- Allôôôô ! Cômment ça vâââ ?

Patrick se relève, soulagé. La rareté ornithologique a filé vers son départ.

- C'est quoi, ces imbus imbuables ?

- Marcel, ils ne sont pas tous comme ça, c'est une petite minorité qui pourrit la réputation du golf.

- Regarde ! Je l'ai mise dedans..., pourtant j'étais loin.

- Allez ! Je fais quelques approches et on va au départ.

Au trou numéro un on chuchote pour ne pas déranger la nouvelle copine de Marcel. Très concentrée, elle est en position pour jouer, puis soudain s'arrête, repasse derrière la balle, tend son club dans la direction espérée, ferme un œil, vise puis retourne se préparer. Commence le geste puis soudain s'arrête, retourne derrière la balle, ferme un œil, vise puis revient en position de frapper.

Tout le monde s'est tu.

Marcel l'observe démarrer son swing et ping ! Enfin, surtout splash ! Son club vient d'exploser une grosse escalope de gazon tandis que la balle finit

sa course mollement à quelques centimètres de ses chaussures de marque. Marcel se mord les dents pour ne pas éclater. Cramoisie, l'égo exécuté en place publique, elle se prosterne pour ramasser sa balle.

- Tu sais, Marcel, au golf, il faut rester humble, personne n'est à l'abri.

Depuis quelques minutes, les deux compères sont sur le terrain. Patrick joue et très bien. Il a un geste naturel, fluide. Il a commencé tellement jeune. Marcel pousse le caddy et donne à Patrick le club demandé. C'est agréable de marcher sur un tapis de gazon et puis les golfs, c'est toujours beau. De temps en temps un "bon dieu de bon dieu" bien senti couvre le gazouillis des oiseaux.

_ C'est le royaume du blasphème, ton terrain de jeu !

- Ah ça, les jurons, ça fuse...

- Bâââââle !!!!

Marcel s'accroupit en se protégeant la tête.

- C'est dangereux en plus ! Je peux essayer ?

- Euh ! Non ! Faut qu'on avance...

- Ça doit pas être si difficile, ce sport de vieux.

- Tu serais étonné.

On aperçoit le toit en gazon du club-house.

- Allez, neuf trous, ça suffit... C'est ma tournée.

Marcel, ravi de sa promenade, accepte avec plaisir. Après avoir rangé tout l'attirail, les voilà sur la terrasse.

- Deux Choses, s'il te plaît ! Patrick vient de passer la commande au serveur en blanc.

- Euh moi je préférerais un bidule !, taquine Marcel.

- Le Chose, c'est la boisson du golfeur, maintenant que tu viens de faire neuf trous, il faut que tu respectes les us et coutumes.

Un grand type bronzé longe les transats. Marcel le remarque à ses plis du pantalon.

- C'est mon pro..., commente Patrick.

- Ton quoi ?

- Mon prof !

- Alors toi..., tu ne prononces pas les F ?

Les joueurs attablés sous les grands parasols commentent leurs parties en sirotant leur bidule.

- Toujours aussi ésotérique, votre dialecte. J'en comprends pas la moitié, pourtant ils parlent fort, sans doute pour s'emparer de l'espace. Dis donc, c'est bon ce machin !

- Chose !

- Faudra que tu me donnes la recette pour les lendemains de bringue.

- Yes ! My friend !

- Ah non, tu vas pas t'y mettre aussi ! Bon, quand est-ce qu'on s'évade de ce ghetto de riches ?

- C'est parti ! Je te ramène...

Le bras à la portière de la décapotable, Marcel profite. Il fait silence à cause du vent. Ni avant ni après... Ici et maintenant tout simplement. Patrick est déjà en train de ranger le gravier dans l'autre sens au milieu d'un nuage de poussière.

- Tu veux boire un Truc ?

- Non, t'es gentil, je file.

Marcel pousse la porte de la cuisine en balançant sa casquette à la patère en laiton.

- T'étais où ?, grogne Raoul.

- Au golf !

- En plein territoire ennemi ? Est-ce que t'as au moins pactisé ?

- Pas vraiment...

- Tu me fais mal, mon fils, mon cœur saigne...

- Écoute ! C'est vrai qu'ils sont pas faits comme nous mais d'aller au zoo de temps en temps, ça peut pas faire de mal...

- C'est ça ! C'est ça ! La prochaine fois, va plutôt te désintoxiquer au boulodrome...
Raoul hausse une dernière fois les épaules avant de filer à la remise.

- Marcel ? Tu m'emmènerais pas faire un saut au magasin bio ? J'ai besoin de quinoa, de curcuma, de noix de cajou et quelques autres babioles.

- À vos ordres, chef !

Quelques minutes plus tard, Marcel pousse à nouveau un caddy dans la grande surface climatisée où s'affairent des employés en tablier vert et au look new age.

Ginette y vient de temps en temps compléter ses courses et se donner une bonne conscience écolo.

Marcel constate tout de suite qu'il est le plus gros du magasin. Manger des graines, ça doit sacrément favoriser le transit...

L'ambiance peace and love est palpable. Ginette achète en vrac pendant que Marcel feuillette les revues sur l'argile, l'ail, le citron et leurs vertus miraculeuses. On se salue à voix basse avec des petits clins d'œil d'initiés. Beaucoup déambulent avec des sandales de Jésus, des petites lunettes rondes d'intello bobo sur le nez.

Marcel rêve soudain d'une tête de veau sauce gribiche accompagnée d'un gratin dauphinois trop crémeux.

- Excusez-moi, mademoiselle, je cherche le rayon cochonnailles !

Il taquine la vendeuse pour passer le temps. En fait la zénitude et une vie saine sont loin de ses préoccupations du moment.

- Et pourquoi donc mourir en bonne santé ?, pense-t-il en observant une grande femme aux longs cheveux poivre et sel, le visage émacié aux

confins de l'ascèse et qui pousse un caddy, dissimulant sa maigreur sous une large blouse en lin.

Elle sent la méditation et la sagesse.

Il lui prend soudain l'envie de casser une petite graine.

- Tu rêves, mon fils ?

- Euh oui... enfin non !

- Va me chercher une cagette pour mettre tout ça, il y en a dans l'entrée.

Sur le parking, le bobo écolo qui choisissait avec minutie, lisant et relisant la liste des composants de chaque produit, de quoi ingurgiter sainement pour se sauver lui-même en plus de la planète, s'allume une cigarette. Marcel le regarde, interloqué.

La Mamie Ginette est en train de chercher de la monnaie pour faire l'appoint. Le caissier, la petite barbichette et la queue de cheval sûrement agrémentées de miel bio, lui sourit à la manière d'un bonze tibétain.

- Cool !, ne peut s'empêcher Marcel en lui faisant le V de la victoire.

- N'en fais pas trop mon fils..., susurre Ginette en le précédant dans le sas de sortie.

Au château, la vie de famille s'organise... Constance doit fêter son onzième mois et Mauricette n'a pas dégrossi.

Les domestiques se demandent si la sage-femme n'en a pas oublié un peu... Au début, la mamelle fière et opulente, elle a nourri le bébé mais à cause de crevasses infranchissables, elle a dû y renoncer. Victor-Gonzague est de corvée de biberon dès potron-minet.

Le jeune vicomte de Lamotte Ambry a repris la gestion du château sous l'œil bienveillant de son vieux père.

Labourage et pâturage sont les deux autres mamelles qui le préoccupent.

Jean Ernest, le majordome, Yvonne, la cuisinière, et Modeste sont en adoration à ses petits petons. Tous les trois, d'un âge respectable, sont devenus passablement gâteux.

Une fois, le comte a même donné le biberon lorsqu'un rototo pourri a crépi sa veste de tweed préférée.

Mauricette, qui est passée de prolétaire à nobiliaire, a un peu de mal avec les bonnes manières. Pour les cours de maintien, Jean-Ernest s'est transmué en Pygmalion. Il se la joue My Fair Lady avec un zeste de Pretty Woman.

Il la fait marcher, bouger, manger, parler, se taire... Vaste programme !

La vicomtesse a la délicate manière de couper sa viande en maintenant fermement sa fourchette à la verticale pour mieux taillader tout autour.

Jean Ernest lui enseigne comment opérer plus sobrement avec même le petit doigt en l'air.

- Si Madame la Vicomtesse veut bien se décontracter...

Il en est de même pour l'art de tenir une tasse bien que Mauricette invite le plus souvent ses copines à la bière au goulot qu'au thé au jasmin. Il lui apprend aussi à marcher avec des talons et accorder les couleurs de ses vêtements.

Mauricette, assidue, se mue rapidement en petite Madame. Rôle qu'elle ne déteste pas malgré son inaptitude même, avec un diadème, à avoir la moindre classe.

Depuis peu, elle arrive à discerner l'ordre d'utilisation des couverts, le verre à eau parmi les autres. Elle ne parle quasiment plus la bouche pleine. Elle évite de s'accouder à la nappe, ne coupe plus sa salade et se retient de faire main basse sur le plat même si elle en raffole.

Malgré son embonpoint chronique, elle s'habille sobre chic et décontracté.

Ses premiers brushings l'ont fait hurler de rire mais maintenant elle se rend avec plaisir chez son coiffeur homo qui lui raconte tous les potins de la région, fier d'avoir la vicomtesse parmi ses fidèles clientes.

- Alors vous ne savez pas ! Oh, si ! si ! il faut que je vous dise... Oh ! Je sais pas ... Oh ! pis... si ! Si ! Je vous le dis quand même... mais c'est bien parce que c'est vous...

Elle y lit la revue des grands de ce monde... Ses Collègues !

Yvonne l'a prise sous son aile et lui fait ses confidences. Mauricette aime papoter à la cuisine, cela lui rappelle la maison. Yvonne est une très vieille amoureuse de Jean-Ernest. Elle lui glisse des mots doux dans la liste des courses et ne manque

jamais ses fêtes et son anniversaire. Vieille fille, elle manie l'amour courtois avec aisance.

Elle n'a jamais vu le loup... Sans doute à cause de sa grande timidité mais aussi et surtout de l'extrême fragilité de ses adducteurs. Jean-Ernest, qui a beaucoup plus vécu, se contente de cet amour platonique au grand détriment de sa prostate.

Modeste lui apprend à tailler les roses et le calendrier lunaire. Grand fan des formes rebondies, il adore libidiner Mauricette de ses petits yeux verts aux paupières lourdes et aux sourcils broussailleux, bien calé sur sa fourche, les jambes arquées dans ses bottes crottées.

Victor-Gonzague, tout à l'ouvrage, ne voit plus guère ni le jour ni ses potes.

Il est devenu un bourreau de travail pour honorer son statut de gentleman-farmer. Le château du XVe nécessite des travaux en permanence. S'il arrive une tuile au toit, et ce sont des sommes astronomiques qu'il faut libérer.

Les pièces à vivre sont majestueuses avec leurs boiseries, leurs tapisseries, les portraits d'aïeux plus ou moins gracieux, le parquet marqueté et le mobilier précieux. Mais les sanitaires rajoutés au fil des ans, les toilettes dans le donjon et toutes les commodités méritent un rafraîchissement urgent pour parer à une crue décennale dans les couloirs.

Idem pour l'électricité qui menace court jus.

Victor-Gonzague, fourbu, se jette comme tous les soirs dans les bras de Morphée plutôt que dans ceux de Mauricette.

Soudain les combles s'embrasent, l'épaisse fumée déclenche un violent Blast.

Victor-Gonzague, pétrifié par la paralysie du sommeil, essaie vainement de courir, puis il croise enfin Jean-Ernest en chemise de nuit, un bonnet de ski sur la tête. Yvonne a juste eu le temps d'enfiler une liseuse transparente pour dissimuler un peu sa guêpière. Modeste reluque ce remue-ménage et se met à hurler : Fa bon chaud ! Avec un fort accent suisse allemand. Mauricette cherche à tâtons Constance qui hurle. Des pans entiers de charpente se fracassent dans le grand salon qui n'est plus qu'un lit de braise. Les cheminées en marbre explosent. La fumée empêche toute progression... Une vache effarouchée galope toutes tétines hurlantes dans les corridors. Constance hurle de plus belle.

- Victor ! Victor ! T'es sourd ?
Mauricette secoue Victor-Gonzague une énième fois.

- Quoi ? Quo... Quo... quoi ?

- Constance ! C'est ton tour de bib ...

Victor-Gonzague se réveille mollement puis il se redresse brusquement sur le lit en sueur et hurle :

- Scarlett, sors de ce corps !

- Le biberon... C'est ton tour !

- J'y... j'y... j'y... j'y vais...

Il part au radar tiédir un biberon.
Constance hurle...

Victor-Gonzague se remet petit à petit de son cauchemar. Constance, enfin repue et apaisée, lui accorde une petite risette. L'aube se lève. Il se glisse enfin dans le lit avec la délicatesse d'un mammoth.

Le jeune vicomte, depuis sa délégation aux affaires, cherche désespérément "l'idée" pour rentabiliser le château. Il a passé tout ce qui se peut se faire en revue.

Un zoo... mais ce serait bien trop d'entretien.

Un golf... sans doute trop coûteux.

Des séminaires de remise en forme pour de petits cadres démotivés en mal de cohésion, avec accrobranche, tyrolienne, parcours du combattant ludique et psychoboost. Trop compliqué et pas assez de place.

Panneaux photovoltaïques dans les prés... pour revendre l'électricité, pourquoi pas ?

Pour l'instant il n'y a que l'organisation de chasses et la visite d'une partie du château et des jardins qui rapportent quelque peu mais ce n'est guère suffisant. Il tourne en rond dans sa tête, se tortille le cervelet dans tous les sens mais l'inspiration s'essouffle.

Et puis un matin, épuisé par ses nuits chaotiques et ses cauchemars, c'est dans l'antique baignoire sur pieds où il marine mollement qu'il a "l'Idée"...

- Eurêka ! Eurêka ! Eurêka !

Il s'éjecte du bain et se met à hurler, courant en tous sens, nu comme un ver trempé, inondant tout sur son passage.

- Non ! Mais ça va pas, non !, s'exclame Mauricette, atterrée en le voyant faire de grands

bonds d'une pièce à l'autre, la zigounette virevoltante.

- Ça... Ça... Ça... y est !

- Quoi ? Ça y est...

- Ça... Ça... Ça... y est ! Tu...Tu... Tu... Te rappelles de l'on... l'oncl... l'oncle Al... Al... Albert ?

- Habille-toi !

- Mais... Mais... Mais... Si... si... si... l'oncle Albert...

Mauricette lui jette un caleçon.

- Quand... Quand... Quand j'étais pe...pe ...pe... petit, j'a... j'a... j'a... J'allais sou... sou...sou... souvent me pro... pro... pro... mener avec l'oncle Albert.

- Et alors ?

- Eh, ben... ben...ben... j'ai trouvé !

- Tu me fatigues... Je vais changer Constance !

L'oncle Albert, frère aîné du comte, était le vilain canard de la couvée d'une famille trop convenue. Grand indolent devant l'Eternel, il n'aura commencé à travailler qu'à l'âge de la retraite. Un brin médium et magicien, narrateur hors pair d'histoires salaces, il aura passé toute sa vie de fête en mariage à amuser la galerie. Détesté de Gertrude qu'il choquait avec un plaisir pervers, il sera mort bien trop tôt... sur la bête...
Le rêve d'une vie !

Victor-Gonzague se souvient de ce jour de décembre, peut-être le 2, où il se promenait le long

de la muraille du château avec l'oncle et son chien d'arrêt "Stop."

C'est plutôt la patte arrière que souleva le braque de Weimar pour arroser la fortification d'un puissant jet fumant. L'oncle Albert, fin observateur, lui fait remarquer que juste à côté, la même trace mais un tout petit peu plus haute, était visible sur le mur, comme une empreinte indélébile, due sans doute à l'érosion.

Ce grand conteur, farceur, s'était alors retourné vers Victor-Gonzague en désignant avec sa canne l'empreinte jumelle et de sa voix rocailleuse, avec le plus grand sérieux du monde, il avait dit :

- Tu vois... gamin ! ça, c'est le pipi de Napoléon !

- Mon... mon... mon... oncle, tu n'es pas... pas... pas... pas... sérieux ?

- Si ! si ! Le pipi de Napoléon. Avant d'aller battre de justesse les Autrichiens à Marengo, il s'est arrêté brièvement le long du château pour se soulager.

- Non...

- Ah ! Ben, je veux, mon neveu !

Victor-Gonzague, qui adorait les facéties de l'oncle, avait bien ri et ils avaient poursuivi leur chemin.

Victor-Gonzague s'est enfin habillé. Fébrile, il se rend le long de la muraille ouest à la quête du Graal albuminaire mais, depuis ces nombreuses années, les ronces et la mousse ont tout recouvert jusqu'à hauteur d'homme.

- Il a déjà fait trois allers-retours sans succès quand il croise Modeste qui revient du potager.

- Bon... bon... bon... bon... jour, Monsieur le vicomte.

- Modeste... Tu tombes bien, il faut de toute urgence dégager la muraille de ses ronces.

- Mais euh... euh... euh...

- S'il te plaît, Modeste, c'est très important.

De retour au château, Victor-Gonzague s'immerge dans la vie de Napoléon. Ses batailles, ses victoires, son couronnement, les abeilles, l'île d'Elbe, les Cent-Jours, Sainte-Hélène. Il y a déjà quelques heures qu'il potasse et prend des notes quand Modeste, tout griffé, suant sang et eau, cogne à la porte de la bibliothèque.

- C'est fait... fait... fait..., Monsieur le vicomte.

- Merci, Modeste, tiens, pour la peine, va chez la Renée te rafraîchir sur mon compte.

- Mer... mer... merci, Mo... Mon... Mons...

- Dépêche-toi avant qu'elle ne ferme !

Muni d'un râteau de jardin à cinq branches, Victor-Gonzague retourne à la muraille et c'est avec une minutie d'archéologue qu'il entreprend de gratter l'endroit supposé où "Stop" a naguère marqué un arrêt miraculeux.

Il y a déjà une bonne heure qu'il bataille sans succès quand Mauricette passe avec le landau où Constance babille gaiement.

- Ah ! Ben, t'as finalement trouvé un pantalon ?

- Euh ! Oui... oui... oui... Je re... re...re... cherche le pi... pi... pi... de Napoléon...

- Quoi ???

- Le pi... pi... pi... de Napo... po... po... po... léon.

- Écoute, Totor, tu me fais souci, tu devrais te reposer, t'es en train de nous faire une burne-out. Ce matin, t'inondes tout en hurlant à poil dans tous les sens et maintenant tu cherches le pipi de Napoléon avec un râteau.

- Je... je... je... t'ex... t'ex... t'ex... pliquerai...

Mauricette, inquiète, observe son mari en transe. Constance s'est arrêtée de babiller, sans doute inquiète aussi.

- Fais... fais... fais... -moi confiance, c'est... c'est... c'est... c'est pour notre bien.

Mauricette, incrédule, poursuit sa promenade en se retournant de temps en temps comme pour se rassurer qu'elle rêve.

Il y a déjà deux jours que Victor-Gonzague grattouille la muraille sans succès.

Il commence vraiment à désespérer quand une abeille puis deux puis trois commencent à butiner la mousse à deux mètres sur sa droite.

Grand adepte de Jung et de synchronicité, il pense immédiatement au coup du scarabée d'or.

Abeilles, Napoléon, pipi.

Telles des mouches à truffes, elles lui désignent l'endroit exact.

Avec mille précautions, il écarte doucement la mousse sans érafler le mur et l'empreinte tant convoitée réapparaît. Elle est là, intacte.

Victor-Gonzague, à genoux, sourit au ciel, murmurant une prière à l'oncle.

Patrick et Marcel, convaincus de leur don de distributeur de coups de foudre, se sont mis à la pêche à la gisquette. Leur arme fatale s'appelle Austin Healey !

Ils la stationnent bien en vue des endroits à la mode, faisant rugir le six cylindres.

Hélas, n'étant ni l'un ni l'autre des canons de beauté, ils n'appâtent que du thon.

Ils font aussi la tournée des night-clubs mais comme ils ne peuvent y rentrer la voiture, ils repartent le plus souvent bredouilles.

Ils se relookent mutuellement. Une petite touche de Bad boy pour Patrick et un soupçon de raffinement pour Marcel, ne serait-ce que dans le choix et la juxtaposition des couleurs.

Patrick est tombé une fois en amour avec la fille du quincaillier. Il l'a promenée et repromenée, déboursant tout son liquide à la pompe. C'est fou ce que ça suce, une Austin mais il a dû renoncer, sa bien-aimée, coincée, ne voulant même pas mettre la langue avant le mariage.

Victor-Gonzague les voyant si chonchons et désesparés, soucieux de les déconnecter quelques instants de leur cerveau reptilien, leur propose un deal secret :

- "Le pipi de Napoléon".

La première réunion a lieu chez la Renée. Les deux compères, ravis de participer à un projet d'une telle ampleur, sont enthousiastes.

Victor-Gonzague en tant que chief manager, les nomme à des postes importants.

Patrick est pressenti comme directeur marketing, business-plan, diversification.

Marcel, DRH, responsable de la maintenance et du recrutement.

Tous les trois se congratulent avec des checks et commandent une tournée.

Le triumvirat de choc se met immédiatement au travail pour échafauder le projet qui doit repimper le château.

Le chief manager leur propose d'être rémunérés grâce à la location de la vieille Rolls pour des mariages. Acceptation des associés, checks, trois pressions et des cacahouètes.

Ce brainstorming arrosé génère des idées de plus en plus inhibées.

- Il faut faire venir les Japonais...Eh oui ! Le nouveau triangle d'or sera : Tour Eiffel, Aiguille du midi, Château de Lamotte Ambry.

Le directeur marketing confirme qu'il va prendre contact avec les tour-operators.

Le DRH voit par conséquent un grand intérêt à créer un magasin de souvenirs et une buvette.

Le chief manager annonce qu'il prendra langue avec la Région et le conseil départemental pour obtenir des subventions.

À chaque très bonne idée, le trio remet sa tournée. Le DRH verrait bien l'organisation d'un festival rock ou même de chorégies. Le chief manager le reprend et demande à tout le monde de ne pas trop s'éparpiller, le but de la réunion est la promotion de la miction impériale.

- Il faut une plaque commémorative !
- Et une barrière pour sacraliser le lieu comme pour le Manneken-Pis.
- Une flamme comme sous l'Arc de Triomphe.
- Des gardes armés.
- Un parking pour les cars, une billetterie.
- Estimer le montant de la visite, des guides, et même des audio-guides, un support média...

À grands coups de checks et de demis, le projet est lancé...

Le plus dur à convaincre aura été le comte... Que Le château soit le théâtre d'un événement historique sujet à caution lui a d'abord déplu.

- Tu ne peux pas faire ça, mon fils !

Et puis, à la vue des comptes et des faibles marges ne pouvant que générer la vente d'une partie du patrimoine, il s'est repris.

De participer à la dernière farce de son frère chéri n'est pas sans l'amuser.

- D'accord ! Mais tu assumes... Je ne serai que caution morale, si je puis dire.

- Président d'honneur ?, ose le chief manager.

- Je vais réfléchir...

- Vendre du vent, je n'y aurais jamais pensé, se répète-t-il à l'envi dans la serre où il élève ses cactus, grand contemplateur de la croissance lente.

Modeste, sans savoir pourquoi, a dû araser le champ mais ce qui le préoccupe le plus, c'est la dernière lubie du vicomte : tracer un chemin rectiligne de gravier blanc qui se cogne directement

dans la muraille avec un emplacement où le maçon du village doit couler une dalle.

Le comte était quand même plus captable.

Le château étant classé, Victor-Gonzague a pris contact avec l'architecte des Bâtiments de France. Celui-ci ne s'est pas montré trop pointilleux excepté pour la hauteur et le style de la grille qui doit protéger la relique. Il a activé aussi ses relations et celles de son père pour obtenir des subventions.

Jérôme Carrière a promis une contribution en prélevant dans sa réserve parlementaire mais avec retour sur investissement : le soutien des Lamotte Ambry pour les prochaines élections.

L'Office départemental du tourisme, qui a analysé le projet, a décidé après plusieurs réunions d'en prendre en charge la promotion dans ses différentes publications.

La DDE a été aussi sollicitée pour l'étude de la création d'une bretelle d'accès au village sur l'autoroute toute proche.

Prochaine sortie : "Le pipi de "Napoléon", de quoi séduire l'enfant prescripteur.

Le maire, trop content de voir enfin son village revivre, a promis de prendre tous les arrêtés qui faciliteront l'afflux de touristes et la commune prendra à son compte l'édification d'un parking de proximité.

Ce matin, c'est réunion de chantier. Modeste, pour l'occasion, a mis un casque orange. Firmin, le maçon, et Eusèbe, le ferronnier, sont en grande discussion sur l'épaisseur de la dalle par rapport à la hauteur de la grille. Victor-Gonzague, qui n'a pas encore choisi la police et la taille des caractères, s'entretient avec le graveur sur pierre pour affiner le concept.

Bien sûr ! Victor-Gonzague a épluché les devis, il se montre rigoureux sur les délais. L'opération doit être bouclée rapidement et il connaît trop bien les retards de chantier au château. Tout le monde se soumet aux desiderata

du vicomte sans vraiment comprendre le but final, l'empreinte sur la muraille ne leur ayant pas été signifiée. Mauricette, qui commence un peu mieux à comprendre de quoi il retourne, a eu ordre de ne rien dire à son bavard de coiffeur.

Constance, au lieu de dire papa, dit pipi toute la journée.

Malgré toutes ces précautions, ça commence à causer au village.

- Il paraît qu'ils auraient trouvé un trésor au château...

Une deuxième séance de travail chez la Renée a été programmée.

Victor-Gonzague, son responsable marketing et son DRH sont arrivés, ce qui ne manque pas d'intriguer les indébouillonnables vissés au zinc.

Victor-Gonzague prend la parole le premier.

- Comme c'est pas mal parti en su... su... su...
cette la dernière fois, j'ai décidé d'un ordre du jour :
Point 1 : Avan... van... van... cement des travaux...
Point 2 : Que... que... que... stions diverses...

Patrick et Marcel, en train d'ouvrir leur cartable, le stylo coincé dans les dents, sont pliés de rire.

- Renée ... Trois demis et des cacahouètes !

Le DRH, responsable de la maintenance, tend une ardoise magique à un Victor-Gonzague interloqué.

- On s'est dit avec le directeur du marketing que pour raccourcir les séances de travail, ça serait pas mal que tu nous écrives ce que tu veux nous dire...

- Mer... mer... mer... merci ! Dac... dac... dac...
D'accord ! Alors ? Quid novi ?

Patrick entame un long exposé sur ses contacts avec les tour-opérateurs et les agences de voyages qui semblent pour l'instant dubitatifs et attendent d'y voir fini pour insérer une étape au château de Lamotte Ambry. Cependant la porte n'est pas fermée. Quant aux sponsors, il a déjà trouvé R.R et l'épicier en gros, le père sévère de son ex-future conquête. Un imprimeur va présenter des devis pour les flyers et la plaquette.

-Check..., Renée ! Trois bières... Et des cacahouètes !, hurlent en chœur les trois associés.

- Le DRH a la... la... la... parole, annonce le président de séance.

Marcel, qui s'est un peu cultivé sur l'épopée napoléonienne, ce qui lui a donné l'occasion de lire, propose de choisir les deux plus ronchons du bistrot pour jouer les grognards. Ils seront payés à la prestation et après chaque relève de la garde ils

auront droit à un open- bar...all inclusive chez la Renée.

- Check... Trois bières ! Et des cacahouètes !

Raoul a eu vent du projet et râle tout seul dans sa remise. Il voit d'un mauvais œil l'apologie du petit Corse.

- Heureusement qu'il y a eu la Berezina ! Mais heureusement !, radote-t-il en pointant un doigt vengeur vers le ciel.

La Mamie Ginette garde de temps en temps Constance. Marcel est un vrai courant d'air entre ses livraisons et ses nouvelles fonctions. Raoul, en russophile pur et dur, a décidé que Constance les appellerait Papuchka et Mamuchka mais bien sûr à son âge, c'est K ! Et forcément, comme elle bégaye déjà comme son père...

Les travaux commencent à prendre tournure, Modeste engazonne et enrage contre les piafs qui viennent se régaler de ses semences. Le chemin de gravier blanc qui se cogne contre la muraille le laisse toujours perplexe.

Le maçon a quasiment fini la dalle. Victor-Gonzague en profite pour convoquer une réunion extraordinaire, comme le prévoient les statuts.

À l'heure dite, tout le monde se réunit chez la Renée.

À l'ordre du jour :

- 1 la finition des travaux.
- 2 les questions diverses.

- Qu'est-ce qu'on met... met... met... sur la plaque com...com...com...mémorative ?, a écrit Victor-Gonzague sur son ardoise magique.

Le DRH et le Responsable Marketing prennent ostensiblement la posture du penseur de Rodin pendant de longues secondes.

- Le problème, c'est qu'il n'était pas encore consacré empereur quand il s'est soulagé.

- Sacré, pas consacré !, corrige Marcel nouvellement érudit

- Ah ! ben, tu m'en fais un beau, de consacré !

Le président de séance tempère les compères qui obtempèrent.

- Et par qui il a été sacré ? Je vous le donne en mille...

- Par qui ?

- Par Pie VII !

- Non...

- Si !

- Check ! Renée... Trois demis et les cacahouètes !

- Pie VII ? Tu y crois ?

Les trois compères sont gondolés, pliés...ils en pleurent

- Bon ! Marengo, s'est déroulé le 24 prairial. On peut considérer qu'il est passé au château un mois avant, c'est-à-dire en floréal.

- Ouais, ça le fait !

- La plaque ? Elle sera au mur ou sur la dalle ?, demande Marcel.

- Sur... sur... sur... sur le mur !

- On pour... pour... pour... pourrait écrire :
Au... au... au... Chat... Chat... Chat... Château de la
Mot... Mot... Mot... Motte Ambry, le 24 flo... flo... flo...
floréal, Napoléon Bonaparte s'est sou... sou... sou...
soulagé...

- Ça fait un peu court, non ?, remarque Patrick

- Ça dépend qui c'est qui le dit... Moi je pense
qu'il faut claquer Pie VII dans le texte, c'est dans le
contexte...

Sur cette dernière réflexion de Marcel, un long
silence s'installe, comme si personne ne voulait se
faire ramasser par les deux autres pour une sortie
banale.

Enfin Patrick dit : C'est dur de tout mettre,
Marengo, Pie VII, relique, pipi, Napoléon, et surtout
pas de flash...

- Quoi, pas de flash ?

- Et ben ça pourrait abîmer la stigmaté !

-Non, le stigmaté !

-Oh ! Oh ! Oh ! On pourrait pas se con... con...
con... centrer ?

- À l'aube du 24 floréal, Napoléon s'est
soulagé au château de Lamotte Ambry...

- Faut mettre en route pour Marengo...

- Et Pie VII ?

Les trois associés se creusent les méninges.
Le brainstorming est à son apogée lorsque Victor-
Gonzague commence à écrire puis effacer puis
recommencer puis réécrire. Le DRH et le
responsable du marketing restent cois.

- Voilà !

Victor-Gonzague tient à deux mains l'ardoise magique où l'on peut lire :

"A l'aube du 23 floréal de l'an VIII, le général d'armée Napoléon Bonaparte, futur vainqueur de la bataille de Marengo et bientôt sacré empereur par Pie VII, s'est soulagé au château de Lamotte Ambry."

- C'est trop alambiqué, va expliquer ça à un car de Japonais !

Moi je propose :

- Ci-gît le pipi de l'empereur sacré par Pie VII. Du château de Lamotte Ambry, Napoléon est reparti soulagé pour Marengo...

- Tête de veau !

- Arrête ! C'est sérieux ! On est en réunion !, tonne Victor-Gonzague pas bègue du tout.

- OK ! Pour une phrase courte, concise ?

- Je dirais même plus, circonscrite...

- Marcel, tu... tu... tu... me lasses ! On en reste à ma pro... pro... pro... position.

- On pourrait voter quand même !

- En... en... en... en tant que président de séance, ma voix compte double et en cas d'égalité, elle com... com... com... compte triple...

- Mais...

- Ya... ya... ya... pas de mais.

Comme le DRH et le responsable marketing font un peu la gueule, Victor-Gonzague, grand seigneur, remet une double tournée. Marcel prend

ensuite la parole pour annoncer que Léonce et Joseph sont OK pour la relève de la garde.

Les costumes ont été commandés au magasin des commémorations de Waterloo. Il a fait livrer aussi les pétoires à baïonnette et va les faire moucheter comme les fleurets d'escrime pour que les deux compères ne se blessent pas au cours de la manœuvre.

Ils ont pour mission de s'entraîner en visionnant la relève de la garde du Kremlin.

La chorégraphie sera répétée à l'aube avant l'ouverture de la Renée pour des raisons de sécurité.

En conclusion, Patrick est contraint d'annoncer qu'il est un peu dans l'impasse mais que l'événement devant créer le buzz, il a bon espoir...

Un mois plus tard, la réception des travaux ne pose aucun problème. La relique est protégée par

une vitre antireflet. On a renoncé finalement à l'alarme antivol.

La plaque commémorative, en haut à droite, est de toute beauté, on n'y a même rajouté un liseré d'abeilles... Victor-Gonzague est fier.

Léonce et Joseph en sont à leur énième répétition, ils ont bien du mal à se synchroniser et à frapper du pied en même temps, et plus ils ont le trac, plus ils mettent la main à la fiole. Il ne reste plus que deux semaines ... et la chorégraphie est encore un peu aléatoire.

Ce matin-là, Mauricette se rend chez son coiffeur, nous sommes à la veille de l'inauguration.

- Quel honneur ! Madame la vicomtesse, que puis-je ? Ouh ! lala ! Que puis-je ?

- Une coupe Joséphine, Alban.

- Ouh! lalala Qu'est-ce donc ? Je connais la coupe belle Hélène... Mais ici nous ne faisons pas pâtisserie. Oh ! La ! La ! La ! Je sais plus où je suis...

- Je voudrais une coupe à la Beauharnais avec des petites bouclettes sur le front.

- Est-ce que cela doit supporter un diadème ?

- Non ! Mais faites comme si...

- Ouh ! lala ! Quelle aventure !

Mauricette a commandé une robe longue légèrement transparente avec bustier coquin et un grand châle en cashmere comme à l'époque des Merveilleuses.

Elle espère surtout qu'il ne pleuvra pas.

Elle feuillette la revue des grands de ce monde pendant que le figaro tournicote autour de son petit crâne.

- Est-ce pour une grande occasion ?

- Comment ? Vous n'êtes pas au courant ?

- Euh... vous savez, on ne nous dit pas tout.

- Mais demain, c'est l'inauguration du pipi Napoléon !

- Oh ! Alors là c'est trop choupinou ! Je crois bien que je vais m'inviter, je laisserai la boutique à Gwenaël.

Mauricette va devoir appliquer les leçons de Jean-Ernest. Victor-Gonzague lui a fait mille recommandations, elle a le trac mais hélas... pas la fiolle.

- Et voilà ! Youpi ! Madame la vicomtesse.

L'artiste semble satisfait de sa coupe impériale. Dans le grand miroir, Mauricette ressemble un peu à Joséphine mais dopée à l'hélium...

Victor-Gonzague a réuni à nouveau son triumvirat pour affiner les derniers détails.

Il vérifie la check-list.

- Chapiteau ?

- OK !

- Pupitre ?

- OK !

- Sono ?

- OK !

- Ruban tricolore ?

- OK !

- Télé ?

- OK !

- Presse ?

- OK !

- Canon de 12 livres ?

- OK !

- Joseph- Léonce ?

- OK ! Au régime sec depuis hier.

- Bon ! Tout... Tout est no... no... no... nominal...
Check ! Renée ! Trois gre...gre...gre...nadines,
demain, faut être clean...

C'est veillée d'armes à Lamotte Ambry, Mauricette est assise pour ne pas se chiffonner le chef. Victor-Gonzague cogite. Constance dort à poings fermés.

L'aube se lève enfin. Jérôme Carrière peaufine son discours. Raoul et Ginette se disputent la salle de bains.

Marcel et Patrick sont sur zone. Quant à Léonce et Joseph, ils font l'ouverture de la Renée dans leurs beaux habits d'époque.

- Tu ne me refiles pas un coup de baïonnette comme à la répète ou je t'en mets une devant tout le monde !, attaque Léonce, lapant son verre de gnôle.

En se penchant, le plumet de son grand chapeau vient chatouiller la gorge opulente de la Renée.

- Ça au moins, c'est un soldat d'envergure..., susurre la Renée encore toute chose. Joseph laisse dire en enfilant son blanc citron cul sec.

La foule des grands jours afflue. Firmin a bien recommandé de ne pas trop marcher sur le gazon, en vain. Victor-Gonzague et Mauricette accueillent les corps constitués.

Gendarmes et pompiers sont alignés sur deux rangs de chaque côté de la dalle. Léonce et Joseph, arme au pied, gardent la relique. Le soleil est de la partie, on se croirait dans un de ces grands raouts US avec des drapeaux et des oriflammes partout.

La fanfare, martiale, joue du pipeau et du clairon. On se salue, on se hèle... Soudain un roulement de tambour siffle la fin de la récré.

Dans un silence recueilli, Victor-Gonzague monte à la tribune. Il a répété et re-répété son speech avec son orthophoniste.

C'est le discours d'un roi.

Sans le moindre bégaiement, il retrace l'épopée du pipi de Napoléon.

Mauricette se tartine de rimmel en essuyant une larme.

Tonnerre d'applaudissements.

- Garde à vous..., fixe !

Joseph s'emberlificote un peu mais cela se voit à peine. Jérôme Carrière, Victor-Gonzague et le comte s'approchent de la muraille. Le député prend le cordon.

À la une, à la deux, à la trois, il tire sur le voile d'abeilles tissé pour découvrir la plaque commémorative. Les flashes crépitent.

Nouveau tonnerre d'applaudissements.

- Repos !

Joseph trébuche une nouvelle fois sous le regard assassin de Léonce. Le grand homme, ceint de son écharpe, le rouge contre le col, fouille dans son veston, en sort un feuillet et monte à la tribune.

- Monsieur le comte, Mesdames Messieurs, chers compatriotes,

Nous sommes ici pour commémorer la miction impériale du grand petit homme que fut l'empereur. Certes son immense carrière politique n'est pas sans rappeler un peu, oh ! je dis bien seulement un peu, modestement la mienne.

C'est le même attachement à la France et à ses valeurs qui nous unissent à travers le temps. J'ai moi-même mené des luttes souvent victorieuses. J'ai légiféré, bâti une France nouvelle. Certes je ne porte pas le bicornes mais tout de même... C'est le même goût de l'action, certes tout n'est pas parfait mais c'est cette même idée des valeurs, du sacrifice pour le bien public qui nous unit, Napoléon

et moi. Je suis fier en ce jour de fêter comme un frère d'armes, celui qui aura tout donné pour la France comme modestement moi-même. Certes je n'ose espérer qu'on retrouve un jour une trace de mon passage pour une postérité que j'appelle, certes, de tous mes vœux. Je pense ici à vous tous pour qui je conquiers chaque jour des parts de liberté. Moi je... Moi je suis votre Napoléon, avec vous et pour vous.

Vive la république ! Vive Lamotte Ambry !
Vive la France !

Quelques petits clap clap polis ponctuent ce discours impérial.

- Garde à vous !

Léonce et Joseph entament la chorégraphie tandis que résonnent 13 coups de canon.

- Arme sur l'épaule !

Les deux grincheux se croisent et se recroisent sur la dalle sans se blesser jusqu'à revenir à leur position initiale. Un tonnerre d'applaudissements conclut ce spectacle martial.

La foule est ensuite invitée à se recueillir devant la relique en file indienne entre les deux lignes de cordon rouge. Elle s'écoule doucement.

- Pas de flash !, recommande Marcel

- Et les selfies non plus..., rajoute Patrick

- Comme c'est émouvant... s'exclame une vieille dame tout tremblante d'avoir encore pu vivre ce moment historique malgré son grand âge.

Sous la tente, réplique des campements de l'époque, on sert de l'hydromel.

C'est une idée lumineuse de Marcel qui a trouvé ce breuvage tellement raccord avec l'évènement,

aussi bien par sa couleur que son goût de jus d'abeilles.

-Moi je... Moi je... Tu l'as entendu, l'autre ?

Raoul ne décolère pas en sifflant son troisième verre. La Mamie Ginette est tellement fière de son garçon. L'événement assoit l'authenticité de la relique...

Demain, journaux, télévisions, radios, badauds, gogos. Les trois compères se congratulent.

Victor-Gonzague convoque son staff au débriefing le lendemain chez la Renée.

Léonce et Joseph commencent à avoir les mouches qui se cognent entre les amygdales. Cela fait des plombes qu'ils font les plantons en plein cagnard. Ils crèvent de chaud sous la toque à plumet. Et en plus tous ces couillons qui les prennent pour des horse-guards en leur infligeant ces grimaces imbéciles.

Chez la Renée, les trois farceurs sont copieusement congratulés par les habitués.

Ordre du jour :

- 1) débriefing
- 2) questions diverses

Le chief manager prend la parole :

- Le té... té... té... léphone n'arrête pas de son... son... son... ner, la cré... cré... cré...dulté crasse du "Vu à la télé" a marché. L'op... op... op... ération est un succès, le retour média est des plus dithy... thy... thy... rambiques. Il nous reste cependant quelques po... po... po... ints de détail : les jours d'ouv... ouv... ouv... erture et le prix de la visite.

- Marcel ?

- Je penche pour une ouverture le vendredi, samedi, dimanche, lundi.

- Le vendredi il y a les RTT, le week-end, c'est OK, le lundi c'est le jour de congé des petits commerçants.

- Le prix de l'en en... en... trée ?, je m'adresse au directeur ma... ma... marketing.

- Je pense qu'il faut faire un prix modeste pour attirer le plus de monde possible, dit Patrick d'un ton sentencieux.

- Pas du tout d'accord, réplique Marcel. Si l'on vend du vent, il faut le vendre cher.

- Ah ! Ouais et pourquoi ?, demande Patrick interloqué

- Parce qu'il ne faut pas qu'on s'aperçoive que c'est du vent, si c'est cher, c'est pas du vent. Tu payerais cher, toi, pour du vent ?

- D'accord, mais dans ce cas-là, il faut trouver un bon rapport qualité-prix, d'où les produits dérivés pour montrer le sérieux de l'entreprise, suggère Patrick.

- Bon, alors ?, s'impatiente le chief manager.

Marcel propose le prix d'une entrée au cinéma avec une dégustation d'hydromel sans recracher dans la buvette magasin-guitoune de la Mamie Ginette.

- Comme ça, ils achèteront un petit souvenir, approuve Patrick.

- Check ! Renée, trois pressions !

- Il faut demander à Phil de faire rapidement la photo officielle de la miction impériale et comme ça, on la déclinera sur les sets de table en plastique ainsi que les cartes postales, les drapeaux et tous autres supports.

- C'est vrai, qu'est-ce qu'on...qu'on...qu'on... met dans le mag...mag...mag...asin de souvenirs ?, demande le chief manager.

- Des horreurs... Tous les trucs que tu mettrais pas chez toi ! Plus c'est laid, plus ils adorent..., répond Marcel.

- Moi je mettrais bien des soldats en plastique, des petits Napoléons faisant pipi, cambrés avec la main dans le dos. Des pendules coucou avec un Napoléon qui sort son petit oiseau toutes les demi-heures, des cendriers bicornes... La route Napoléon en BD... Le petit manuel du grognard.

La bouteille d'hydromel étiquetée "Pipi impérial, 12 ans d'âge conservé en fûts de chêne." Des pistolets comme dans les hôpitaux en porte-clefs avec l'inscription "Château de Lamotte Ambry".

- En fait, il faut qu'on regarde ce qui se fait à Lourdes, je propose un voyage d'études dans les mois qui viennent..., dit Patrick soudain prolix.

- Bon, bah ! c'est dé... dé... dé... jà pas mal pour un début ! Je pense qu'il faut penser aussi à un ju...ju...ju...melage avec le Loch Ness et aller leur rendre vi...vi...vi...site pour voir comment ils travaillent les pro... pro... pro... duits dérivés..., conclut le Chief manager.

Victor-Gonzague est aux anges le château va revivre.

- Check ! Tournée générale !!!

Mauricette n'arrive pas à perdre le moindre gramme. Elle jogge tous les matins dans les allées du jardin à la française, le casque sur les oreilles. Elle écoute de l'accordéon... à fond. Elle a opté pour une tenue moulante noir brillant avec shorty qui fait aller les yeux d'un Modeste gravement déconcentré par ses passages répétés. Il se verrait bien jouer le rôle de "L'amant de Lady Mauricette".

Victor-Gonzague peaufine sa dernière attraction, un car de touristes est annoncé pour la semaine prochaine. Le comte a repris du poil de la bête. C'est un veuf joyeux qui gagâte Constance en tentant de lui faire répéter les noms latins de ses cactus.

Chez la Renée, Joseph et Léonce ont fini par se rabibocher. La Mamie Ginette est embauchée en CDI au magasin de souvenirs et chez les Richard, on prépare les vacances de Noël.

Ils les passeront dans leur chalet de Val Roche-Bois, la station jet-set nichée dans une pittoresque vallée des Alpes, et pour que la fête soit

généreuse et surtout coûteuse, R.R a aussi invité Victor-Gonzague, Mauricette et Marcel.

Raoul ne décolère toujours pas dans sa remise. Marcel à Val Roche-Bois ! On aura décidément tout vu... Après le golf, la fréquentation douteuse de Carrière, le voilà invité dans la station du showbiz et des paillettes, la plus grande concentration de rupins snobs et de nouveaux riches. Raoul a la haine, il est en limite de reniement.

Marcel est, lui, ravi, cela fait des années qu'il rêve de ski, de tartiflettes et de blancs de Savoie. La Mamie Ginette, qui aime cette fois-ci ce que Marcel aime..., vit par procuration. Elle aurait adoré voir la crèche vivante sur la place de Val Roche-Bois avec son grand sapin illuminé. Dans sa guitoune de souvenirs napoléoniens, elle tricote à tour de bras des bonnets, des gants et des chaussettes.

Mauricette est tout excitée d'aller dans la fameuse station qu'elle a tellement reluquée sur le papier glacé des magazines de son coiffeur.

Que de bonnes ondes à Lamotte Ambry !

Dans les frimas de l'automne, tout ce petit monde prépare son paquetage.

Des Moon Boots pour Constance.

Une combinaison avec la doublure du col en fourrure pour Mauricette, qui recommande à la vendeuse que ce ne soit pas de l'acrylique, elle ne supporte pas que l'on tue les petits acryliques.

Marcel a, lui, opté pour le jean's, blouson de cuir et oreillettes.

Richard Richard prend en charge la location du matériel, des forfaits et a engagé deux moniteurs à la journée. Il faut que cela soit coûteux... coûteux... coûteux...

Ce matin de décembre, Patrick fait le ramassage avec un gros 4x4 siglé R.R.

Il a déjà récupéré Marcel. Le gravier, gelé, n'a pas bougé. Constance fait un dernier smack à son grand-père. Victor-Gonzague et Mauricette chargent leur barda avant de harnacher bébé.

- Le meilleur moment des vacances..., confie Patrick en enclenchant l'overdrive.

Val Roche-Bois n'est qu'à trois heures mais la circulation est dense et même très dense.

- C'est la première fois qu'on parle de moi à la radio ! annonce Marcel.

- Je suis trop fier...

- Quo... quo... quo... quoi ?

- Ben oui ! Ils viennent de parler de notre embouteillage... Trop fier !

Constance dort en tripotant son doudou infâme mais si on le lui lave elle ne le reconnaît pas et hurle. Mauricette somnole, fatiguée de s'être tapé tous les bagages où il manquera inévitablement quelque chose.

Patrick domine le petit peuple qui monte lentement vers les sports d'hiver. Il a mis le coude à la portière pour changer l'air du bocal. Maintenant tout le monde est à l'arrêt sur deux files.

À droite, une bétailière à cathos, comme la surnommerait un Raoul athée et délicat.

À l'intérieur, une tripotée de gamins, la coupe au bol ou au carré, alignés comme les Dalton en train de lire des vieux "Tout l'Univers" pour ne pas céder aux sirènes de la théorie du genre. Un chapelet au rétroviseur les protège. Sur le toit, le cercueil en plastique.

Cela n'avance décidément plus guère en rase campagne. Patrick a monté le son mais les nouvelles ne sont pas bonnes. Marcel part se

dégourdir les jambes et remonte la file en fumant une cigarette.

- T'y vas à pied finalement ? Un pépé rigolard l'interpelle avec un fort accent savoyard, c'est-à-dire suisse mais en accéléré...

- Ben ouais... ça va plus vite !

- Tu vas où donc par là-haut ?

- À Val Roche-Bois...

- Ah ben dis donc ! Tu te mouches pas du coude ! Pas vrai ?

Marcel continue son chemin en se demandant pourquoi le papy s'est fait piéger lui aussi.

À l'horizon, quelques montagnes commencent à émerger, vertes.

La queue se remet en branle. Patrick récupère Marcel qui mime l'auto-stoppeur mais avec le majeur, c'est tellement plus drôle.

Dans le petit nid douillet tout cuir, tout teinté l'ambiance est un peu plus enjouée. Constance babille en déchirant rageusement un calendrier de l'Avent. Mauricette, qui a acheté un slim pour paraître plus mince à Val Roche- Bois, l'a déjà largement entrebâillé pour ne pas implorer.

- Non, mais regarde l'autre ! Patrick, furieux, vient de se faire doubler par un gros 4x4 immatriculé 69 sur la bande d'arrêt d'urgence.

- Encore un Parisien qui a pas pu l'être..., grogne-t-il.

- Pressé d'aller faire des tête-à-queue sur les routes enneigées, rajoute Marcel.

- Vous pouvez toujours râler tant que vous voulez... de toute façon, il ne vous entend pas et en plus vous faites peur à la petite.

Deux plombes bien plombées plus tard, Patrick entame la dernière montée vers la station. Enfin au détour d'un virage apparaît la pancarte Val Roche-Bois.

Aussi loin que se porte le regard, c'est de la steppe mâtinée de toundra jusqu'au sommet des sommets.

- T'imagines que t'arrives à Saint-Trop et y a pas la mer...

L'ambiance est un peu retombée dans la voiture.

- Boh ! On ira marcher ... On fera des pique-niques...

Tout le monde se rassure, après tout, c'est les vacances.

Le chalet se situe sur les hauteurs de Val Roche-Bois au milieu des épicéas et des bouleaux.

- On est arrivé ! Hé ! Hé !, annonce Patrick en klaxonnant brièvement.

Le portail s'ouvre doucement. Deux énormes grizzlis, en bronze, debout de chaque côté, clignent des yeux "orange". Marcel gare le 4x4 sur la cour pavée. Un majordome en veste de loden, knickers en velours côtelé et lavallière, ouvre la portière de Mauricette.

- Soyez la bienvenue à l'Iceberg, Madame la vicomtesse...

Mauricette a juste le temps de se reboutonner. L'air est frais et pur comme à la montagne. Le chalet très grand, tout en vieux bois

et tavaillons, épouse la pente en demi-niveaux avec ses terrasses, ses fenêtres à croisillons et ses grandes baies.

La vicomtesse est conquise... Patrick salue le petit personnel qui s'affaire autour des bagages.

Victor-Gonzague retient Constance par la main et tourne autour de la voiture pour se dégourdir les jambes. Marcel reste bouche bée. Le luxe le surprendra toujours.

La voix tonitruante de Richard Richard résonne.

- Alors ? Bon voyage ? Pas trop inconfortables, les 4x4 Richard-Richard ?

Il se tient dans l'entrée en tenue chic décontracté... pantoufles en daim, jogging griffé et une doudoune sans manches bleu pétrole.

- Oh non ! Monsieur Richard, super-confortable, un vrai salon roulant..., répond Marcel légèrement obséquieux.

- Allez... C'est les vacances ! Appelle-moi Richard !

Dans l'entrée, on est prié de chausser des chaussons en peau de mouton.

Une sculpturale Noire habillée en soubrette aide à se mettre à l'aise.

- Je m'appelle Margarita, si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à votre disposition.

Marcel a déjà une petite idée mais il n'en dira pas plus. La cuisinière passe la tête par la porte avec un petit bonjour à la volée. Le chalet n'a qu'un étage mais ce qui surprend Victor-Gonzague, c'est la taille de l'ascenseur en bois précieux.

Des trophées de cerfs, de chamois et de chevreuils cernent l'immense hall au parquet de chêne recouvert de peaux de bêtes. En levant les yeux, on aperçoit un balcon de verre distribuant les chambres et au-dessus, une charpente en vieux bois percée de grandes lucarnes diffusant une douce lumière.

C'est par l'escalier monumental que les hôtes admiratifs rejoignent leurs appartements où les bagages ont déjà été déposés.

La galerie distribue une suite de suites dont la Penthouse réservée aux Richard. Victor-Gonzague, Mauricette et Constance séjourneront dans la "Campanule". Patrick à l' "Edelweiss" et Marcel à la "Centaurée". "Génépi" et "Gentiane" sont réservées aux invités de passage.

En rentrant dans sa chambre Marcel s'autorise un fosbury flop pour retomber à plat ventre sur le dos, manquant d'exploser le waterbed grand comme un terrain de foot. Tout est raffinement, luxe et quiétude béate, il s'endort.

Quelques rêves plus tard, Patrick cogne à la porte et le trouve dans la position de l'étoile à quatre branches.

- Madame est servie !

- Ouh ! la! la! J'ai dû m'assoupir...

Dans le grand salon mezzanine, Margarita sert l'apéritif. Le feu crépite dans la boerne monumentale, les escarbilles hypnotisent Constance qui ne cesse de trop s'approcher sous le regard réprobateur de Mauricette. Richard Richard scrute le ciel étoilé.

- C'est pas pour cette nuit, demain quartier libre...

Marcel, vauté dans l'alcantara d'un canapé douillet, ne voit pas l'intérêt d'avoir autant de

lampes qui éclairent si peu dans une même pièce, un bon néon ferait largement l'affaire.

L'ambiance est cotonneuse, la serveuse canon lui tend une coupe de champagne, tout va bien. Caroline Richard prend des nouvelles de tout le monde avec sa gentillesse habituelle. Nestor, le majordome, pour familiariser les nouveaux arrivants au chalet, propose une petite visite la coupe à la main.

L'ascenseur, pour ne pas dire le descenseur, se remplit petit à petit, direction le niveau -1.

Les portes coulissent délicatement sur le ski room et ses sèche-chaussures, un grand vestiaire conduit à une salle de gym équipée de machines en tout genre avec leurs écrans vidéo. De grandes baies vitrées donnent sur la piscine extérieure et le parc aux épicéas illuminés.

- Ce chalet est ski-in, ski-out, ce qui est excessivement rare à Val Roche-Bois, annonce le

liftier avec l'enjouement d'un agent immobilier prospère.

Au niveau -2, des fragrances de santal accueillent les visiteurs qui restent bouche bée à la vue d'une piscine intérieure à fond variable entourée de ses colonnades et son plafond à facettes.

- Au moins Constance aura pied..., relève Mauricette, pragmatique.

Une douce musique new age les accompagne jusqu'au spa...

Au niveau-3, c'est Hollywood... Une vraie salle de cinéma avec son écran incurvé et ses rangées de fauteuils en cuir.

Marcel rêve déjà de l'entracte avec Margarita, son panier en osier rempli d'esquimaux... gratuits forcément.

Au niveau-4, l'Iceberg by Night...Avec son dance-floor entouré de tables basses et de poufs en peau de bête pour aller jusqu'au bout de la nuit. Au fond, un bar à faire rêver la Renée.

Au niveau-5, une cave voûtée sur deux demi-niveaux. Nestor y vante l'ingéniosité de la climatisation pour maintenir les grands crus en pleine forme pendant que Constance se remplit les poches de gravier.

- Evidemment il n'y a que de très vieilles étiquettes, remarque Marcel en se dégourdissant les jambes.

- Ya plus rien en dessous ?, ose t-il malicieux

- Ils ont dû s'arrêter là à cause de la nappe de pétrole, taquine Patrick.

- Euh ! Ce n'est pas tout à fait exact... En dessous il y a les garages à vélos et à autos mais on y parvient par l'ascenseur extérieur à l'entrée du parking, corrige Nestor à la porte de l'ascenseur.

La cabine en bois précieux entame sa remontée vers la surface quand Constance se met à hurler en se tenant l'oreille droite. Mauricette plonge sur le bouton d'arrêt d'urgence et exige un palier de décompression pour soulager la douleur de sa fille qui se calme doucement.

Caroline Richard a fait un plan de table succinct. Constance préside sur une imitation de chaise d'arbitre. Margarita passe derrière chaque convive pour qu'il se serve d'une délicieuse potée savoyarde arrosée de gamay.

- C'est mon produit de beauté, susurre Richard Richard toujours aussi drôle.

La météo est le sujet de toutes les conversations. Elle est si désespérante en ce début de saison, mais le chalet est suffisamment doté pour compenser ce léger contretemps.

- Regardez-moi ce grataron..., Marcel ! C'est ton père qui serait content...

Le plateau de fromages est abondant et odorant. Margarita n'a plus assez de mains pour se pincer le nez. Le vin coule à flots dans une joyeuse ambiance familiale mais personne ne traînera, l'air de la montagne et l'altitude poussant à la couette.

Le lendemain, le foehn a eu raison des dernières gouttes de rosée. Patrick et Marcel ont entrepris de descendre au village par le chemin du bourg. Ils longent le torrent dans une succession de lacets escarpés.

Le clocher à bulbe apparaît de temps à autre entre deux sapins.

Ils ne sont pas seuls, il faut bien sortir le chien... et aussi le gamin...

Val Roche-Bois est un village millénaire, quelques fermes blotties autour du clocher entre deux ruisseaux. Depuis l'avènement des sports d'hiver, il est devenu le rendez-vous chic, "The place to be !", avec ses échoppes de luxe et ses bistrots accueillants. Au "Stem", il est l'heure du brunch. Les happy few s'interpellent d'une table à l'autre, donnant à cet incident météorologique la gravité d'un bombardement sur un hôpital au Moyen-Orient. Frustrés de glisse, Ils se lamentent de ne pouvoir étrenner leurs nouvelles combis...

- Décidément, Val-Oche-Boâ, c'est bien trop bâââ !, s'exclame une Proût-Proût à la table voisine.

Marcel se dit soudain que cet endroit est bourré de golfeuses tant il retrouve ici de similitudes ornithologiques.

Patrick et Marcel sont au spectacle, les gens parlent fort, ils s'emparent de l'espace et déambulent comme si les pavés de la place leur appartenaient. La tendance est à la doudoune brillante et la peau retournée. Avec la proximité de Noël et l'absence de flocons, le village grouille, les commerçants se frottent les mains. Les tiroirs-caisses tournent à plein régime.

- Dis-moi, Patrick... C'est pas un peu virtuel, les alentours ?

- Un peu...

- Bon alors ? Quand est-ce qu'y neige ?

- Tu vois, là-haut... C'est le téléphérique des Roches et là c'est la télécabine du Mont des Bois, on ira bientôt.

À la table d'à côté sur la terrasse, on se repoudre et on parle réveillon.

- Chérie, on va se rattraper sur la bouffe et le shopping ! Ça va être cool ! Jean- Gontran arrive demain à l'altiport avec son hélico, on pourra toujours faire des sauts de puce à Courch...

Ce petit gazouillis ultra-snob amuse Marcel et Patrick qui recommandent un café. Le défilé de cette foule élégante est fascinant, c'est la fashion week.

- Ça ne sent pas les vacances à crédit, commente Marcel un brin jaloux.

- Et encore si tu voyais en fin d'après-midi tous ceux qui font des allers-retours dans la rue centrale pour voir et être vus, il y a même des touristes des villages voisins qui viennent participer au spectacle, histoire aussi de poster une carte oblitérée Val Roche-Bois. Puis il y a les calèches qui ont du mal à se frayer un passage.

- Des calèches ? Mauricette et Constance vont adorer...

Un homme élégant s'affale sur une chaise en rotin face aux repoudrées et s'exclame :

- Si j'avais su qu'on allait passer un Noël vert, j'aurais pris la Bentley... Le Hummer, c'est vraiment hyper encombrant.

- Mais écoute, mon chou ! On peut toujours filer à Maurice quand on veut...

- Pourquoi ? À Raoul, c'était complet ?,
chuchote Marcel à l'oreille de Patrick, hilare.

- Regarde... Regarde...

Une vieille refigurée, déséquilibrée par
l'engouement de son caniche noir emmailloté dans
une combinaison de cuir rouge, vient d'araser un
petit tas de crottin du bas de son vison blanc.
Marcel commence à comprendre un peu mieux le
charme de Val Roche-Bois.

- Faudrait que j'achète une boîte de chocolats
pour tes parents..., se souvient Marcel.

- C'est à deux pas, je t'y emmène ...

Marcel en profite pour faire du lèche-vitrines.
La petite culotte au prix d'un écran plat dernière
génération, ou le studio dans lequel on replie la
cuisine pour passer au salon, qui fait office de

chambre au prix d'un manoir dans la Creuse, le laissent pantois.

Dans la boutique qui fleure bon le cacao, l'araseuse de crottin et son cabot hyperactif sont déjà en train de choisir un assortiment de chocolats en demandant à chaque fois la composition, la texture et le pourquoi du comment de chacun.

La vendeuse souriante et surtout patiente explique et réexplique avant de pouvoir enfin en glisser un dans le ballotin de 500 g.

Madame "Moi-Je" est toute seule au monde. Le ciel peut attendre...

Marcel et Patrick, qui n'en ont jamais autant appris sur les saveurs diverses et variées du cacao, commencent à bouillir. De temps en temps elle se penche vers son caniche qui jappe pour lui demander son avis.

Marcel et Patrick sont passablement lassés quand un salvateur

- C'est à qui ?, d'une deuxième vendeuse les
requinque soudain.

- C'est à moi !, répond Patrick, soulagé.

- Non ! C'est à moi..., rajoute Marcel,
goguenard.

- Euh ?

- C'est une blague, mademoiselle, on est
ensemble. On aimerait un ballotin tout prêt.

Aussitôt dit aussitôt fait, les voilà enfin à l'air
libre. Toujours aussi limpide, l'air libre... Au grand
dam des autochtones. A scruter le ciel, on frise la
pandémie de torticolis au village.

A l'Iceberg, R.R. dirige une conférence call
animée avec son staff. Pour ne pas déranger,
Mauricette a fait remonter le fond variable de la

piscine et barbote avec Constance. Dans deux jours c'est Noël et le golf a rouvert pour l'occasion. Val Roche-Bois essaye de diversifier, la terre se réchauffe... Il faudrait un miracle, une danse de la neige. Victor-Gonzague n'en a cure, il grassemate, insouciant. La tiédeur douillette de l'iceberg berce ses rêveries.

Au bar du Saint-Paulin, la bière coule à flots. C'est le rendez-vous des Valrocheboiriens, surtout de ceux qui assument si peu leur patronyme.

Marcel et Patrick y font une petite halte avant de remonter la côte. Il y a largement plus de moniteurs que dans une ESF. Ils commentent la météo à grand renfort de tournées pour oublier.

Les deux monchus sont vite repérés par un groupe d'anciens qui les dévisagent benoîtement.

- Alors... en vacances ?

- Ouais, on est venu au ski.

- Au quoi ?

-Euh...au ski.

- Ben, va falloir patienter, les Galibardiens, parce que pour l'instant, le coq du clocher ne montre pas une grosse envie.

- Une grosse envie de quoi ?

- De caquer sur le Saint-Paulin...

- Ça c'est bien vrai, avec la bise ça risque pas!, rajoute son collègue.

- C'est votre météo locale ?

- Ouais, la meilleure...

- Il y a un petit espoir ?, ose Patrick

- Ouais ! Cet été, les guêpes ont volé sur le dos... Ça pourrait pt 'être mé pis bien inverser la tendance.

Marcel et Patrick commencent à douter mais le bar est tellement sympathique qu'ils se promettent d'en faire un QG avant d'entamer la remontée vers l'iceberg.

Et pourtant que la montagne est belle...
Sur la terrasse, Margarita s'affaire autour de la grande table de berger. Richard Richard prend un bain de soleil ne serait-ce que pour honorer la maxime d'Onassis qu'il répète à l'envi :

"Pour réussir, il faut être bronzé, et avoir les chaussures cirées".

Catherine Richard revient de son shopping pour gâter tout le monde demain autour du sapin et c'est un tonitruant

- A table !, qui accueille Marcel et Patrick, tout transpireux de leurs tournées de "chasse-brouillard" au Saint-Paulin. Un déjeuner champêtre au mois de décembre, Marcel goûte aux privilèges avec une certaine gourmandise.

Richard Richard est de bonne humeur, il régale sa petite cour de ses blagues nulles. Mauricette, que la trempette a détendue, donne la becquée à Constance, distraite. Quant aux trois compères, ils projettent déjà une petite virée nocturne au 5/8.

- Aux "Seins cuits"?, relève Mauricette, soudain inquiète.

- Ne me dites pas que vous emmenez mon Totor dans un bouge mal famé.

- Mais non..., rassure Patrick.

- C'est une petite boîte de jazz très fameuse, tu ne risques rien, on te le veille.

- Ouais ! Comme au bal des pompiers..., rajoute finement Marcel.

- Non ! Mieux..., confirme Patrick.

RR annonce que les moniteurs devaient passer en fin d'après-midi mais que vu le temps... Mauricette, qui depuis quelque temps fantasme sur les beaux gaillards bronzés tout de rouge vêtus, est un peu déçue.

Il n'est pas loin de minuit lorsque le coq commence à couiner en haut du clocher.

Il pivote doucement sous l'effet du vent pour venir pointer son cloaque pile à l'aplomb du Saint-Paulin, un bisolet froid et humide s'engouffre dans les ruelles. Quelques noctambules transis pressent le pas quand soudain, sans faire de bruit, une once d'or blanc vient chatouiller la crête du fier gallinacé. Il est à deux ergots de pousser un cocorico anachronique.

Il neige...

L'Iceberg s'éveille doucement dans les effluves d'arabica et de viennoiseries sorties du four.

À la table du petit déjeuner, Constance, toujours aussi matinale, du haut de sa chaise d'arbitre balance son bib... Elle pointe du doigt la grande baie contre laquelle de grosses pattes de chat viennent virevolter. Mauricette, dans son pilou rose bonbon, finit sa nuit au-dessus d'un bol de chocolat chaud. Margarita ramasse pour la énième fois le biberon que Constance repousse des deux

mains en secouant frénétiquement ses petits petons au risque de vaciller. L'offensive du général Hiver l'hystérise.

- Nom de... de... de... bleu, Marie-Josèphe !. Victor-Gonzague, au radar dans son peignoir "Napoléon Forever", bégaye des sourcils.

- Il nei... Il nei... nei..., hurle-t-il tel le Titanic abrégeant la nuit de tout un Iceberg.

Constance se rapproche de la baie vitrée pour toucher les cristaux magiques, une tartine à la main.

Elle s'en sert de palette pour suivre du doigt leurs trajectoires aléatoires à grand renfort de confiture de myrtille. C'est une joyeuse création que ne renierait pas i'léon, le peintre bicéphale et quadrimède qui décore de ses œuvres d'art brut le quatrième sous-sol.

-Constance !

Ça y est, le chalet est complètement réveillé...

Richard Richard, pragmatique, a convoqué les moniteurs. Ils seront là à 11:00. Mauricette a privatisé la salle de bains et se fait toute pimpante, elle s'est même épilée.

Constance, privée de peinture, raconte ses malheurs à son doudou. Quant aux trois compères, ils régressent joyeusement sur la terrasse à grands coups de boules de neige.

Le carillon du portail égrène son Big Ben, tandis que Mauricette, en limite de pâmoison, se jauge dans tous les miroirs qu'elle croise.

Nestor ouvre en grand la porte, une bourrasque d'air froid mêlé de quelques flocons précède les deux profs chargés de skis, de bâtons et de chaussures. Ils se déchaussent prestement d'une pichenette de baskets avant de s'engouffrer dans l'ascenseur.

R.R. sonne le rappel :

- Ils sont là !

Dans le Ski-Room, c'est l'effervescence.

- Mes amis, je vous présente vos coachs... Jean-Pierre, alias John Peter Lemon Tonic Castle Bacon, alias J.P et Dominique, alias Doumé alias Dom... Ce sont les meilleurs de la station, des amis de 20 ans. Ils nous ont fait découvrir la planète ski, Zermatt, Lech, Cortina, Aspen, les Bugaboos entre autres... Autant dire qu'ils font partie de la famille.

- Du ski caillou à l'héliski..., confirme Dom de sa voix grave.

Mauricette est béate, c'est la première fois qu'elle voit des globe-trotters à spatule.

Après avoir salué tout le monde et particulièrement la groupie en se fendant d'un :

- Mes respects, Madame la vicomtesse !

JP invite les novices aux essayages.

Alignés sur le banc, Victor-Gonzague, Mauricette et Marcel scrutent la calvitie naissante de JP et de Dom agenouillés à leurs pieds.

- Madame la vicomtesse, ladies first...

- Appelez-moi Mauricette, s'il vous plaît, Jean-Pierre !

- Bon ! Mauricette... Qui est-ce qui vous a conseillé de mettre trois paires de chaussettes épaisses ?

- Euh... ben, le froid, la neige...

JP tire sur la languette de la chaussure de ski et demande à Mauricette de pousser fort.

- Non ! L'autre pied, s'il vous plaît, les crochets sont toujours à l'extérieur.

Avec un très fort cou-de-pied et toutes ces chaussettes, la manœuvre est ardue...

-J'y arrive pas...

Mauricette est toute rouge, elle pousse mais rien n'y fait.

- On va en enlever deux paires, propose Jean-Pierre

- Oh ! la ! la ! Mais je vais avoir froid, je vais avoir l'anglais... C'est bien comme ça que vous dites ?

Jean-Pierre relève doucement la tête avec une vue imprenable sur le double menton cramoisi de Mauricette compressé par son col roulé.

Engoncée dans sa combinaison rose fuchsia, elle sent confusément qu'elle ne doit pas insister. Elle pousse de toutes ses forces et le pied, tel un suppositoire récalcitrant vient se loger...enfin.

Les deux compères sont chaussés depuis longtemps quand Mauricette ose quelques pas dans le dressing. Les deux moniteurs se mangent les dents pour ne pas exploser de rire devant ce remake de "On a marché sur la lune".

- Ça va ? Ose Dom en essayant de ne surtout pas croiser le regard de JP.

- Euh, bah ! c'est-à-dire que j'ai mal partout et puis c'est drôlement encombrant.

- C'est sûr ! C'est pas des tongs... Le principal, c'est de pas toucher le bout quand on fléchit.

Mauricette, coquette, craint aussi que la couleur de ses chaussures ne soit pas tout à fait raccord avec sa combinaison. JP se fait rassurant et lui demande alors son poids.

- Euh ! Mais...

- C'est pour le réglage des skis !

Mauricette s'approche et le lui glisse à l'oreille d'une voix à peine audible. JP écarquille les yeux, lève les sourcils en pensant discrètement :
"Ah ! Quand même..."

Mauricette en profite pour apprécier son visage parcheminé par tant et tant d'aventures et de tempêtes en omettant les nombreux repas arrosés en terrasse.

Dom, qui a équipé depuis longtemps Marcel et Victor-Gonzague, organise la journée avec Richard en posant la question rituelle :

-Où est-ce qu'on va déjeuner ?

En effet l'itinéraire d'un moniteur haut de gamme s'articule souvent autour d'une bonne table.

- A l'Optraken, c'est juste au-dessus du Champ des nouilles, ça me paraît adapté pour aujourd'hui. Catherine, Patrick et moi, on vous y retrouve vers 14:00 h.

Le Champ des nouilles est déjà bien fréquenté malgré un froid glacial.

Dom a hérité de Mauricette. Boudinée dans sa combinaison fuchsia brillante classe, elle ahane en essayant de le suivre. Il porte galamment ses skis. Elle transpire, Mauricette, ses goggles sont pleines de buée et son bonnet la gratte; quant à ses pieds, elle ne les sent déjà plus.

- On chausse ?

- Euh, oui ! Tu me tiens ?

Clac ! Clac ! Les fixations enclenchées, Mauricette plante ses ongles dans le bras du moniteur.

- J' veux pas y aller !

- Allez ! Juste un petit pas...

- Non ! Ça glisse...

- Euh ! C'est un peu fait exprès...

Mauricette frissonne.

- Allez ! Quand tu veux bouger un ski, tu appuies sur l'autre.

- Non ! Ça glisse !

JP a nettement plus de succès, Marcel et Victor-Gonzague sont déjà en train de monter en escalier. Mauricette, immobile, les aperçoit à travers ses lunettes soudain givrées.

- Regarde, c'est quand même pas compliqué...

- Non ! Veux pas !

Mauricette étreint Dom au-delà de toute convenance, elle est en mode survie, la vicomtesse. JP lui tourne autour avec ses deux loustics, il lâche un clin d'œil malicieux à son pote :

- T'as le ticket !

- Euh ! Carrément le forfait...

Dom, empégué dans la vicomtesse, est en rupture de pédagogie.

- Mauricette ! Allons...

- NON !

Dom, las de se donner en spectacle, décide au-delà de toute déontologie d'employer les grands moyens. De la seule main qui lui reste, il dévisse la poignée de son bâton.

- Mauricette, est-ce que tu veux goûter ?

- Goûter quoi ?

- Ce qu'il y a dans mon bâton...

Mauricette relève ses lunettes sur son bonnet de travers et écarquille de grands yeux humides.

- Goûter ce qu'il y a dans ton bâton ?

- Ouais ! Tu vas voir, tu vas te faire plaisir...

- Euh... devant tout le monde ?

- Ben quoi ! Tu vas pas faire des gognes !

- Euh...

Dom tend son bâton vers le ciel tandis que Mauricette avale une grande gorgée d'un liquide glacial qui la brûle instantanément. Un immense frisson la traverse.

- De bleu !

- La poire à Léon...

- J'en veux encore, juste une tite goutte...

Mauricette, qui a desserré son étreinte, s'autorise une deuxième lampée.

- C'est cool, le ski !

Et joignant le geste à la parole elle commence à glisser maladroitement. Dom revisse son bâton en bénissant ce nouveau concept de l'autonomie par la gnôle.

JP initie déjà ses deux "olympic beginner" aux rudiments du chasse-neige.

Impatients, ils l'ont déjà interrogé JP vingt fois, sur la godille..., le chasse-neige leur semblant un peu pataud, surtout juste devant la terrasse de l'Optraken.

- Victor-Gonzague, t'es trop grand pour faire du ski... Baisse- toi !

- Marcel ! Fléchis un peu..., on dirait la tour Eiffel !

JP ne se ménage pas. Tout en restant captable, il essaye d'adapter son enseignement à la morphologie et à la comprenette de l'un et de l'autre.

Mauricette, un peu pompette, engueule ses skis. Elle tricote avec ses spatules et a beaucoup de mal à dompter son centre de gravité. Elle joue les majorettes avec ses bâtons pour ne pas choir.

Dom réussit quand même à la faire glisser quelques mètres. Il commence déjà à lui expliquer comment elle peut freiner et s'arrêter. Il lui fait une démonstration magistrale du chasse-neige en lui parlant de chapeau pointu.

- Peux pas...

Dom se place alors devant elle et lui tient les spatules. Arc-bouté à l'envers, il lui prodigue ses précieux conseils.

- Écarte les talons et fléchis !

- Chapeau pointu ! Chapeau pointu !

Marcel et Victor-Gonzague encouragent Mauricette mais en vain. Elle se sert des bâtons comme de rames pour freiner. Dom se relève et la récupère dans ses bras.

- Mauricette, n'en profite pas !

- Mais euh...

Finalement un replat vient ralentir ce convoi exceptionnel.

- Temps mort ! annonce Dom, un brin agacé...

JP suggère de rejoindre le restaurant, il est déjà 14:00 h passées.

Sur la table VIP, au centre de la terrasse un carton siglé R.R. indique le chemin. Malgré le froid vif, le soleil scintille dans les verres.

- Brrr ! On mange dehors ?, s'étonne Mauricette.

- Eh oui ! Richard adore ! Il bronze par toute température relève JP compatissant. Les serveurs grelottent dans leurs polaires sans manches malgré le coup de feu.

Mauricette s'affale au hasard autour de la grande table ronde. Elle retire son bonnet, découvrant un catogan hirsute, noyé de transpiration. Ses joues cramoisies par le froid et l'effort luisent comme des pommes d'api bio.

- J'ai les arpions en compote...

Dom desserre ses crochets en la félicitant faucueusement pour son opiniâtreté.

- Alors ?

La voix tonitruante de RR domine le brouhaha de la terrasse. Les Richard, dans leurs combis

voyantes métallisées et leurs casques Top Gun, saluent à la volée les habitués.

Patrick s'esclaffe en apercevant Mauricette écroulée. R.R. commande un magnum de tariquet pour l'apéro avec quelques tartines de foie gras.

JP et Dom s'activent pour que chacun soit à l'aise. Les moufles de Mauricette sont déjà sur le rebord de la cheminée, elles sèchent.

Marcel observe ce petit monde virtuel qui se restaure, insouciant.

A la lecture rapide de la carte, il sursaute. Avec les pâtes au prix de la langouste, il n'ose imaginer l'addition, sans doute un petit smic sans les vins. À la table à côté, le château margaux ne doit pas faire plus de 3° au soleil, autant boire de la vodka... De décortiquer des gambas avec des moufles n'a pas l'air d'effrayer la clientèle transie.

Mauricette, en pleine crise d'hippopotamie, s'est ruée sur la panière de pain de campagne. Patrick suggère le filet aux truffes. Dom et JP entourent Catherine et lui racontent les derniers

potins du village. Le maître d'hôtel patiente sans effort, le pourboire sera à la hauteur. Finalement R.R. commande le homard thermidor arrosé d'un premier cru de chablis pour toute la tablée.

JP et Dom acquiescent.

Victor-Gonzague raconte sa matinée et surtout son goût immodéré de la vitesse.

JP tempère.

- Si j'avais ta technique, j'irais moins vite..., ne serait-ce que pour ne pas nous sinistrer la journée par un dégât des os...

- C'est vrai ! Ne faites pas trop les fous ! Nous ne sommes qu'au début des vacances, ajoute Catherine de sa voix bienveillante.

R.R., un brin provocateur, se tourne vers les moniteurs et leur demande pourquoi ils ne sont pas déjà sur la verte.

- Ils ne vont pas végéter dans le Champ des nouilles...

Dom répond qu'une petite révision des basiques n'est pas complètement inutile avant de se lancer.

Mauricette reprend du poil de la bête et aussi du foie gras... Le chablis aidant, elle annonce que cet après-midi, elle descendra tout schuss.

- Mais euh... euh... euh... ! Mau... Mau... Mau... ricette !

- T'inquiète, Victor-Gonzague, je supervise..., rassure Dominique.

Le soleil rasant la cime des épicéas n'incite pas à prolonger les agapes, le dessert sera pour demain. Les Richard sont déjà dans la benne quand Mauricette rechausse toute seule sous l'œil admiratif de son moniteur.

- Chapeau pointu... Part de pizza... Le toit de la maison..., se bidonnent Marcel et Victor-Gonzague.

Mauricette finit par ralentir et s'arrêter toute seule.

- Dom, ça, s'arrose !

- OK ! Il y a du refuel dans le deuxième bâton.

L'atroupement d'assoiffés se repasse le gnôle-stick comme un vieux chichon. L'après-midi s'écoule doucement quand l'ombre glaciale qui envahit le Champ des nouilles pousse à la douceur de l'Iceberg.

- Nestor sera là dans cinq minutes, annonce JP en rempochant son portable.

Au chalet, Margarita a rendu Constance à Mauricette et s'affaire autour de la grande table.

Ce soir, R.R. reçoit son plus proche voisin, un prometteur immobilier dont la demeure fait passer l'Iceberg pour la guérite du gardien.

Catherine donne ses dernières directives en cuisine.

Tout doit être parfait.

R.R., en chic décontracté, arbore un altimètre à chaque poignet. Les jeunes ont été prévenus de ne pas trop en faire. Le lièvre à la royale mijote depuis potron-minet.

Peu habituée à son fumet saisissant, Mauricette s'est inquiétée plusieurs fois de la netteté des couches de Constance. Nestor a mis sa tenue d'apparat, veste lie-de-vin avec épaulettes dorées et gants blancs. Margarita est plus belle que jamais.

Dans le grand salon mezzanine, le fayard crépite dans l'âtre. Victor-Gonzague commente les exploits à skis de Mauricette avec moult simagrées, l'ambiance est décontractée.

Il est 20:00 h lorsque Richard Richard remonte avec ses invités qu'il est allé accueillir lui-même.

- Je vous présente Ronald et Meglinka, annonce-t-il d'une voix posée pour une fois.

Tout le monde s'est levé pour saluer les hôtes de RR. Après les salutations d'usage, Marcel recompte méticuleusement ses doigts, il faut dire que le Ronald fait plutôt dans la catégorie catcheur mi-lourd, il a la poignée de main broyeuse. Tout le monde s'est rassis. Marcel observe, silencieux, les nouveaux arrivants. Il est aussi massif qu'elle est délicate. On a la curieuse impression qu'il a tout vu, tout fait et finalement tout écrabouillé sur son passage. Il regarde à peine les jeunots, sans doute peu dignes de traverser son champ visuel.

- Tu crois qu'il a une moumoute ?, murmure Marcel à l'oreille de Patrick.

- Non... non ! il paraît que ce sont des vrais.

Catherine, qui a un peu briefé tout le monde au goûter, leur a confié que c'était un quatrième mariage.

Le colosse délicat se goinfre de petits-fours en monologuant :

- On arrive de Dubaï... avec mon jet privé ! Ensuite on a rejoint Val Roche-Bois en hélico. Je reste une petite semaine avant de filer à Miami.

- Quelle chance de vous avoir ce soir !, minaude RR, trop fier d'avoir pu en placer une.

Mauricette est fascinée par Meglinka, son corps de liane dans une robe fourreau en cachemire lavande, sa beauté slave, pommettes hautes. Ses yeux, légèrement en amande, transparents comme les eaux du lac Baïkal, l'hypnotisent.

Nestor circule avec un plateau de blinis saupoudrés de caviar. Une musique lounge et la lumière tamisée rendent irréel cet instant de luxe pur et dur.

Soudain, Ronald fait enfin semblant de s'intéresser aux jeunes :

- Alors le ski ? top ?

Et avant qu'aucun d'eux ait pu répondre, il est déjà reparti dans ses holdings, ses kilomètres carrés de bureaux et la douceur des paradis fiscaux.

Victor-Gonzague, Marcel, Mauricette et Patrick n'osent piper mot, ils sirotent leur blanc de blanc en observant ce fat volubile asséner ses certitudes à un R.R. beaucoup moins flamboyant que d'habitude. Comme quoi tout est relatif, se rassure Marcel en reprenant un blini.

Nestor, tout pimpant dans sa tenue de majordome est aux petits soins.

Mauricette scrute de temps en temps le babyphone en espérant un sanglot de Constance pour s'exfiltrer.

Un "Madame est servie !" salvateur rompt le monologue de Ronald le magnifique au grand soulagement des otages de cet apéritif rasoir.

À peine installé, le voilà qu'il remet ça. Ses vantardises en font rêver plus d'un de sa couette. Patrick, Marcel et Victor-Gonzague se balanceraient bien des boulettes de mie de pain mais Ronald les abreuve de "n'est-ce pas ?" sans en attendre la moindre réponse.

Mauricette, à la droite du colosse, a du mal à déglutir... C'est très rare.

Nestor circule avec un magnum de vosne-romanée tandis que Margarita propose les mises en bouche sur un grand plateau d'argent.

Ronald a pris ses aises et c'est dans la position du chasse-neige, mais avec les bras, qu'il continue son monologue.

Après avoir passé en revue son argent, ses voitures, ses hélicoptères, ses maisons, ses avions..., il se fait soudain plus tendre. Tout en reposant les couverts sur le plateau de Margarita, il annonce fièrement :

Mon fils d'à peine quatre ans s'est fait la noire...

Et là, Il y a un blanc...

Margarita rattrape son plateau de justesse en roulant des gobilles comme un sorcier vaudou. Un ange passe entre les convives, immobiles, le couvert en l'air.

- Ben quoi ?

Ronald, soudain moins sûr de lui, poursuit :

- C'est quand même pas commun de se faire une noire à cet âge-là... Normalement, c'est plutôt des vertes.

- Et des pas murs ..., susurre finement Marcel.

Mauricette, toute coincée par le catcheur et sa logorrhée, tente de converser avec Victor-Gonzague pour casser le one-man show mais Totor a la tête ailleurs.

Meglinka a à peine touché à son assiette, son regard nostalgique se pose sur Marcel qui vire rouge pivoine.

Le lièvre à la royale recueille tous les compliments sauf de Mauricette, décidément allergique à cette bouillie. Patrick et Marcel mangent liquide pour passer le temps. Nestor ne cesse de remplir leurs verres... Ronald, repu, s'est calmé. Il écoute...

R.R. se fait soudain plus volubile. Marcel le trouverait presque modeste. Le crumble à la mangue annonce une proche libération. Au moment de passer au salon pour les eaux chaudes et autres alcools forts, les jeunes s'éclipsent...

Demain il y a école ! de ski...

JP et Dom, sans doute trop matinaux, en sont à leur troisième café lorsque Mauricette, enfin prête, dévale bruyamment les escaliers.

- Les autres arrivent !

Une odeur tenace de gibier stagne encore dans les recoins de la cuisine ensoleillée.

- Bien dormi ?, demande Dom en léchant délicatement le fond de sa tasse.

- Ouais ! J'ai dormi vite, en recherche de vitesse, comme vous dites...

Marcel et Victor-Gonzague les ont rejoints et suggèrent d'aller louer des skis parallèles à Mauricette pour qu'elle rattrape son retard.

Tout le monde est sur zone quand Dom propose à Mauricette d'utiliser le "tire-fesses".

Mauricette le regarde avec étonnement.

- Le tire-fesses ?

- Ben oui ! Pour te monter...

Mauricette ouvre des grands yeux.

- Ben quoi ?

- Euh... mais...

- Tu as juste à te laisser tirer...

- Euh...

- Ah ! R'cule jusqu'à lé z'arbres !

Le perchman mégoté a pris les choses en main...

- Et surtout on ne s'assoit pas !

Mauricette, tétanisée, sent vaguement une main aux fesses qui la propulse vers les hauteurs. Dom l'a récupérée sur l'aire d'arrivée juste avant qu'elle ne reparte en arrière.

- Alors ?

- Euh...

JP est largement en avance avec ses téméraires, c'est à grands coups de gamelles qu'ils tentent l'impossible.

- Alors ? Comment qu'elle va, la petite dame ?

Mauricette et Dom sont déjà en bas après moult contorsions. Le perchman mégoté s'est pris de sympathie... Un peu trop au goût de Mauricette qui aimerait soudain arborer un badge où il serait écrit :

"Vicomtesse".

Elle regrette entre deux essoufflements l'obséquiosité d'Alban et Ganaël.

- Allez ! Pas doyette !

Et la vicomtesse est propulsée à nouveau vers les hauteurs.

Au château, on se languit un peu. Les domestiques tournent en rond tandis que le comte philosophe de longues heures avec ses cactus. La Mamie Ginette a pris ses repères malgré l'ambiance frisquette sous la guitoune. De temps à autre, Raoul vient l'épauler.

A l'arrivée du car des Japonais, il s'incline les mains jointes avec un grand sourire hypocrite. Il fait l'article dans toutes les langues à partir de trois verres d'hydromel. Il a même épinglé la carte postale de Val Roche-Bois, une idée saugrenue qui intrigue beaucoup les visiteurs.

Ce soir, c'est réveillon. Mauricette a zappé Dom pour se mettre sur son 31. Elle shoppingue dans Val Roche-bois en quête d'une robe de soirée. Elle en est à son troisième essai sous l'œil désabusé d'une vendeuse filiforme encore plus snob que sa clientèle.

- Cela vous va à ravir !, ose le bâton de sucette tandis que Mauricette se désespère de ce que lui renvoie le miroir.

- Euh...

Il est vrai que dentelles et peau d'orange ne font pas toujours bon ménage...

Mais la vendeuse "proût-proût" insiste, il faut que la petite dame ressorte avec un paquet.

Mauricette tourne et retourne en jetant un regard de par-dessus l'épaule vers le miroir aux reflets peu charitables.

- Alors ? Vous prenez ?

- J'hésite, vous croyez vraiment ?

- Cela vous va à merveille et puis vous pourrez le remettre pour les belles occasions; à ce prix-là, ce serait dommage de ne pas en profiter, j'ai même la pochette assortie.

- Euh... je peux essayer la précédente je me sens un peu boudinée.

Miss fil de fer commence à avoir des impatiences.

- Oui... Bien sûr... Mais celle-là vous va vraiment top !

Mauricette se change à nouveau dans la cabine, difficilement... Elle se cogne en tous sens, maugréant contre la tyrannie de la minceur. Lorsqu'elle tire le rideau, la sylphide obnubilée par la vente lui confirme qu'elle avait raison, c'est celle-là qui lui va, il n'y a pas de doute...
Mauricette se recrute, lasse.

- Vous croyez ?

- Je vous assure ! Et je vous offre la pochette...

Mauricette rend les armes..., épuisée.

- Bon ! D'accord... Vous pouvez la livrer à l'Iceberg ?

- À l'Iceberg ? Oh, mais bien sûr...Madame ?

- Vicomtesse de Lamotte Ambry!

- Oh ! Excusez-moi... je ne savais pas... Bien sûr, dans les plus brefs délais !

- Au revoir, Madame la vicomtesse... Tous mes vœux, Madame la vicomtesse... Très honorée, Madame la...

Mauricette est déjà ressortie, bien décidée de se faire tatouer son matricule nobiliaire sur le front.

Sur la place, elle croise Margarita et Constance.

- "Dada ! Dada !".

Constance tire sa mère par le fuseau vers une calèche et le cheval encore fumant sous sa couverture à carreaux qui boit au bassin

Au 9 de la rue des Guillemites, dans son coquet duplex sous le toit, Vicki Crock, pelotonnée sur un lounge-chair "Charles Eames", observe pensivement les dernières braises agoniser en délicates fumerolles dans la cheminée en granit rose.

Le script lui a échappé des mains, elle n'en est qu'à la moitié, peut-être même pas. Gribouille ronronne, slalomant entre les barres en fer forgé de l'escalier en colimaçon. Le saxo a l'air somnolent sur le gramophone.

Ce rôle de Mauricette la laisse dubitative. Elle est lasse. La première lecture a été laborieuse, jamais elle a été dedans. Elle espère que le réalisateur ne l'a pas choisie uniquement pour ses dents de la chance.

La perspective de devoir engraisser ne l'enthousiasme pas vraiment ; quant au rôle, il n'est guère flatteur pour celle qui adore jouer les jeunes premières...

Elle récupère son verre à vin sur le guéridon et allume une cigarette.

Une histoire un tantinet cul-cul la praline..., pense-t-elle en buvant une gorgée de fixin.

Mauricette se marie...

Mauricette accouche...

Mauricette perd sa belle-mère...

Mauricette à la neige...

Mauricette à la mer...

Mauricette... Mauricette...

Elle, la bobo parisienne, va devoir endosser les tares de cette nunuche inculte... Sacré rôle de composition !

Vicki doute. Ce ne serait pas son premier nanar, mais quand même...

Toutes les incongruités du script la laissent perplexe. C'est un peu comme voir passer un jet dans le ciel immaculé d'un péplum sanguinolent.

Bien sûr elle a souri de temps à autre mais quid de l'intrigue ?

Une succession de situations sans vraiment d'histoire...Pas le moindre suspense qui lui ferait tourner les pages avec appétit. Ils vont devoir soigner les costumes, la lumière et le décor.

Elle récupère le script sur la moquette taupe et le feuillette à nouveau. "La mère des imbéciles est toujours enceinte ? "

Pourquoi pas !

Elle en croise tous les jours, si diverses, si pathétiques ...mais est ce vraiment un sujet à déplacer les foules ?

Vicki se met à phosphorer en se resservant une petite rasade pour le doute.

L'éternel clivage riches-pauvres, même si elle ressent de la sympathie pour les personnages, c'est un peu court... On est de temps en temps l'imbécile de l'autre et alors ? Pas de quoi se faire un film...

Elle vient de refuser des scenarii bien meilleurs et avec son train de vie, le cachet sera si vite avalé.

Gribouille vient se blottir. La bouteille est vide... Les cendres froides. Vick somnole le regard perdu quand soudain elle sursaute ! Une voix lui parvient de la chambre mezzanine :

- Vi... Vi... Vi... ens te... te... te... te... cou... cou...
cou... cher... La nu... nu... nu... it... po... po... po... rte...
con... con... con... seil...

Groupe CCEE,
Les Tuileries
49 rue Jeu de ballon
13 400 Aubagne
<https://autres-talents.fr>

Achévé d'imprimer en novembre 2017

ISBN : 978-2-9562163-0-8
Dépôt légal octobre 2017

Imprimé en U.E.